ŒUVRES

DE

M. L'ABBÉ MILLOT.

AVERTISSEMENT

Sur les contrefaçons *in*-12 des OEuvres de l'Abbé *Millot*.

Le public est prévenu que tous les Ouvrages de l'Abbé Millot dont on vient de faire une nouvelle édition, avec des augmentations, format in-12 et in-8°., portent la signature de L. Artaud : qu'il lui sera facile, en conséquence, de se garantir des contrefaçons fautives desdits ouvrages. On n'en a tiré que 100 exemplaires in-8°., sur carré fin d'Angoulême.

Prix, brochés et étiquetés.

Élémens d'Histoire ancienne, 4 vol. in-12, 10 fr.
Élémens d'Histoire moderne, 5 vol. in-12, 12 liv. 10 s.
Élémens d'Histoire d'Angleterre, augmentée des règnes de Georges II et Georges III, 3 vol. in-12, 7 liv. 10 s.
Élémens d'Histoire de France, corrigés et augmentés d'observations sur le règne de Louis XV, concernant les mœurs de la cour, les finances, le ministère, les progrès de l'esprit humain, et continués jusqu'à la mort de Louis XVI, 3 vol. in-12, 7 liv. 10 s.
Hist. littéraire des Troubadours, 3 vol. in-12, 7 l. 10 s.
Les mêmes Ouvrages en 15 vol. in-8°. sur beau papier, 60 liv. *Idem*, sur carré fin d'Angoulême, 90 liv.
L'édition in-8°. ne se vend pas séparément, excepté l'Histoire de France et d'Angleterre, 6 vol. in-8°. 30 liv.

Cours d'études encyclopédiques, rédigés sur un plan neuf, contenant : 1°. l'Histoire de l'origine et des progrès de toutes les sciences, belles-lettres, beaux arts et arts mécaniques ; 2°. l'analyse de leurs principes ; 3°. tous ces mêmes objets traités en détail. Le tout d'après les meilleurs auteurs, et les découvertes les plus récentes, 6 gros vol. in-8°. avec un *frontispice* gravé et un *atlas* de 64 planches ou tableaux. Prix, 36 fr. brochés, pour Paris ; 40 fr. franc de port par les messageries, pour les départemens ; et 48 fr. franc de port par la poste : il faut ajouter 8 fr. de plus pour la reliure en basane propre, et 15 fr. en veau porphyre, filet, atlas, reliure pleine. Il en reste quelques exemplaires sur beau papier vélin, atlas grand raisin vélin, premières épreuves, du prix de 72 fr. br. pour Paris, et 84 fr. par la poste. Il faut ajouter 30 fr. pour la rel. en veau racine, dentelle, doré sur tranche, 2°. édition.

L. Artaud

ÉLÉMENS

D'HISTOIRE

GÉNÉRALE

PREMIERE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

PAR M. L'ABBÉ MILLOT,
de l'Académie Françoise.

QUATRIÈME ÉDITION.

Tome I.

A PARIS,
Chez ARTAUD, Libraire, quai des Augustins, n°. 50.

1802.

PRÉFACE.

DEPUIS que l'état de Parme a pour ſouverains des princes nés du ſang le plus auguſte de l'Europe, il s'y eſt formé pluſieurs établiſſemens utiles, propres à répandre les lumières qui contribuent toujours au bonheur des peuples. Le gouvernement s'eſt propoſé en particulier, de faire ſervir l'hiſtoire à l'inſtruction de la nobleſſe. Convaincu des avantages qu'elle procure, pour éclairer les citoyens, & pour les rendre ſo-

lidement vertueux, il a cherché les moyens d'en faciliter l'étude, & de la diriger au bien public.

J'ai eu l'honneur de travailler pour un objet si important. Le programme, déja publié en 1768, par les ordres de S. A. R. l'Infant Don FERDINAND, duc de Parme, donnera une idée suffisante de la méthode que j'ai suivie. J'y ajoute seulement un petit nombre d'observations sur la matière des premiers volumes.

Quelques modernes célèbres ont trop décrié l'histoire ancienne. A les en croire, il faudroit la bannir presque entière-

ment des écoles, & de nos bibliothéques usuelles : également fausse & inutile, elle y occupe une place usurpée ; elle dérobe un temps que réclament des études indispensables.

Sans doute, on ne doit pas lui donner, comme autrefois, la préférence sur les objets qui nous intéressent le plus ; on ne doit pas, sur-tout dans l'instruction civile, en accumuler les minuties, avec une pesanteur pédantesque ; on ne doit pas la rendre absurde par des fables, ou fastidieuse par des inutilités ; on ne doit pas enfin attacher de l'importance à ce qui n'est qu'un

poids accablant pour la mémoire.

Mais l'hiſtoire ancienne, réduite à de juſtes bornes, outre qu'elle attire fortement la curioſité, eſt une ſource de lumières où l'on peut, ſans beaucoup de peine, puiſer des connoiſſances très-précieuſes, & même les principes des connoiſſances les plus néceſſaires. En la conſidérant ſous ce point de vue, j'ai fait mes efforts pour en exprimer la ſubſtance dans un ouvrage court & clair, qui renfermât & rendît ſenſibles les principales vérités.

Le *Diſcours* du grand Boſſuet *ſur l'hiſtoire univerſelle*, un des

chefs-d'œuvre du siècle de Louis XIV, n'offre, avec son éloquente brièveté, qu'une suite chronologique d'événemens, dépouillés de circonstances & de détails : pour le lire, il faut donc connoître déja l'histoire. La dernière partie de ce discours, où l'illustre prélat traite des mœurs, des gouvernemens, &c. est pleine de réflexions sublimes qu'on ne sauroit trop méditer ; mais elle demande encore un lecteur instruit du fond de l'histoire. Bossuet a rempli son plan en homme de génie. Si j'ose quelquefois m'écarter de ses opinions, c'est que les savans ont éclairci des

matières qui ne l'étoient pas assez de son temps. M. Goguet en particulier, dans son *Origine des lois, des gouvernemens, &c.* donne des idées plus justes sur les anciens peuples.

Trop de longueur, trop peu de critique, sont les défauts qu'on trouve communément dans M. Rollin, dont il convient d'ailleurs d'honorer la mémoire & les écrits. En suivant une route fort différente de la sienne, puissé-je l'avoir imité par les sentimens vertueux qui dirigèrent sa plume ?

Si des personnes scrupuleuses me blâmoient d'avoir insisté plus que lui sur les excès de

la crédulité & de la superstition, je n'ai que deux mots à répondre : la crédulité est mère de l'erreur ; la superstition est ennemie de cette religion divine, que les chrétiens ont reçue pour règle de leur conduite, & pour gage de leur bonheur.

J'ai divisé mon ouvrage avec méthode, de manière qu'un chapitre pût faire la matière d'une leçon pour la jeunesse. Les sommaires forment une espèce d'analyse, propre à faciliter le travail de la mémoire. La table de géographie ancienne, qu'on trouvera au commencement du tome I, ne

contient que ce qui m'a paru néceſſaire; & la table chronologique, inſérée à la fin du tome IV, fixe les époques reſpectives des faits les plus mémorables.

PROGRAMME
D'UN
COURS D'HISTOIRE
GÉNÉRALE,

Publié en 1768, par les ordres de S. A. R. l'Infant duc de Parme, &c.

I.

L'HISTOIRE, considérée comme un simple objet de curiosité, mériteroit d'autant plus d'attention, qu'elle présente à l'esprit le grand spectacle du genre humain. Mais n'étant pas

moins utile qu'agréable, elle tient un des premiers rangs parmi les bonnes études, puiſqu'elle forme des citoyens pour l'état, & des hommes pour la ſociété. La morale & la politique ont également beſoin de ſon ſecours. Elle ſert à perfectionner le jugement & à régler la conduite. En un mot, ſelon la penſée de Cicéron, elle enſeigne l'art de bien vivre. C'eſt le but que S. A. R. s'eſt propoſé, en établiſſant une chaire d'hiſtoire, qui fût moins une école d'érudition que de goût, de vérité & de ſageſſe. Elle veut qu'on y trouve des inſtructions relatives à tous le états, à tous les emplois, où l'honnête hom-

me peut ſervir la patrie en aſſurant ſon propre bonheur.

II.

Le cours d'hiſtoire générale ſe fera le moins long qu'il ſera poſſible, ſans s'arrêter aux queſtions épineuſes qui diviſent les ſavans, ni aux détails minutieux qui ſurchargent la mémoire. Dans un enſeignement public, où le temps eſt court & la matière inépuiſable, il faut prendre la ſubſtance des choſes; autrement on n'apprendroit que des mots. Laiſſant donc à part les difficultés chronologiques, les recherches infructueuſes, les noms & les faits dignes d'oubli ou peu mémorables, on s'efforcera de donner une idée juſte

de tout ce qu'il importe le plus de ſavoir en tout genre.

III.

L'hiſtoire ſainte appartient proprement à l'étude de la religion : c'eſt comme la baſe de l'éducation chrétienne, & nous la ſuppoſons déja connue. Le peuple juif, ſi célèbre par les merveilles de la providence, ayant été gouverné par des voies ſurnaturelles, il ſuffira de tracer les principaux traits de ſon caractère, & de marquer les événemens qui lui ont donné du rapport avec les grandes nations.

IV.

Toutes les antiquités des autres peuples ſont pleines de

fables & de ténèbres. Quelque admirable qu'ait été le travail de pluſieurs ſavans pour débrouiller ce chaos, il n'en réſulte guère que des probabilités & des conjectures douteuſes. Il ſera facile de s'en convaincre en jetant un coup-d'œil ſur leurs ſyſtêmes. L'hiſtoire fournit cependant des particularités fort intéreſſantes par rapport aux mœurs, aux lois, au gouvernement, aux arts & aux ſciences des plus anciennes nations. On traitera ces objets avec aſſez d'étendue pour en tirer des lumières, & avec la critique néceſſaire pour éviter les erreurs de quelques hiſtoriens trop crédules.

V.

Il seroit honteux de ne pas connoître spécialement les Grecs & les Romains, nos maîtres, nos modèles en plusieurs points considérables. Autant que les bornes du plan le permettront, on exposera les grands événemens de leur histoire, en étudiant plutôt les effets de leur politique & de leur génie, que le détail des guerres & la suite des annales. Le tableau de ces nations peut renfermer dans un espace médiocre le germe d'une foule de connoissances essentielles.

V I.

L'histoire moderne, à commencer depuis l'établissement

de la monarchie françoiſe, eſt ſans doute plus néceſſaire que l'hiſtoire ancienne; mais auſſi elle préſente d'abord beaucoup plus de difficultés, ſoit par la barbarie des ſiècles & des peuples, ſoit par la multitude & la différence des états. Elle demande une méthode particulière, pour éviter les répétitions où l'on tomberoit néceſſairement, ſi on entreprenoit de traiter ſéparément chaque partie. Il nous a paru indiſpenſable d'embraſſer l'hiſtoire générale, de manière que tout ſoit lié par le fil des événemens fameux, qui dirigent ſucceſſivement l'eſprit dans les détours de ce vaſte labyrinthe.

VII.

Des époques fréquentes & bien caractérisées, serviront à fixer l'ordre & à marquer l'enchaînement des matières. On renverra ordinairement à des articles particuliers sous chaque époque les objets détachés de la chaîne, ou ceux qui exigent plus d'examen & de développement.

VIII.

La législation & le gouvernement des états, les mœurs & les opinions des peuples, les causes des révolutions remarquables, les fondemens du droit public trop peu connu, les progrès & les égaremens de l'esprit humain, l'invention des

arts, les nouvelles découvertes, ſeront expoſés avec ſoin, toujours en vue d'établir les meilleurs principes, & de fixer les jugemens ſur tout ce qui intéreſſe l'humanité. On fera mention des hommes illuſtres qui ſe ſont immortaliſés par leurs actions ou par leurs ouvrages. On ſaiſira auſſi les occaſions de faire connoître, du moins en partie, les peuples qui, ſans tenir au ſyſtême de l'Europe, fourniſſent matière à des obſervations utiles.

IX.

L'hiſtoire eccléſiaſtique, preſque toujours liée depuis Conſtantin, aux affaires politiques, marche avec l'hiſtoire profane,

& ne peut en être séparée. C'est par elle qu'on apprendra facilement à discerner les vraies maximes de la religion, les abus de la superstition & les excès du fanatisme, les droits & les limites des deux puissances, la nécessité d'obéir à l'une pour le spirituel, & de reconnoître l'indépendance de l'autre pour le temporel & le civil, enfin les devoirs du citoyen envers l'église, & ceux du chrétien & du catholique envers les princes, le gouvernement, & les lois de la société. Leçons importantes pour la tranquillité publique, pour l'intérêt de la religion même, puisque les erreurs en ce genre n'ont pas été moins

funeſtes à la gloire de l'égliſe qu'au repos des peuples & à la dignité des ſouverains.

X.

Ainſi le cours d'hiſtoire ſera proprement un exercice de raiſon, deſtiné à répandre cette véritable ſageſſe, qui, par la connoiſſance de l'homme & des choſes humaines, fait juger ſainement de tout & agir en tout avec prudence. L'eſſentiel n'eſt pas de ſavoir beaucoup, mais de bien ſavoir; & le principal avantage des études publiques doit être de diriger ſur un bon plan les études particulières. On indiquera les ſources où chacun pourra puiſer les autres con-

noiſſances hiſtoriques dont il ſera curieux.

XI.

Cette école ſera différente des autres par la manière d'enſeigner ainſi que par ſon objet. Comme elle ne peut être ouverte qu'à des auditeurs choiſis & d'un eſprit déja cultivé, la méthode des conférences eſt préférable à celle de l'enſeignement ordinaire. Des queſtions faites à propos ; les réflexions qu'on ſe communiquera mutuellement, éclairciront les difficultés, exerceront l'eſprit, & ſoulageront la mémoire. C'eſt ainſi que ſe formèrent depuis Socrate les grands génies de l'antiquité.

TABLE
DE GÉOGRAPHIE
ANCIENNE,

Pour faciliter l'intelligence de cet Ouvrage.

A

ACHAÏE ; c'étoit d'abord une contrée du Péloponèse. Quand les Romains eurent subjugué la Grèce, la province romaine qu'ils nommèrent *Achaïe*, comprenoit l'Attique, la Béotie, la Phocide, le Péloponèse, &c. avec les îles.

ADRIATIQUE (mer). C'est le golfe de Venise.

ALBANIE ; pays d'Asie, près de la mer Caspienne, aujourd'hui le Sohivan & le Dagestan, où est Derbent.

ALEXANDRIE. La ville la plus fameuse de ce nom, fut fondée en Égypte par Alexandre, près d'une des embouchures du Nil.

ALLOBROGES; peuple de la Gaule narbonnoise, dans une partie du Dauphiné & presque toute la Savoie.

ALPES. Ces montagnes étoient divisées en plusieurs parties, sous différens noms. — *Alpes Cottiennes*, entre le Dauphiné & le Piémont (le mont Cénis). — *Alpes Grecques*, entre la Savoie & le Piémont (le petit mont Saint-Bernard). — *Alpes Juliennes*, entre l'Istrie & la Carniole, dans les états de la maison d'Autriche. — *Lépontiennes*, dans la Suisse. — *Maritimes*, entre la Provence & l'état de Gènes. — *Noriques*, entre la Bavière, le Tirol & la Carinthie. — *Pennines*, entre le Milanès & le Valais, (le grand Saint-Bernard). — *Rhétiques*, dans le Tirol, &c.

AMANUS; branche du mont Tau-

rus, en Asie, qui sépare la Syrie & la Cilicie.

AMPHIPOLIS ; (aujourd'hui Jamboli), ville de Thrace, près de l'embouchure du Strimon.

ARABIE ; pays de l'Asie, entre la Palestine, la mer Rouge & le golfe Persique. On la divisoit, comme aujourd'hui, en trois parties ; 1°. Arabie *pétrée*, sur les confins de la Palestine & de l'Égypte. 2°. Arabie *déserte*, au nord, où étoient des peuples nomades, dont une tribu portoit le nom de Sarasins, devenu ensuite commun à tous les Arabes. 3°. Arabie *heureuse*, au midi. Ses principales villes étoient Jatrippa, (Médine) Macoraba, (la Mèque) Saba, (Sanaa).

ARCHIPEL ; la partie de la Méditerranée, qui est entre la Grèce & l'Asie.

ARMÉNIE. La grande Arménie, au nord de la Mésopotamie, aujour-

d'hui Turcomanie. — Petite Arménie, dans l'Asie-mineure. C'étoit une partie de la Cappadoce, conquise par les rois d'Arménie.

ASIE-MINEURE, aujourd'hui Natolie. Elle comprenoit la Phrygie, la Lydie, la Bithynie, le Pont, la Cappadoce, la Galatie, l'Ionie, la Carie, la Cilicie, &c.

ASSYRIE, au-delà du Tigre. Ninive fut l'ancienne capitale. Les autres villes fameuses sont Arbelles, (Erbil) & Ctésiphon, capitale des Parthes. Ce pays se nomme aujourd'hui le Kurdistan.

ATHOS, montagne qui termine une grande presqu'île de la Macédoine, (aujourd'hui *Monte-Santo*).

ATLAS; grande montagne d'Afrique, qui s'étend d'occident en orient.

ATTIQUE; contrée de la Grèce, où étoit Athènes, aujourd'hui Sétines ou Athéni.

B

BABYLONIE, ou Chaldée : au midi de la Méſopotamie & de l'Aſſyrie. Sa capitale Babylone, ſituée ſur l'Euphrate, eſt détruite. On a ſuppoſé que Bagdad étoit dans le même endroit; mais Bagdad eſt ſur le Tigre. Ce pays ſe nomme maintenant Irak-Arabi.

BACTRIANE; province de Perſe en deçà de l'Oxus (le Gihon). C'eſt une partie du pays des Tartares Uſbecks.

BALÉARES; îles qui dépendoient de l'Eſpagne, aujourd'hui Majorque & Minorque.

BÉOTIE; contrée de la Grèce, à l'occident de l'Attique. Thèbes, (Thiva) en étoit la capitale.

BÉTIQUE; province d'Eſpagne, qui tiroit ſon nom du fleuve *Bætis*, (le Guadalquivir). Elle comprenoit l'Andalouſie, le royaume

de Grenade, & une partie de la nouvelle Caſtille.

BITHYNIE; province au nord de l'Aſie-mineure. Ses principales villes étoient Pruſe, Nicée, Chalcédoine, Nicomédie, &c. aujourd'hui nommées Bourſe, Iſnich, Scutari, Is-Nikmid.

BORYSTHÈNE. C'eſt le Dniéper, fleuve qui ſe jette dans la mer Noire.

BOSPHORE de Thrace. C'eſt le détroit de Conſtantinople, par lequel la Propontide (mer de Marmara) communique avec le Pont-Euxin. — Boſphore *cimmérien* ou Cherſonnèſe Taurique, aujourd'hui la Crimée.

BRETAGNE. La Grande-Bretagne, qu'on nommoit auſſi Albion, comprenoit, comme aujourd'hui, l'Angleterre & l'Écoſſe. Mais dans la Bretagne romaine, il n'y eut jamais que la partie méridionale de l'Écoſſe avec l'Angleterre. —

La Petite-Bretagne, appelée auſſi Hibernie, & quelquefois Scotie, étoit l'Irlande.

BRUTIUM; partie de l'Italie méridionale, où étoient Crotone, Coſence, Rhégio.

BYZANCE; ville de Thrace, admirablement ſituée ſur la mer, aujourd'hui Conſtantinople.

C

CADIX, autrefois Gadès, ville fondée par les Phéniciens, dans une île vers l'embouchure du Guadalquivir.

CAMPANIE. C'eſt une partie de la Terre de Labour & de la Principauté ultérieure dans le royaume de Naples.

CANTABRES; peuple de l'Eſpagne Tarragonoiſe, dans le Guipuſcoa, la Biſcaye, la Navarre. Les Romains eurent beaucoup de peine à les ſubjuguer.

CAPPADOCE; grande province de l'Asie-mineure, vers le Pont-Euxin. Elle forma un royaume dont la capitale étoit Césarée. Ce pays se nomme aujourd'hui Amazie ou Amnazan.

CASPIENNES (les portes). On appeloit ainsi un passage de montagnes très-difficile, entre les monts Caspiens & la mer Caspienne. On le place aujourd'hui près de la ville de Derbent.

CAUCASE; branche du mont Taurus, en Asie, entre la mer Noire & la mer Caspienne.

CÉLÉ-SYRIE; contrée de Syrie dans une vallée délicieuse. Les limites en sont peu connues. Voyez SYRIE.

CELTIQUE. Voyez GAULE.
CHALDÉE. Voyez BABYLONIE.

CHERSONÈSE. On donnoit ce nom à plusieurs presqu'îles. Chersonèse *Cimbrique* (le Jutland);

— *Taurique* (la Crimée); — de *Thrace* (la Romanie).

CHYPRE, île fameuse de la Méditerranée, à l'oueſt de la Phénicie.

CILICIE; province méridionale de l'Aſie-mineure, où étoient les villes de Tarſe & d'Iſſus.

COLCHIDE, nommée enſuite Lazique; pays d'Aſie, à l'orient de la mer Noire, aujourd'hui Mengrelie.

COMAGÈNE; province de Syrie, près de l'Euphrate.

CORCYRE; île de la Grèce, à l'occident dans la mer Ionienne, aujourd'hui Corfou.

CORINTHE; ville au nord du Péloponèſe, près de l'Iſthme qui portoit ſon nom.

CRÈTE; île où l'on comptoit pluſieurs royaumes. C'eſt l'île

de Candie, au midi de l'Archipel.

CYRÉNAÏQUE; contrée de la Libye, qui fait aujourd'hui la partie occidentale du pays de Barca.

D

DACE ou DACIE. Ce pays comprenoit la haute Hongrie, la Tranſilvanie, la Valachie & la Moldavie, au-delà du Danube. Ses habitans étoient connus ſous le nom de Gètes. Les Romains ayant abandonné la grande Dacie, donnèrent ſon nom à des contrées endeçà du Danube.

DALMATIE; c'étoit la partie orientale de la Dalmatie d'aujourd'hui & de la Boſnie, avec la Servie occidentale. Ses villes étoient Salone, Belgrade (*Taurunum*), &c.

DARDANIE; ſur les confins de la Macédoine, faiſant quelquefois

partie de la Dacie. On donne ce nom à d'autres pays.

DELPHES. Ville de Phocide, célèbre par l'oracle d'Apollon.

E

EGÉE (la mer); c'eſt aujourd'hui l'Archipel.

ÉGYPTE. On la diviſoit en trois parties : 1°. la baſſe Égypte, dont les principales villes furent Tanis, Péluſe, Canope, Alexandrie ; 2°. la moyenne, où étoit Memphis ; 3°. la haute, où étoient Thèbes, Éléphantis, Siène.

ÉMILIE ; contrée d'Italie ou de la Gaule Ciſalpine, entre le Pô & l'Apennin. Elle comprenoit ce qui fait l'état de Parme, & s'étendoit vers Ravenne.

ÉPHÈSE ; ville d'Ionie, où étoit un magnifique temple de Diane.

ÉPIRE ; contrée de la Grèce, au-

jourd'hui la baſſe Albanie. Ambracie (Larta) & Nicopolis (Préveza) bâtie par Auguſte après la bataille d'Actium, étoient ſes villes principales.

ÉQUES; ancien peuple d'Italie, qui habitoit le long de l'Anio, aujourd'hui le Tévéron.

ESPAGNE. Les Romains la diviſèrent d'abord en deux parties; l'Eſpagne *Ultérieure*, & la *Citérieure* ou Tarragonoiſe. La première fut enſuite ſubdiviſée en deux provinces, la Luſitanie & la Bétique. (Voyez ces mots). La ſeconde le fut en trois; 1°. la Tarragonoiſe propre, où étoient Tarragone, Saragoſſe, Pampelune, Numance; 2°. la Gallécie, où étoient Brague, Porto, Lugo, Léon; 3°. la Carthaginoiſe, où étoient Carthagène, Valence, Tolède.

ÉTHIOPIE, au midi de l'Égypte. C'eſt aujourd'hui la Nubie & l'Abyſſinie. On y diſtinguoit les Tro-

glodites, qui habitoient des cavernes sur la côte de la mer Rouge.

ÉTOLIE; contrée de la Grèce, à l'est de la Phocide; aujourd'hui le Despotat, partie de la Livadie.

ÉTRURIE; c'est la Toscane d'aujourd'hui, avec la partie de l'État ecclésiastique, située à l'occident du Tibre.

EUBÉE; île de la mer Égée, le long de la Béotie, dont la capitale étoit Chalcis : l'Euripe la séparoit de la terre ferme, (aujourd'hui Négrepont).

F

FALISQUES; peuples d'Etrurie, sur le Tibre. Faléries étoit leur capitale.

FIDÉNATES; peuple du Latium, dont Fidènes étoit la capitale.

G

GALATIE ou GALLO-GRÈCE, province de l'Asie-mineure où s'établirent les Gaulois. Sa capitale étoit Ancyre, (aujourd'hui Angouri).

GAULE, divisée en quatre parties, la Belgique, la Celtique, l'Aquitaine, la Narbonnoise; 1°. la Gaule *Belgique* comprenoit les pays entre l'Océan, le Rhin, les Vôges, jusques vers la Seine & la Marne; 2°. la *Celtique*, le milieu & la plus grande partie de la France; 3°. l'*Aquitaine* étoit située entre l'Océan, la Garonne & les Pyrénées. Ces trois premières s'appeloient Gaule chevelue (*comata*), parce qu'on y portoit les cheveux longs; 4°. la *Narbonnoise* (appelée aussi *braccata*, du nom d'un habillement) renfermoit le Languedoc, la Provence, le Dauphiné & la Savoie.

Auguste étendit la Narbonnoise jusqu'à la Loire. On fit successive-

ment de nouvelles diviſions. A la fin du quatrième ſiècle, la Gaule étoit diviſée en dix-ſept provinces: il y eut deux Narbonnoiſes, trois Aquitaines, trois Lyonnoiſes, quatre Belgiques, la Viennoiſe, la Sénonoiſe, la Séquanoiſe, &c.

Comme la partie ſeptentrionale de l'Italie étoit peuplée de colonies gauloiſes, les Romains lui donnèrent le nom de *Gaule ciſalpine*: ils appeloient *Tranſalpine* la Gaule proprement dite, ſituée au-delà des Alpes, relativement à l'Italie.

GERMANIE. Elle comprenoit les pays entre le Rhin, le Danube, la Viſtule & l'Océan ſeptentrional. C'eſt ce qu'on appeloit *grande Germanie*. La *petite* étoit une partie de la Gaule, en deçà du Rhin, où des peuplades de Germains s'étoient établies.

Le Danemarck, la Suède, la Norwège & une partie de la Pologne ſe trouvoient dans la grande Germanie, mais non l'Allemagne toute entière, au midi.

GRÈCE. C'eſt aujourd'hui la partie méridionale de la Turquie d'Europe. On la diviſoit en ſix; la Macédoine, l'Épire, la Theſſalie, l'Achaïe, le Péloponèſe, les îles.

La *Grande-Grèce* eſt la partie méridionale de l'Italie, où des colonies grecques s'établirent.

H

HALICARNASSE; ville de l'Aſie-mineure, dans la Carie.

HELLESPONT; détroit qui ſépare l'Europe & l'Aſie, aujourd'hui détroit des Dardanelles. On donna le méme nom au pays ſitué en Aſie ſur ce détroit. Les villes de Lamſaque & de Cizique en faiſoient partie.

HELVÉTIENS; peuple celte dont le pays étoit la Suiſſe d'aujourd'hui, excepté le canton de Bâle.

HÉMUS (aujourd'hui Balkan), montagne qui traverſe la Thrace.

HERCYNIE (forêt d'). Cette immenſe forêt couvroit preſque toute l'Allemagne, & s'étendoit depuis l'Alſace & la Suiſſe juſqu'à la Tranſilvanie.

HYDASPE; rivière de l'Inde, qui ſe jette dans l'Indus.

HYPANIS; fleuve de Scythie en Europe, (aujourd'hui le Bog).

HYRCANIE; province de Perſe, au midi de la mer Caſpienne, (aujourd'hui Mazanderan ou Tabariſtan).

I

IBÉRIE; province de l'Aſie entre la mer Caſpienne & le Pont-Euxin; c'eſt la Géorgie. On donnoit auſſi ce nom à l'Eſpagne, à cauſe de l'Ebre (*Ibérus*).

ILLYRIE. Ce pays, fort étendu après les conquêtes des Romains, fut diviſé en huit provinces, qu'on ſubdiviſa encore: 1°. la Rhétie;

2°. le Norique; 3°. la Pannonie; 4°. la Liburnie; 5°. la Dalmatie; 6°. l'Illyrie propre, (où sont Scutari & Durazzo); 7°. la Méſie; 8°. la Dacie. Il étoit borné par le Danube, le lac de Conſtance & le Rhin, les Alpes, la mer Adriatique, la Grèce & la Thrace.

INDE. Les anciens n'ont guère connu de ce pays que la preſqu'île occidentale, & ce qui forme en grande partie les états du Mogol. C'étoit l'*Inde en-deçà du Gange*. Le pays des Brachmanes au-delà du Gange, vers les ſources de ce fleuve, eſt le Tibet ou le pays des Lamas. La preſqu'île de Malaca étoit appelée *Cherſonèſe d'or*. On mettoit dans l'Inde le pays des *Sines* (des Chinois), qui étoit ſans doute la partie méridionale de la Chine, avec la Cochinchine & le Tonquin.

INSUBRIE; partie de la Gaule ciſalpine, habitée par les Gaulois inſubres. Milan étoit la capitale.

IONIE ; contrée de l'Asie-mineure, où étoient Milet, Éphèse, Smyrne, &c.

ISAURIE ; pays de montagnes en Asie, aux confins de la Cilicie ; aujourd'hui Sauba, dans la Caramanie.

ITALIE. Ce n'étoit d'abord que la partie méridionale du pays connu aujourd'hui sous ce nom. On divisa ensuite tout ce pays en neuf parties ; 1°. Gaule cisalpine ou *togata* (la Lombardie ; 2°.) Étrurie ; 3°. Ombrie ; 4°. Picenum ; 5°. Samnium & Sabinie ; 6°. Latium ; 7°. Campanie ; 8°. Grande-Grèce ; 9°. îles. Auguste en fit onze provinces, & Constantin dix-sept.

JUDÉE, en Asie, aujourd'hui partie de la Sourie.

L

LACÉDÉMONE ou SPARTE, capitale de la Laconie, sur l'Eurotas.

LACONIE, dans le Péloponèſe, pays des Spartiates, aujourd'hui Maïna.

LATIUM; pays des Latins, des Rutules, des Volſques, des Herniques, &c. C'eſt la Campagne de Rome & la partie voiſine de la Terre de Labour.

LAZIQUE. Voyez COLCHIDE.

LESBOS, aujourd'hui Métélin, île de l'Archipel.

LIBAN. Chaîne de montàgnes, aux confins de la Syrie & de la Paleſtine.

LIBYE, aujourd'hui le pays de Barca, en Afrique.

LIGURIE, aujourd'hui la côte de Gènes, & la partie du Piémont, du Montferrat, du Milanès, ſituée au midi du Pô.

LOCRIDE; contrée de la Grèce à l'oueſt de la Phocide.

LUCANIE; partie de la Grande-Grèce, où étoient Sybaris, Roſcianum (Roſſano), &c.

LUSITANIE; province d'Eſpagne entre le Douro, la Guadiana & l'Océan : elle comprenoit preſque tout le Portugal, avec une partie des deux Caſtilles.

LYDIE; contrée de l'Aſie-mineure, où étoit Sardes.

M

MACÉDOINE; entre la Grèce & la Thrace. Les Turcs l'appellent *Makidunia*. Ses principales villes étoient Pella (Jenitza), Theſſalonique (Saloniki, &c.

MASSAGETES; peuple de Scythie, au nord-eſt de la Sogdiane.

MAURITANIE; partie de l'Afrique, au midi du détroit de Gibraltar. Les Romains y joignirent une portion de la Numidie. Le tout fut diviſé en trois provinces,

qui comprenoient les états actuels de Maroc, avec la partie occidentale d'Alger.

MÉDIE; province de Perſe, au nord de la Babylonie. C'eſt aujourd'hui l'Irak-Agémi. Ecbatane en étoit la capitale.

MEMPHIS. *Voyez* Égypte.

MER ROUGE, autrefois *Sinus Arabicus*, à l'eſt de l'Égypte, ſéparée de la Méditerranée par l'Iſthme de Suez.

MÉSIE. Ce pays répond à la Servie orientale d'aujourd'hui, & à la Bulgarie occidentale.

MÉSOPOTAMIE, (aujourd'hui Diarbeck;) province d'Aſie, entre le Tigre & l'Euphrate, où étoient Édeſſe, Niſibe, Carres, Singare, Atra, &c.

MESSÉNIE, pays des Meſſéniens, dans le Péloponèſe, à l'occident de la Laconie.

MILET; ville de Carie dans l'Asie-mineure.

MYCÈNE; ville de l'Argolide; capitale du royaume d'Agamemnon.

MYTILÈNE; capitale de l'île de Lesbos.

N

NINIVE; ville célèbre d'Asie sur le Tigre.

NORIQUE; contrée entre l'Italie & le Danube. C'est une partie des cercles de Bavière & d'Autriche.

NOVEMPOPULANIE, dans la Gaule. C'est la Gascogne, & la Guienne méridionale.

NUMIDIE. Cette partie de l'Afrique s'étendoit fort loin, avant que les Romains y pénétrassent. Ils la démembrèrent pour agrandir la Mauritanie. Sous Auguste, elle ne faisoit plus que la partie orien-

tale de ce qu'on appelle royaume d'Alger.

O

OLYMPIE; ville de l'Élide, dans le Péloponèse, fameuse par les jeux olympiques.

OLYNTHE; colonie athénienne, conquise par Philippe, & dès lors ville de Macédoine, au fond d'un golfe.

ORCADES; îles au nord de la Grande-Bretagne, (aujourd'hui Orckney).

P

PALESTINE. Voyez JUDÉE.

PALUS-MÉOTIDES, aujourd'hui mer de Zabache ou d'Azow, qui communique avec la mer Noire.

PANNONIE; province de l'Illyrie, au midi de l'Ister (du Danube), comprenant une partie de l'Autriche

triche & de la Hongrie. Ses villes étoient Sirmium (Sirmich), Vindobona (Vienne), &c.

PARTHIE; pays des Parthes, à l'orient de la Médie. Elle fait partie du Khoraſſan.

PÉLOPONNÈSE; grande preſqu'île, jointe au reſte de la Grèce par l'iſthme de Corinthe. C'eſt la Morée.

PÉLUSE; ville d'Égypte, à l'embouchure du bras oriental du Nil.

PERGAME, capitale d'un royaume de ce nom, dans l'Aſie-mineure, où étoit auparavant le royaume de Phrygie.

PERSE. On donna ce nom aux pays ſitués au-delà du Tigre juſqu'à l'Indus. La Perſe proprement dite en faiſoit une province, ainſi que la Médie, la Parthie, la Bactriane, &c. ce qui répond à la Perſe d'aujourd'hui, & à une

partie du pays des Tartares Uzbecks.

PHASE; fleuve célèbre d'Asie, dans la Colchide; aujourd'hui Rione ou Fache.

PHÉNICIE; pays des Phéniciens en Asie. C'étoit une côte étroite entre la Méditerranée & le mont Liban, aujourd'hui compriſe dans la Sourie.

PHOCIDE; contrée de la Grèce, à l'occident de la Béotie, où étoient la ville de Delphes, le Parnaſſe & l'Hélicon.

PHRYGIE; contrée de l'Asie-mineure, vers l'Helleſpont. Là étoit la fameuſe Troie.

Le PONT; partie de l'Asie-mineure, ſur les côtes du Pont-Euxin. C'étoit le royaume de Mithridate.

PONT-EUXIN, aujourd'hui la mer Noire.

PROPONTIDE; golfe entre l'Helleſpont & le Pont-Euxin; aujourd'hui mer de Marmara.

R

RHÉTIE; partie occidentale de l'Illyrie. C'eſt le pays des Griſons, & une partie du Tirol, de la Souabe & de la Bavière.

RHODOPE; montagne de Thrace, preſque parallèle au mont Hémus, & qui traverſoit une province de même nom.

RUTULES; peuple du Latium, dont la capitale étoit Ardée.

S

SABINS; peuple d'Italie, dont le pays répond à la Sabine, dans l'État eccléſiaſtique, & s'étendoit juſques dans l'Abruzze ultérieure. Ils avoient Cures (Veſcovio), Reate, (Riéti), &c.

SAMNIUM; pays des Samnites en

Italie, parmi lesquels on comptoit les Marses. C'est aujourd'hui l'Abruzze dans le royaume de Naples.

SARDES; capitale de la Lydie, dans l'Asie-mineure, sur le Pactole.

SARMATIE. Les anciens la divisoient en Sarmatie d'Europe & en Sarmatie d'Asie. Celle d'Europe, entre la Vistule, le Danube, le Pont-Euxin, le Tanaïs & les monts Riphéens, comprenoit la Pologne, la Russie d'Europe & la petite Tartarie. Celle d'Asie étoit ce qu'on appelle aujourd'hui le Kasan, l'Astrakan & la Circassie.

SCANDINAVIE, dans la Germanie septentrionale. C'est principalement la Suède & la Norwège. On l'appeloit aussi Scandie, Baltie.

SCYTHIE; partie septentrionale de l'Asie, aujourd'hui la

grande Tartarie. On y plaçoit la Sarmatie asiatique. On appeloit Sérique la partie la plus orientale, qui s'étendoit au midi jusqu'aux Brachmanes & aux Sines : c'étoit peut-être la Chine septentrionale. — La *petite Scythie* étoit en Europe, aux embouchures du Danube.

SICAMBRES ; peuples célèbres de la Germanie occidentale, qui, avec d'autres Germains, formèrent la ligue des Francs.

SICYONE ; ville du Péloponnèse, au nord-oueſt de Corinthe.

SOGDIANE ; province de Perse, entre l'Oxus (Gihon) & le Jaxartes (Sihon). La capitale étoit Maracanda, aujourd'hui Samarkand.

SYRIE. Ce pays d'Asie, que les Romains appellèrent Orient, se diviſoit d'abord en Syrie, Phénicie & Palestine. On fit de nouvelles diviſions. La première partie fut subdiviſée en cinq provinces ;

1°. Syrie propre, où étoient Antioche, Séleucie, Émèse, villes situées sur l'Oronte (l'Asi); 2°. Comagène; 3°. Osroène; 4°. Palmyrène; 5°. Phénicie Damascène, autrefois Célé-Syrie, où étoient Damas & Héliopolis (Balbeck).

T

TANAÏS, aujourd'hui le Don, fleuve qui se jette dans la mer de Zabache.

TARSE; ville de Cilicie, sur le Cydnus.

TAURUS; chaîne de montagnes en Asie, dont les branches avoient différens noms.

THÉBAÏDE; contrée de la haute Égypte, vers l'Éthiopie. Elle avoit Thèbes pour capitale.

THÈBES; capitale de la Béotie. Il y avoit en Égypte

une ville fameuse du même nom.

THERMOPYLES ; défilé entre la mer & les montagnes, par lequel on passoit dans la Locride.

THESSALIE ; contrée de la Grèce, au midi de la Macédoine, dont elle étoit séparée par des montagnes ; aujourd'hui la Janna.

THRACE. C'est la Romanie & la Bulgarie occidentale d'aujourd'hui. Sous les empereurs Romains, elle fut divisée en six provinces ; 1°. Thrace propre, près de la Macédoine ; 2°. Rhodope ; 3°. Europe, où étoit Byzance ; 4°. Hémimon ; 5°. seconde Mésie ; 6°. petite Scythie, près des bouches du Danube.

Lac de TRASIMÈNE, aujourd'hui de Pérouse.

TRÉZÈNE ; ville de l'Argolide dans le Péloponnèse.

V

VÉNÉTIE. Ce pays peuplé par les Gaulois *Venètes*, comprenoit l'état de Veniſe & une partie du Mantouan, du Milanès, du Ferrarois. Mantoue étoit une de ſes villes.

VOLSQUES; peuples du Latium. Ils avoient Anxur (Terracine), Arpinum (Arpino), Caſſinum (le mont Caſſin).

Fin de la Table Géographique.

INTRODUCTION.

UNE immenſe carrière s'ouvre devant nous. C'eſt l'eſpace des ſiècles & de l'univers que nous devons parcourir ; & la connoiſſance du genre humain eſt le but de nos recherches. Sans doute nul objet ne mérite davantage la curioſité de l'homme. Il peut contempler avec fruit les phénomènes du ciel, les productions de la terre, toutes les richeſſes, toutes les beautés de la nature, ce magnifique ſpectacle où brillent la grandeur & la ſageſſe du créateur. Mais la naiſſance, les progrès, la chute des nations & des empires ; les effets divers des paſſions & du génie ; la variété prodigieuſe des lois, des mœurs, des uſages, des opinions ; les

Combien l'hiſtoire intéreſſe l'humanité.

Elle fait connoître l'homme.

événemens qui ont tant de fois changé la face du monde ; en un mot, les objets que l'hiſtoire lui met ſous les yeux, ont des rapports plus intimes avec lui-même. En les ignorant, il ſeroit comme étranger dans ſa patrie ; il ne connoîtroit point l'humanité ; il manqueroit de lumières pour remplir la deſtinée qui l'unit à ſes ſemblables. *L'hiſtoire* *, dit Cicéron, *eſt le flambeau de la vérité ; elle enſeigne l'art de bien vivre.* Cet éloge en fait ſentir tous les avantages.

Ses effets ſur l'eſprit & ſur le cœur.

Y a-t-il en effet une erreur, un préjugé nuiſible, dont elle ne puiſſe nous garantir par le tableau des illuſions & des folies qui ont égaré les hommes ? un vice dont

* *Lux veritatis, magiſtra vitæ.* Cic. de Orat. II. 9.

elle ne peigne, dans une foule d'exemples, la difformité & les malheurs ? une vertu, dont elle n'inſpire l'amour, en conſacrant la mémoire des perſonnages vertueux ? une ſeule circonſtance de la vie, à laquelle ne s'appliquent utilement ſes leçons ? Et depuis le trône des rois juſqu'au cabinet du philoſophe, où trouver un état qui n'ait plus ou moins à profiter des ſecours qu'elle procure ?

Deux règles de cette étude ; chercher le vrai, & ſe borner à l'utile.

Mais on ſe perdroit dans l'immenſité de cette carrière, ſi l'on y marchoit au haſard & ſans principes. Deux règles importantes dirigeront notre étude. La première ſera de chercher le vrai en tout ; la ſeconde, de nous borner à l'utile. Autrement, l'hiſtoire même deviendroit une ſource intariſſable d'erreurs ; ou ce qu'elle renferme

d'excellent s'évanouiroit par le mélange des choſes frivoles.

Erreurs ſans nombre mêlées à l'hiſtoire ancienne.

Quoique chaque hiſtorien faſſe profeſſion d'écrire la vérité, la plûpart des anciennes hiſtoires ſont remplies de fables. Le menſonge ſe reproduit encore quelquefois ſous la plume des écrivains modernes. Il ſuffit qu'un auteur connu ait publié des fictions, pour que d'autres les répètent avec une aveugle confiance. L'autorité en impoſe; on aime mieux croire que d'examiner. Ainſi tout ce que l'intérêt, la vanité, la ſuperſtition, l'ignorance, l'eſprit de parti, les préjugés populaires, ont enfanté & accrédité d'impoſtures, ſe trouve tellement incorporé avec le vrai, qu'ils paſſent enſemble de ſiècle en ſiècle. Ne voyons-nous pas tous les jours des relations contradictoires du méme fait, des peintures op-

posées de la même perſonne, des fauſſetés palpables qui circulent dans les cercles, & qui trouvent place dans les livres? Jugeons par-là des erreurs ſans nombre que l'antiquité nous a tranſmiſes. La révélation ſeule eſt eſſentiellement vraie : tout le reſte a été ſouvent mêlé de faux.

Source des erreurs & des menſonges dans l'hiſtoire.

S'il n'y avoit eu que des hiſtoriens judicieux, attentifs, éclairés, ſincères, il ſuffiroit de recueillir les principaux traits de leurs ouvrages, pour former un tableau fidèle des nations & des événemens qui en ſont l'objet. Malheureuſement les uns ont cherché à plaire par le merveilleux, les autres à flatter leurs concitoyens par des chimères ; ceux-là à cimenter les ſuperſtitions dont ils profitoient, ceux-ci à ſatisfaire des haines nationales ou perſonnelles ; d'autres,

ſtupidement crédules, ont débité de bonne foi toutes les traditions reçues ; d'autres, artificieuſement politiques, ont couvert de nuages les vérités contraires à leurs intérêts & à leur parti. Enfin, la plûpart ont manqué de ſecours, & pluſieurs de ſincérité & de droiture. Il faut donc ſe tenir toujours ſur ſes gardes, conſulter ſans ceſſe la critique & la raiſon, ſoit pour ſe garantir de l'erreur, ſoit pour démêler, ſur-tout parmi les fables & les préjugés antiques, ce qui mérite une place dans l'hiſtoire. Ces fables peuvent y entrer, il importe même de les expoſer aux yeux du lecteur, mais comme des monumens de la foibleſſe de l'eſprit humain, mais comme des preuves de la néceſſité de l'examen, ſur toutes les matières où le ſceau de la vérité divine n'eſt point imprimé.

Il faut donc examiner & choiſir.

Du reſte, le ſcepticiſme ne ſeroit pas moins déraiſonnable, en fait d'hiſtoire, qu'une crédulité aveugle. Parce que les fictions ont eu tant de cours parmi les hommes, faut-il donc ne rien admettre de certain? Suffit-il pour rejeter un fait, qu'il ait peu de vraiſemblance? La qualité & le nombre des témoins ne doivent-ils pas confirmer le témoignage? Des contemporains éclairés, déſintéreſſés, ſe tromperont-ils, pourront-ils tromper l'univers ſur des événemens publics? Enfin, l'expérience n'apprend-elle pas qu'on s'abuſe également en ne croyant rien, comme en croyant tout? Ce qu'Hérodote nous a tranſmis des annales égyptiennes eſt en partie fabuleux. On ne peut y croire; on eſt tenté de rejeter également ſes deſcriptions des monumens de l'Égypte: cependant les pyramides durent encore après tant de ſiècles,

Le ſcepticiſme auſſi peu raiſonnable qu'un excès de crédulité.

Hérodote en eſt la preuve.

& dépoſent en faveur de l'hiſtorien. Les prêtres du pays l'avoient induit en erreur par leurs chimériques traditions ; mais ce qu'il avoit vu lui-même étoit vrai ; il a décrit ce qu'il avoit vu : c'eſt le cas de croire. Sans diſcuter une matière ſi féconde, j'ajoute ſeulement que ſi l'hiſtorien exact admet quelquefois des faits probables, dont la certitude n'eſt pas établie, ces acceſſoires, plus ou moins intéreſſans, ne peuvent altérer le fond du tableau.

Laiſſer aux ſavans les recherches d'érudition.

Autant il importe de chercher le vrai, autant eſt-il néceſſaire de ſe borner à l'utile ; ſeconde règle de notre étude. Que des gens de Lettres ſe livrent au goût des recherches minutieuſes, qu'ils s'enfoncent dans les profondeurs de l'érudition, qu'ils embraſſent tous les détails hiſtoriques : peut-être en recueilleront-ils peu de ſolides

avantages ; mais ils ſont les maîtres de leur loiſir, & l'on doit reſpecter leurs travaux, dès qu'il en réſulte une augmentation de connoiſſances dans le monde littéraire. Les anciens érudits, dont les ouvrages ſont maintenant négligés, ont rendu ſervice au public, en défrichant des terres incultes où naiſſent aujourd'hui de précieuſes moiſſons. Les ſavans modernes, en faiſant plus d'uſage de la critique, nous ont procuré plus de véritables richeſſes. Sachons profiter de leurs préſens : mettons en œuvre, pour nos beſoins, ce que d'autres ne faiſiſſent que comme la pâture d'une vaine curioſité.

La mémoire eſt communément trop foible, pour ſe charger d'une vaſte érudition ; l'eſprit trop borné, pour apercevoir diſtinctement une grande multitude d'objets confondus

N'apprendre que ce qu'il eſt poſſible & utile de retenir.

enſemble. D'ailleurs les devoirs d'état ou de ſociété laiſſent à peu de perſonnes le tems de ſuivre l'hiſtoire dans ſes longs détours. Vouloir apprendre plus qu'on ne peut retenir, c'eſt le moyen de ne rien ſavoir, ou de ſavoir mal. Et quand on pourroit tout retenir, ne vaut-il pas mieux apprendre à penſer? Rarement aux prodiges de mémoire s'eſt réunie la juſteſſe du diſcernement. Quiconque ſouhaite de s'inſtruire pour ſon bien, doit ſe preſcrire l'ignorance de pluſieurs choſes. Il s'en conſolera bientôt s'il eſt ſage.

Critique du plan d'étude de Langlet-Dufreſnoy.

Je ne conçois pas le plan d'étude propoſé par le docte Langlet-Dufreſnoy, à la tête de ſes *Tablettes chronologiques*. Il veut qu'on liſe tous les auteurs originaux : (bonne règle, quand on peut la ſuivre). Il meſure enſuite le tems que demande cette étude, & il le fait avec une

étrange économie. Pour Hérodote, par exemple, il assigne douze jours; dix, pour Thucydide; six, pour Xénophon; vingt, pour Tite-Live avec les supplémens; dix, pour Polybe; autant pour Tacite; &c. On diroit que ces historiens se lisent comme d'agréables romans; & qu'après les avoir feuilletés d'un bout à l'autre, le lecteur doit les avoir dans la tête, bien compris & bien digérés. Mais outre que les originaux ne sont point à la portée de tout le monde, des lectures si rapides, sans un miracle de facilité & de pénétration, quel effet produiroient-elles? un fatras d'idées confuses & de mots, qui étoufferoit le bon sens, loin de procurer des lumières. La simple science du monde est préférable à ce savoir pédantesque, dont il ne faut attendre que des ronces pour la société.

Objets les plus dignes d'attention.

Quand on a le bonheur de pouvoir remonter aux sources & étudier les originaux, il importe encore de préférer l'utile à tout le reste. Que sera-ce, si les moyens & le tems nous manquent pour une étude de la plus grande étendue? C'est alors sur-tout que le besoin doit nous fixer des limites. Or la connoissance des hommes & de ce qui intéresse principalement le genre humain; les ressorts des passions & les jeux de la fortune; les vices & les vertus des peuples, des personnages célèbres; l'influence des lois & des coutumes, la nature des gouvernemens, les principes & les vues de la politique, les causes de la grandeur & de la décadence des états; les révolutions opérées, ou par le tems, ou par les armes, ou par des causes morales; les événemens suivis de grands effets; les monumens de la

folie, & ceux du génie & de la ſageſſe : voilà ce que tous en général ont intérêt de connoître, puiſque rien n'eſt plus propre à former l'eſprit, à régler les mœurs, à développer les talens, ainſi que les vertus ſociales. Chacun en particulier cherchera dans l'hiſtoire les inſtructions relatives directement à ſon état. Mais on eſt eſſentiellement homme & citoyen. Perfectionnons ces premières qualités : les autres ne reſteront pas ſans culture.

Incertitude des ſyſtêmes chronologiques.

En partant de nos principes, en nous bornant aux choſes utiles & vraies, nous ne perdrons pas le tems à la ſuite d'une foule de ſavans auteurs, qui ont conſumé leurs jours dans les ténèbres de l'ancienne chronologie. Le deſſein d'accorder enſemble les divers hiſ-

toriens, & de concilier avec l'hiſtoire ſainte les antiquités profanes, a fait éclore plus de ſoixante & dix ſyſtêmes, dont le nombre ſeul démontre le peu de ſolidité; car, s'il étoit poſſible de débrouiller ce chaos, tant d'érudition & de calculs n'aboutiroit-il qu'à des ſyſtêmes contradictoires?

Différence entre les trois textes de l'écriture-ſainte.

La différence qui ſe trouve entre le texte hébreu des livres ſacrés, le texte ſamaritain & la verſion des Septante, ſert de fondement aux ſuppoſitions & aux conjectures. Uſſérius, célèbre anglois, conformément à l'hébreu, fixe le commencement de l'ère chrétienne, ou la naiſſance de Jéſus-Chriſt, à l'an du monde 4004. La plûpart des partiſans du ſamaritain, entre autres les auteurs anglois de l'hiſtoire univerſelle, placent cette époque l'an

4305. Les copies ordinaires des Septante la fixent à l'an 5270; & le P. Pezron, amplifiant le calcul des Septante, la recule jusqu'à l'an 5873. Ainsi entre les Septante de Pezron & l'hébreu d'Usserius, la différence est de 1869 ans, sur moins de six siècles. Les chronologistes les plus entêtés de leurs systêmes réussissent beaucoup moins à les prouver solidement qu'à détruire ceux de leurs adversaires. Tous ont une infinité d'objections à résoudre. Le grand Newton qui s'est engagé dans cette carrière, & qui diminue encore la durée du monde, déja si courte, Newton lui-même ne peut guère qu'augmenter nos doutes.

La révélation doit faire des saints, & non des savans.

Plus on imaginera d'hypothèses, d'après quelques passages des livres sacrés, plus les doutes se multiplie-

ront. La providence a voulu que la révélation fît des saints, non des savans. Adorons ses oracles & ses mystères ; mais ne cherchons point à expliquer ce que nous trouvons d'inexplicable : craignons de tomber par-là dans l'absurdité, comme le savant Pétau, qui, resserré par les limites du texte hébreu, & peuplant la terre au gré de son imagination trop féconde, lui donne, en moins de trois siècles après le déluge, cent cinquante fois plus d'habitans qu'on n'en suppose aujourd'hui *.

Idée chimérique du P. Pétau.

Les histoires profanes concourent, avec la bible, à prouver une destruction presque totale, & une renaissance du genre humain. Elles

Nouveauté du monde, prouvée par toutes les histoires, quoique les époques soient incertaines.

* *Doct. Temp. lib. 9. c. 14.*

représentent

représentent les nations, d'abord sauvages, acquérant peu-à-peu les arts les plus nécessaires, & parvenant aux sciences après une longue barbarie. On voit l'enfance de celles même qui prétendent remonter à des siècles infinis. C'en est assez pour satisfaire une curiosité raisonnable. Mais quand le monde a-t-il commencé ? quand le déluge a-t-il dépeuplé la terre ? quand & comment se sont formées les nouvelles nations ? En vain s'efforceroit-on de le savoir, puisque nul monument sacré ni profane n'a fixé avec précision ces époques.

La méthode de Bossuet, pour les époques, est susceptible de critique.

A l'exemple de ses prédécesseurs, l'illustre Bossuet date cependant de la création du monde, & fait marcher toute l'ancienne histoire sous des époques tirées principalement des livres saints ; le déluge, la

vocation d'Abraham, Moyſe ou la loi écrite, &c. Il franchit d'un ſaut les difficultés immenſes dont nous venons de parler : en ſuivant la chronologie de l'hébreu avec Uſſérius, il ſuppoſe que tout s'arrange de ſoi-même dans un eſpace ſi étroit. Mais, quelque reſpectable que ſoit l'autorité de ces grands hommes, leur ſyſtême chronologique n'en eſt pas moins difficile à ſoutenir : fût-il même le plus vraiſemblable, ce ne ſera jamais qu'un ſyſtême ; or qu'eſt-il beſoin d'en avoir un ? En toute matière, principalement en fait d'hiſtoire, avouons ſans peine notre ignorance, plutôt que de donner pour vraies des choſes tout au moins douteuſes.

S'il convient de mêler l'hiſtoire ſainte avec la profane.

D'ailleurs, le mélange de l'hiſtoire ſainte avec la profane, eſt peut-être auſſi mal entendu que celui de

la théologie avec la philoſophie. Tout eſt ſurnaturel d'un côté, tout eſt naturel de l'autre : là, on exerce la foi ; ici, la raiſon : il faut étudier ſa religion dans la bible avec une humble docilité ; il faut s'inſtruire dans les hiſtoriens avec une libre & courageuſe critique. En confondant deux études ſi diſparates, on riſque également & d'altérer la ſimplicité de la foi, & de changer l'hiſtoire en frivoles conjectures.

Plan de cet ouvrage.

Pour éviter ce double écueil, nous ne daterons ni de la création, ni du déluge ; nous ne parlerons des Juifs qu'autant qu'ils entrent dans notre plan général ; nous expoſerons briévement, ſans ordre chronologique, & ſans confondre les ſujets, ce qui mérite le plus d'être obſervé dans les anciens peuples,

jusqu'aux Grecs & aux Romains, dont l'histoire nous conduira à celle des nations modernes, qui nous intéresse principalement.

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

HISTOIRE ANCIENNE.

PREMIÈRE PARTIE.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES sur les anciens Peuples.

LA plûpart des anciennes traditions parlent d'un temps où les hommes disperſés, errans dans les bois, environnés de périls & de beſoins, uniquement occupés des moyens de pourvoir à leur ſubſiſtance & à leur conſervation, étoient preſque réduits

Les hommes, d'abord ſauvages, dans toutes les parties du monde.

à l'instinct des animaux, & suivoient brutalement le penchant de la nature, sans connoître ni règles, ni lois, ni subordination, ni arts, ni aucun lien de société permanente. On voit encore en plusieurs contrées des vestiges de cet état sauvage, si humiliant pour le genre humain.

Commencemens de la société.

Cependant l'homme est né sociable. Un sentiment naturel le rapproche des individus de son espèce. L'affection pour une femme & pour des enfans le dispose à des liaisons plus étendues. Les besoins & les secours réciproques unissent çà & là un nombre d'individus, tantôt pour se défendre contre la cruauté des bêtes féroces, tantôt pour se procurer la nourriture nécessaire. Plus ils sentent les avantages de cette union, plus ils en serrent les nœuds. Quelques conventions tacites forment leurs premiers engagemens; quelques coutumes grossières leur tiennent lieu de police. Ce n'est encore qu'une ébauche de société, qui ne détruit point la barbarie, & ne forme point les mœurs: tout se rapporte, tout se borne aux besoins physiques.

Si la faim sollicite à manger de la chair humaine, si l'habitude en fait prendre le goût, on sera peut-être sans scrupule anthropophage. L'histoire des quatre parties du monde fournit plus d'un exemple de cet horrible attentat contre la nature. A quel excès l'homme ne s'accoutume-t-il pas, quand il y est poussé par les circonstances, & que nul frein ne l'arrête? Anthropophages.

Pour transformer en nations de petites peuplades isolées, pour en faire des empires, en un mot pour civiliser les hommes, il a fallu que plusieurs arts naquissent les uns après les autres, & amenassent l'agriculture, véritable source des lois civiles. Il a fallu auparavant qu'on mît un frein à la passion fougueuse de l'amour, & que le mariage fût solidement établi; qu'on eût déja les notions & la pratique d'une forme imparfaite de gouvernement; que les langues fussent nées, & les connoissances multipliées à un certain point; qu'on fût enfin sorti de la barbarie sauvage où sont encore presque tous les Américains. Et de-là quelle distance ne reste-t-il pas jusqu'à l'invention de l'écriture, Les nations civilisées par le mariage, l'agriculture & les arts.

L'écriture inventée fort tard ; preuve de l'incertitude des anciennes histoires.

ou de l'art de conserver le souvenir des faits & des pensées même ? Cet art est sans contredit un des plus grands efforts du génie, cultivé par d'autres arts. Les premiers historiens profanes n'ont donc pu écrire que long-temps après la naissance des états ; ils n'ont pu avoir pour matériaux que des traditions vagues & confuses. Aussi n'ont-ils guère débité qu'un tissu de fables sur les antiquités de leur patrie.

Les Grecs amis des fables.

Ces fables recueillies & sans doute amplifiées par les Grecs, plus amis du merveilleux que du vrai, ont entièrement défiguré l'histoire ancienne. Saisissons le peu de vérités importantes qu'elles enveloppent ; & renonçant aux discussions inutiles, commençons par les Égyptiens, non qu'ils soient le plus ancien peuple, mais parce qu'ils offrent une plus riche matière d'instructions.

ÉGYPTIENS.

CHAPITRE PREMIER.

Ancienne hiſtoire d'Égypte.

L'ÉGYPTE, partie de l'Afrique, la plus voiſine de l'Aſie, eſt devenue célèbre dans l'hiſtoire. Un ciel ſerein, une terre fertile, des plantes & des fruits auſſi agréables que ſalubres, y contribuoient au bonheur de ſes habitans. Mais il avoit fallu des prodiges d'induſtrie, pour la rendre habitable à tout un peuple. Le Nil, en l'inondant, lui procure toutes ſes richeſſes, & ſupplée aux pluies dont elle eſt privée. Ce fleuve a ſa ſource dans une montagne d'Abyſſinie, d'où il n'arrive en Égypte qu'après s'être précipité par ſept cataractes, avec un bruit qu'on entend de quelques lieues. Il commence à s'enfler dès le mois de mai; & par une crue preſque inſenſible d'abord, il parvient à la

Avantage de l'Égypte.

Le Nil.

hauteur nécessaire pour le débordement, qui dure depuis la fin de juin jusqu'en octobre.

Causes & effets des débordemens du Nil.

Les anciens, ignorant les causes de l'inondation, en ont imaginé de fausses, comme il arrive toujours quand on veut substituer les conjectures aux faits. Nous savons aujourd'hui qu'il pleut en Ethiopie cinq mois de l'année, depuis avril jusqu'en septembre. C'est tout le secret des débordemens du Nil. Le précieux limon qu'il dépose sur les campagnes produit la fertilité de l'Égypte. Des terres arides & sabloneutes deviennent ainsi les meilleures terres du monde : il ne faut qu'y semer presque sans culture, pour recueillir en peu de temps toutes les productions.

Spectacle singulier de l'Égypte.

Après avoir vu l'Égypte pendant l'été, comme une mer parsemée de villes, de villages & de bosquets, spectacle unique & merveilleux ; on la voit en hiver comme une plaine riante, couverte de troupeaux, de laboureurs, d'arbres odoriférans, orangers, citroniers, &c. dont les fleurs parfument l'air de tous côtés.

Les voyageurs modernes en font à-peu-près la même description que les anciens.

Chronologie fabuleuse des Egyptiens.

Ce beau pays, une des premières demeures du genre humain civilisé, devoit être le pays des fables. L'ancienne chronologie des Egyptiens remontoit à des siècles sans nombre. A la vérité, les prêtres de Thèbes, selon le rapport d'Hérodote, qui s'étoit instruit sur les lieux, ne donnoient que onze mille trois cents quarante ans de durée à leur monarchie. Mais d'autres se contentoient à peine de cent mille ans. Depuis leur premier roi jusqu'à Séthon, ils comptoient exactement 341 générations, 341 rois, 341 pontifes; calcul dont l'absurdité paroît sensible par la répétition seule du même nombre.

Les dynasties de Manéthon, rejetées par les uns, reçues par les autres.

Manéthon, prêtre d'Egypte, qui écrivoit environ trois siècles avant Jésus-Christ, & dont l'autorité paroît respectable, même à l'historien Josephe, raconte que l'Égypte fut gouvernée d'abord par des dieux & des demi-dieux. Vulcain, le premier de tous, règna, selon lui, neuf mille ans. A ces divinités chimériques, il fait

succéder trente & une dynasties; il nomme les princes de chacune; il suppose qu'ils ont règné successivement sur l'Égypte entière, dans l'espace de plus de cinq mille ans. Pétau & d'autres savans rejettent ces dynasties comme fabuleuses. Marsham & Pezron les admettent, comme vraies; conjecturant qu'au lieu d'être successives, elles ont été collatérales, c'est-à-dire, qu'elles ont règné en même temps; ils déploient toute leur érudition pour les concilier avec la chronologie de l'écriture.

Combien le travail des savans est stérile sur cet objet.

Mais des annales pleines de noms, & presque entièrement vides de faits, peuvent-elles mériter une étude si profonde? Les érudits, comme les géomètres, cherchent souvent à se signaler par de prodigieuses combinaisons, qui ne produisent que de l'étonnement. Du moins les derniers démontrent la vérité de leurs calculs: les premiers rendent à peine leurs conjectures vraisemblables, quand ils se plongent dans l'abyme des siècles.

L'ancienneté de l'Égypte, selon l'écriture.

L'Égypte du temps d'Abraham, faisoit déja un royaume, & les

Hébreux ne faiſoient pas même un corps de nation. Cette preuve d'antiquité eſt aſſez frappante, d'autant plus que la vulgate ne met que quatre cents vingt-ſix ans entre la vocation d'Abraham & le déluge.

Paſſons ſur les fables d'Iſis, d'Oſiris, de Typhon, d'Hermès (autrement appelé Mercure, Thoth, Triſmégiſte). Les Egyptiens attribuoient à Hermès preſque toutes les ſciences & tous les arts; ſes livres, ſuivant Manéthon, étoient au nombre de plus de trente-ſix mille cinq cents *. Il ſuffit d'obſerver qu'Oſiris paſſoit pour avoir policé la nation encore ſauvage; qu'Iſis ſa femme & ſa ſœur partageoit avec lui les honneurs divins; que ce dieu, ayant entrepris de civiliſer les autres peuples par les charmes de l'éloquence, de la poëſie & de la muſique, fut tué par ſon frère Typhon, au retour de ſes glorieux voyages; enfin que les principaux dieux

Iſis, Oſiris, Hermès, &c. déifiés pour leurs ſervices.

* Les ſavans croyent qu'il y a eu pluſieurs Hermès, comme pluſieurs Zoroaſtres en Perſe.

furent des hommes divinisés comme bienfaiteurs du genre humain. Osiris avoit, dit-on, inventé le labourage, la maniere de faire le pain, & de préparer la laine des animaux; Isis, l'usage des simples dans la médecine, l'art de filer le lin & le chanvre, de faire la toile & de la coudre : inventions dignes de consacrer leur mémoire.

Intervalle depuis Ménes.

Depuis Ménès, premier roi d'Égypte, à qui l'on a donné vraisemblablement les noms d'Osiris & de Bacchus, jusqu'au célèbre Sésostris, nous trouvons un immense intervalle, où l'on place les rois *pasteurs*. Ces Princes étoient des Arabes, qui firent la conquête de l'Egypte; ils y régnèrent trois cents ans. Rien ne fixe d'ailleurs l'attention, excepté le palais ou tombeau d'Osymandias, & le lac Mœris. Dans le palais d'Osymandias, se trouvoit la plus ancienne bibliothèque du monde, avec cette inscription : *Remèdes de l'ame*; inscription vraie & sublime, pourvu qu'on l'applique aux bons ouvrages : les autres étant un poison plutôt qu'un remède. Le lac, creusé par

Bibliothèque d'Osymandias.

les ordres de Mœris, au milieu duquel s'élevoient deux pyramides, recevoit les eaux du Nil, soit pour obvier aux inconvéniens d'une inondation trop grande, soit pour suppléer à un trop petit débordement; car il faut que le Nil monte au moins à quinze coudées, pour qu'il n'y ait pas de disette. Si l'on en croit Hérodote & Diodore de Sicile, que Bossuet a bien voulu copier, ce lac avoit trois mille six cents stades, ou cent quatre-vingt lieues de tour, & trois cents pieds de profondeur. C'est une exagération incroyable. Pomponius Méla, un des meilleurs géographes de l'antiquité, réduit à vingt mille pas toute la circonférence du lac Mœris, & les relations des voyageurs modernes lui donnent douze ou quinze lieues seulement *. On voit ici à quelles erreurs nous exposent les anciens, lorsqu'on admet sans examen leur témoignage.

Lac Mœris, très-mal décrit par les anciens.

Ce qu'ils rapportent de Sésostris n'est pas plus croyable. Le père de

Fables débitées sur Sésostris

* Voyage de Lucas, t. 3.

ce conquérant, averti par un oracle de la deſtinée de ſon fils, lui donne une éducation propre à en faire un héros. Tous les enfans nés le même jour que Séſoſtris, ſont élevés dans les exercices violens & dans les travaux militaires. A peine eſt-il monté ſur le trône, après la mort de ſon père, qu'il entreprend la conquête du monde. Ses jeunes compagnons, au nombre de dix-ſept cents *, deviennent les capitaines de ſes troupes : ſix cents mille hommes de pied, vingt-quatre mille chevaux, vingt-ſept mille chariots de guerre, compoſent l'armée. Une flotte nombreuſe couvre la mer. Séſoſtris ſubjugue d'abord l'Éthiopie, paſſe en Aſie, pénètre dans l'Inde plus loin que n'avoient été Bacchus & Hercule ; il attaque les Scythes, la Colchide, la Thrace. Obligé de revenir

Ses conquêtes.

Son retour & ſes ouvrages.

* L'auteur de l'*Origine des loix, &c.* prouve, par un calcul judicieux, que ſi ce nombre étoit juſte, ſelon la ſuppoſition de Diodore, il devoit y avoir en Égypte 60 millions d'habitans. Or cet hiſtorien n'y en compte que ſept millions dans les temps les plus heureux.

sur ses pas, presque sans aucun fruit de ses victoires, il trouve une conspiration formée contre lui par son frere Danaüs ou Armaïs : il la dissipe, & ne s'occupe qu'à rendre heureux ses états, après avoir porté si loin la désolation & les horreurs de la guerre. Des temples magnifiques, des canaux sans nombre, de vastes chaussées sur lesquelles on bâtit des villes, de bonnes lois surtout, sont des monumens de sa profonde sagesse. Aussi observe-t-on qu'il avoit appris de Mercure la politique & l'art de regner.

On ajoute cependant que lorsqu'il alloit au temple, il faisoit traîner son char par les princes vaincus, & qu'en cela il signaloit sa grandeur : c'étoit plutôt signaler sa barbarie. On dit encore que pour ménager son peuple, il ne fit travailler à ses ouvrages que des étrangers & des captifs : il mériteroit par-là plus d'éloges, si l'humanité ne lui reprochoit tant de victimes d'une injuste ambition.

Son orgueil barbare.

Il ne fait [illegible] ouvrages que des étrangers & des captifs.

Comme les moindres rapports suffisent quelquefois aux savans pour

Conjecture [illegible] sur Sésostris.

combiner un système, le P. Tournemine juge, & Rollin après lui, que Séſoſtris eſt vraiſemblablement ce roi d'Égypte qui le premier accabla les Iſraëlites de travaux. Quelle apparence qu'un conquérant ſi fier & ſi redoutable, ait pu dire des Iſraëlites : *Ils ſont plus forts que nous* * ?

Tout ce qu'il me ſemble pouvoir aſſurer, c'eſt que les Égyptiens ont eu un Séſoſtris ; que ce prince fit des choſes mémorables, qu'il fut conquérant & légiſlateur ; mais que ſur l'étendue de ſes conquêtes & les circonſtances de ſa vie, il n'y a guère que des fables contradictoires. Après lui, le royaume alla toujours en déclinant. Voilà le fruit ordinaire des grandes conquêtes.

Pſammétiticus. L'hiſtoire d'Égypte s'éclaircit.

La ſuite de l'hiſtoire égyptienne, telle qu'on la trouve dans Hérodote, inſtruit par les prêtres d'Égypte, eſt également fabuleuſe. Les ténèbres ſe diſſipent un peu au règne de Pſammétiticus, 670 ans avant Jéſus-Chriſt. Ce prince ouvrit ſes ports aux étrangers ; la nation entra en commerce

* Exod. 2, 1.

avec les Grecs. C'eſt ici néanmoins qu'Hérodote place un conte fort ſingulier. Il aſſure que Pſammétiçus, curieux de ſavoir quelle étoit la plus ancienne nation du monde, s'aviſa de faire élever deux enfans, de manière qu'ils n'entendiſſent pas proférer une ſeule parole. A l'âge de deux ans, ils s'écrièrent à la fois *beccos*, qui ſignifie en phrygien du pain. Dès-lors les Égyptiens cédèrent le pas aux Phrygiens ſur l'antiquité; *expérience fort extraordinaire*, dit Rollin, *ſi pourtant ce fait doit paroître digne de foi.* Peu s'en faut que l'auteur françois n'adopte la fable d'Hérodote, dont il rapporte au long les circonſtances. Un ſavant, nommé Goropius Bécanus, eſt allé plus loin. Il tire du même récit une preuve, que le haut-allemand eſt la mère langue, parce que *becker* en cette langue ſignifie un boulanger.

Conte d'Hérodote ſur la langue la plus ancienne.

Néchos, fils de Pſammétiçus, entreprit un canal de communication du Nil à la mer Rouge. On attribue à Séſoſtris ce grand projet; & il y auroit eu ſans doute plus de gloire à l'exécuter, qu'à élever des pyramides

Entrepriſes de Néchos.

énormes qui étoient des monumens de tyrannie. Néchos y renonça, après avoir perdu, dit-on, cent vingt mille hommes dans les travaux. Sous son règne & par ses ordres, des navigateurs phéniciens firent le tour de l'Afrique, comme nous le verrons ailleurs. Son génie sembloit fort supérieur à celui de sa nation.

Amasis célèbre, vers l'an 570 avant J. C.

Son fils Apriès fut détrôné par Amasis, dont le règne est célèbre, parce qu'il favorisa le commerce, & attira les Grecs dans son royaume. Solon le visita : Pythagore se fit initier vers le même temps aux mystères des Égyptiens. Quoiqu'affermi sur le trône, Amasis s'aperçut que l'obscurité de sa naissance l'exposoit à une sorte de mépris. La leçon qu'il donna pour dissiper ce préjugé, est remarquable. D'une cuvette d'or, où il se lavoit les pieds, & qui servoit au même usage à ses convives, il fit faire une statue de divinité, qui fut bientôt un objet de culte & d'adoration. Ayant assemblé ensuite les Égyptiens, & leur ayant dit que le dieu qu'ils adoroient étoit auparavant un vase, destiné aux usages les

Solon & Pythagore en Égypte.

Trait d'Amasis pour se faire respecter.

plus vils, il conclut qu'on devoit reſpecter le roi, quelle que fût ſon origine. La ſageſſe du gouvernement contribua ſans doute davantage à fixer la vénération des peuples.

L'Égypte aſſervie par les Perſes.

Le règne de Pſamménitus, fils d'Amaſis, eſt l'époque de l'aſſerviſſement de cette fameuſe monarchie. Cambyſe, roi de Perſe, fils de Cyrus, la ſubjugua vers l'an 525 avant notre ère. Le dieu Apis fut tué, les temples réduits en cendres, les prêtres fuſtigés avec opprobre. L'Égypte demeura preſque toujours eſclave ou tributaire des Perſes, juſqu'à ce qu'Alexandre eut renverſé leur empire. Elle forma enſuite une nouvelle monarchie dont il ſera parlé en ſon temps.

Paſſons à l'objet le plus curieux & le plus utile. Le gouvernement, les lois, la religion, les mœurs, les arts & les ſciences des Égyptiens, ſont véritablement dignes de nos regards. Examinons-les en hommes qui cherchent des principes plutôt que des faits.

CHAPITRE II.

Gouvernement & lois des Égyptiens.

Naissance du gouvernement civil.

QUAND les hommes sauvages se réunirent & formèrent des sociétés; quand l'expérience leur eut appris qu'ils pouvoient acquérir des forces, en se soumettant à des règles, & qu'avec moins de liberté ils auroient plus de bonheur; alors ils se donnèrent un chef, dont le pouvoir fut limité par de certaines conventions. Chez tous les anciens peuples, on trouve le gouvernement monarchique. Sa simplicité le rendoit conforme aux mœurs & aux besoins de ces premierstemps. L'autorité paternelle semble en avoir été la source. Plusieurs familles, formant une société, se gouvernoient comme une seule famille. Un roi devoit défendre & conduire ses sujets, comme un père ses enfans. Enfin, il falloit quelqu'un qui commandât: on se soumit à des rois.

Gouvernement monarchique, le plus ancien & le plus naturel.

Mais la royauté ne fut d'abord qu'une ombre de ce qu'elle devoit être dans la suite. Plus les peuples se policèrent, plus en général ils furent souples à l'obéissance. D'un côté, la force & la politique; de l'autre, le bien commun & le consentement des sujets, augmentèrent peu-à-peu la puissance royale. Ce qui fut même quelquefois usurpation dans l'origine, devint juste par le sceau des lois & par l'accord des volontés. On ne porte jamais volontairement le joug de la tyrannie; mais on s'accoutume volontiers à servir un maître dans lequel on ne voit qu'un protecteur. Progrès de la monarchie.

La couronne, élective au commencement, puisqu'elle étoit un don du peuple, ne pouvoit manquer d'être un jour héréditaire, parce que la tranquillité publique exigeoit un ordre de succession. On hérita du droit précieux de commander à une nation entière, comme de celui de succéder aux domaines paternels; & quoiqu'il y eût en cela des inconvéniens, ils parurent avec raison supportables, pour éviter de plus grands maux. Couronne héréditaire.

Le roi d'Égypte soumis aux lois.

C'est ainsi que la monarchie s'établit en Egypte de tems immémorial. Elle y eut pour fondement les lois dont l'empire s'étendoit jusques sur les moindres actions du prince. Sa cour ne devoit être composée que de personnes d'un mérite reconnu; excellent moyen, s'il étoit longtemps praticable, d'en bannir le vice & la flatterie. Les mets de sa table, l'emploi de son tems, tout étoit réglé avec une rigide sagesse. On le respectoit trop pour oser lui faire des reproches, en cas de mauvaise conduite; mais on l'avertissoit indirectement de ses fautes. Chaque matin, quand il arrivoit au temple, le grand-prêtre faisoit un discours sur les vertus royales; peignant des plus vives couleurs les excès où l'ignorance & la surprise pouvoient entraîner le prince, le supposant incapable d'y tomber volontairement, & chargeant d'imprécations ceux qui l'y engageroient par de funestes conseils. Après le sacrifice, on l'instruisoit encore par la lecture des meilleures maximes, & des traits d'histoire les plus propres à inspirer la vertu.

Comment on l'avertissoit de ses devoirs.

La

La religion, extrêmement révérée en Egypte, pouvoit rendre cette méthode très-efficace : c'étoit même le plus beau triomphe de la religion, d'assujettir au devoir le cœur altier des souverains. On peut déja observer ici que les prêtres avoient presque tout réglé dans le royaume. Pouvoir de la religion.

La coutume de juger les rois après leur mort, ainsi que les derniers citoyens, est généralement vantée comme une institution admirable. Chacun avoit droit de se porter pour accusateur ; le peuple étoit juge : si les preuves paroissoient décisives contre le mort, on le privoit de la sépulture. Par-là, les souverains se trouvoient réellement comptables de leurs actions envers leurs sujets, & l'idée d'un jugement à subir devoit leur faire respecter les hommes & les devoirs : supposé néanmoins, (ce qui paroît fort douteux), qu'on osât flétrir la mémoire d'un mauvais prince, quand son successeur avoit intérêt à la défendre. Coutume de juger les morts, même les rois.

Malgré l'impression que peut produire la crainte de laisser après soi le déshonneur, cette coutume salu- Préjugé qui rendoit cette coutume utile.

taire tiroit peut-être principalement ſon utilité d'une opinion frivole & abſurde. Les Égyptiens croyoient, ſelon la remarque d'un ſavant (Goguet) que juſqu'à la putréfaction du corps, les ames y demeuroient attachées: ils regardoient la ſépulture comme eſſentielle au bonheur; ils eſpéroient, avec le ſecours des embaumemens, ſurvivre à eux-mêmes des ſiècles entiers dans leurs tombeaux. Souvent le monde ſe gouverne par les préjugés. Quel avantage ne ſeroit-ce pas, ſi on les tournoit du moins au bien public? La perſuaſion que le bonheur ou le malheur pouvoit dépendre des vivans, devenoit ainſi un des premiers reſſorts du gouvernement politique, lié au ſyſtême religieux.

Le royaume divisé en départemens.

On attribue à Séſoſtris la diſtribution de l'Égypte en trente-ſix *nomes* ou départemens, qu'il confioit aux hommes les plus dignes de commander. Rien n'eſt plus néceſſaire dans un grand état, où l'œil du prince a beſoin de tant d'autres yeux.

Partage des terres.

Les terres étoient partagées entre le roi, les prêtres & les gens de

guerre. Un tel partage annonce le despotisme & la superstition, plutôt qu'un gouvernement équitable. Il convenoit, sans doute, que les défenseurs de la patrie fussent personnellement intéressés à sa défense : leur propriété étoit un motif de courage. Mais une propriété si étendue devoit inspirer aussi la mollesse. Les Égytiens furent un peuple lâche, presque toujours subjugué. Des mercenaires, soumis à une bonne discipline, auroient mieux valu que ces soldats, qui naissoient, en quelque sorte, moins pour combattre que pour jouir.

Grande puissance des prêtres.

Quant aux prêtres, leurs vastes possessions paroissoient d'autant plus sacrées, qu'ils prétendoient les tenir d'Isis elle-même. Le tiers des terres, joint au respect que la religion inspiroit pour eux, & à l'exemption de tout impôt & de toute charge, les rendoit trop puissans, pour que l'autorité du sacerdoce eût un contrepoids dans l'autorité civile. Aussi ne peut-on s'empêcher de regarder les institutions politiques comme leur ouvrage. Ils gouvernoient les rois

& les peuples. Ils étoient à la tête du camp. Les premières dignités, l'administration de la justice, les archives & les annales; en un mot, les loix & les opinions se trouvoient, en quelque sorte, dans leurs mains. Je laisse à juger si leurs traditions, recueillies par les Grecs, méritent beaucoup de confiance.

Contradiction au sujet des tributs.

Des historiens assurent que les terres des soldats n'étoient sujettes à aucune taxe, non plus que celles des prêtres. Sur qui tomboient donc les tributs? ou n'y en avoit-il point? D'un autre côté, Hérodote dit que Sésostris avoit partagé les terres, & imposé un tribut selon la quantité de terrain qu'on possédoit. Nous perdrions le temps à éclaircir de pareilles contradictions si fréquentes dans l'histoire ancienne.

Grand tribunal; manière d'administrer la justice.

Les Égyptiens connurent que le bonheur des peuples policés dépend sur-tout de l'administration de la justice, sans laquelle le crime impuni entraîneroit bientôt la ruine commune. Leur grand tribunal étoit composé de trente juges choisis dans les trois capitales, Thèbes, Memphis & Héliopolis: (car l'Égypte se

diviſoit en trois parties, haute, moyenne & baſſe). Le prince leur faiſoit jurer, en les inſtallant, de ne lui pas obéir, s'il commandoit une ſentence injuſte. Il fourniſſoit à leur entretien, & nulle tache d'intérêt ne devoit ſouiller une ſi noble profeſſion. De peur que la force & les artifices de l'éloquence ne triomphaſſent de l'équité, les affaires ſe traitoient par écrit. La manière même de prononcer les arrêts avoit quelque choſe d'auguſte & de ſaint: le préſident touchoit avec une figure de la Vérité celui dont le droit étoit reconnu. On ne doutoit point que la vérité ne dictât le jugement. Tel eſt le tableau tracé par les hiſtoriens, ſinon d'après nature, du moins apparemment d'après les principes & les règles ordinaires. Quand nous parlerons des mœurs de ce peuple, il s'élévera des doutes ſur les éloges prodigués à ſes magiſtrats. La magiſtrature, le ſacerdoce même participent toujours à la contagion publique.

De tous les biens de la ſociété, les loix ſont, ſans contredit, le premier, comme la ſource de tous les Lois d'Égypte.

autres. Dans le temps que presque aucune nation n'avoit de police, les loix d'Égypte étoient déja en vigueur. On faisoit honneur à Ménès de l'établissement du mariage. Le frère & la sœur pouvoient se marier ensemble, parce qu'Osiris & Isis avoient donné l'exemple d'une pareille union. Ainsi les idées superstitieuses consacrent ce que les bonnes mœurs devroient proscrire. La polygamie étoit permise, excepté aux prêtres. Cependant il paroît certain, malgré la pratique commune des orientaux, qu'elle ne s'accorde ni avec le vœu, ni avec l'intérêt de la société; car le nombre des femelles est à-peu-près égal à celui des mâles, & l'éducation des enfans demande que le père & la mère soient étroitement unis.

Mariage du frère avec la sœur.

Polygamie.

On punissoit sévérement l'adultère, comme un crime des plus pernicieux par ses effets, puisqu'il sappe le fondement de l'ordre civil. L'homme qui l'avoit commis étoit condamné à mille coups de verge, & la femme à avoir le nez coupé. On ne punissoit que par des marques

Punition de l'adultère, de la lâcheté, du faux, &c.

d'infamie les soldats coupables de lâcheté : on supposoit que l'honneur doit sur-tout animer les gens de guerre. Le calomniateur subissoit la peine qu'auroit subie l'accusé s'il eût été convaincu. Les faussaires, les faux monnoyeurs étoient condamnés à perdre les mains.

Peines contre l'homicide & le parricide.

La sûreté des hommes étant le premier objet de la législation, on punissoit de mort l'homicide, même commis sur un esclave. Quiconque avoit pu sauver un homme attaqué par des meurtriers, & ne l'avoit pas fait, étoit puni comme homicide. Si l'on n'avoit pu empêcher le meurtre, on devoit dénoncer le coupable, sous peine d'être fouetté. La ville la plus proche du lieu où se trouvoit le cadavre, étoit obligée de lui faire des obsèques dispendieuses : nouveau motif de veiller à la conservation des hommes. Le supplice d'un père meurtrier de son enfant, se reduisoit à tenir le cadavre embrassé, trois jours & trois nuits de suite, au milieu de la garde dont il étoit environné : on jugeoit, sans doute, que la nature & l'opprobre seroient

ſes bourreaux. Les femmes grôſſes n'étoient exécutées qu'après leurs couches. Les loix ordonnoient de conſerver & d'élever tous les enfans. Nous verrons des peuples inhumains à cet égard, ſans aucun ſcrupule, ſoit par la difficulté de la ſubſiſtance, ſoit par d'autres motifs moins excuſables.

Éducation des enfans.

Chaque particulier étoit regardé comme appartenant à l'état. En conſéquence, les biens, & non la perſonne du débiteur, répondoient de la dette ; l'on ne connoiſſoit donc pas ces violences qui causèrent tant de troubles dans l'ancienne Rome, & ce fut principalement le fruit des loix de Bocchoris, dont le règne commence environ 762 ans avant notre ère. Asychis ſon ſucceſſeur trouva un moyen efficace de maintenir la sûreté du commerce ; en ordonnant que le débiteur engageroit au créancier le corps embaumé de ſon père, & que s'il mouroit ſans avoir retiré ce gage, il ſeroit lui-même privé de la ſépulture. C'étoit enchaîner les Égyptiens par leur plus grand intérêt, dès qu'ils

Loix concernant les débiteurs.

attachoient à la ſépulture une ſi grande importance ; mais ou cette loi ne pouvoit être générale, ou il ſuffiſoit d'engager le corps de quelqu'un de ſes ancêtres.

Une des meilleures lois eſt celle d'Amaſis, par laquelle on étoit obligé de déclarer tous les ans au gouverneur de la province ſa profeſſion & les moyens dont on ſubſiſtoit. Il y avoit peine de mort pour qui ne pouvoit rendre compte de ſa conduite, ni montrer qu'il vivoit par des voies honnêtes. La peine ſans doute étoit exceſſive, puiſqu'on ne ſauroit punir autrement les plus grands crimes ; mais le but de cette loi étoit excellent. Elle impoſoit la néceſſité d'être utile ; elle banniſſoit la pareſſe, la fraude & les autres peſtes de la ſociété ; elle rendoit le citoyen comptable de ſes actions à la patrie. Solon en fit une loi d'Athènes. Seroit-il donc impoſſible aujourd'hui de réduire à un travail honnête tant de miſérables, que l'oiſiveté ſeule rend dangereux ? & ſans les punir de mort, contre le droit de la nature, ne pourroit-on pas en

Loi contre l'oiſiveté & la mauvaiſe conduite.

tirer des ſervices réels, même en les puniſſant?

Abus des profeſſions héréditaires.

L'ancienne loi qui établiſſoit diverſes claſſes de citoyens, entièrement ſéparées, & qui obligeoit les enfans de ſuivre la profeſſion de leurs pères, ne mérite pas tous les éloges qu'on lui a donnés. » On faiſoit » mieux, dit Boſſuet, ce qu'on avoit » toujours vu faire, & à quoi on » s'étoit uniquement exercé dès » l'enfance. « On faiſoit mieux! oui, ſi l'on avoit les diſpoſitions néceſſaires, & ſi l'on ſuivoit de bons modèles. Voit-on aujourd'hui que le meilleur artiſan, l'artiſte le plus renommé, ſoient ceux qui ont eu leur attelier pour berceau? Que dirai-je des états où l'étude, la réflexion, les talens, ſont d'une néceſſité plus indiſpenſable? Une loi pareille en Europe auroit éterniſé les abus; auroit mis, comme en Égypte, un obſtacle invincible à la perfection en tout genre; auroit enchaîné dans la pouſſière, ou du moins dans l'obſcurité, la plupart des génies qui ont éclairé ou honoré le genre humain.

La vraie politique ne captive pas l'émulation. Elle encourage assez les arts nécessaires, principalement l'agriculture, pour n'avoir pas à craindre qu'on les néglige ; elle apprécie les talens, & leur assigne à tous le rang convenable : mais loin d'élever une barrière odieuse entre les classes de citoyens ; elle cherche plutôt à les unir en un même corps ; d'autant plus qu'une classe trop multipliée deviendroit funeste à celles qui seroient trop peu nombreuses. La confusion des états paroit un mal nécessaire dans les grandes monarchies : c'est aux législateurs à en prévenir les principaux inconvéniens.

L'émulation incompatible avec la séparation des classes.

Selon la plupart des écrivains, toutes les professions étoient honorées en Égypte. D'autres disent qu'on y détestoit celle de berger, quoique les troupeaux fussent en grand nombre, & que la vie pastorale ait eu tant de charmes pour les premiers hommes.

Si toute profession étoit honorée.

Nous pourrions observer bien d'autres abus chez ce peuple si célèbre. Diodore de Sicile rapporte

Loi favorable aux voleurs.

que les voleurs avoient un chef, dépositaire de tout ce qu'ils déroboient. En s'adressant à lui, & en spécifiant la nature & les circonstances du vol, on étoit sûr de recouvrer ce que l'on avoit perdu : il en coûtoit seulement le quart de la valeur. Si cette coutume avoit passé en loi, comme on le suppose, voilà donc le vol autorisé en quelque manière, & récompensé. Le témoignage de Diodore est suspect sur une infinité de choses. Mais les admirateurs de la sagesse égyptienne récusent-ils son témoignage? Avouons que le bien & le mal sont également douteux en plusieurs points essentiels.

Il nous reste à examiner des abus encore plus étranges, ceux de la superstition.

CHAPITRE III.

Religion & mœurs des Égyptiens.

QUAND on n'enviſageroit la religion que comme un des plus forts liens de la ſociété, & un des plus puiſſans motifs pour attacher aux devoirs; elle devroit paroître bien reſpectable, indépendamment de l'amour & de la reconnoiſſance qu'exige la divinité. Malheureuſement la ſuperſtition l'avilit, la dénature, & produit les plus grands maux, en abuſant du plus grand bien. L'hiſtoire nous en fournira des exemples innombrables, ſur leſquels on ne peut trop inſiſter, ſi l'on ſe propoſe de guérir les hommes d'une ſorte de maladie contagieuſe, dont ils furent par-tout les victimes. Utilité de la religion.

L'intelligence ſuprême ſe manifeſte dans ſes ouvrages. Il ſuffit de contempler la ſtructure de l'univers, l'organiſation de ſes habitans, l'or- La ſuperſtition l'altère & devient funeſte.

dre & l'harmonie de ſes globes immenſes, pour en reconnoître l'auteur unique & pour l'adorer. Cependant la religion primitive, ſi pure, ſi ſimple, a été dans toutes les parties du monde comme enſevelie dans un chaos d'extravagances monſtrueuſes. L'eſprit humain, au lieu de s'humilier devant l'Être infini qu'il ne peut comprendre, met des fantômes à ſa place. L'impoſture, la terreur, l'imagination réaliſent ces fantômes, & les multiplient ſans ceſſe. Quelquefois même l'abſurdité, ſous le nom auguſte de religion, ſubjugue des génies ſupérieurs, & les ravale dans la foule rampante du vulgaire. Comme on ſe fait des dieux ridicules, & moins bons que malfaiſans, on s'impoſe auſſi, pour leur plaire ou pour les calmer, des devoirs ridiculement barbares. Enfin la ſuperſtition, diverſifiée en mille manières, eſt l'opprobre & le fléau du genre humain.

L'idée de l'Être ſuprême conſervée en Égypte.

Quelques eſprits éclairés, parmi les Égyptiens, conſervoient l'idée d'un premier être, auquel ils don-

noient différens noms, & dont ils représentoient les attributs sous différens symboles. Plutarque rapporte cette inscription d'un temple d'Égypte : *Je suis tout ce qui a été, est, & sera ; nul mortel n'a jamais levé le voile qui me couvre* *. Celle-ci subsiste encore : *A toi qui, étant une, es toutes choses, la déesse Isis***. L'unité de dieu étoit un des mystères qu'on enseignoit aux initiés en Égypte. Il n'en est pas moins certain que les fables insensées du paganisme en sont sorties, que le culte divin y étoit souillé de honteux excès, & que la superstition y alloit jusqu'à la stupidité & à la fureur. malgré la superstition.

On commença vraisemblablement par le culte des astres, sur-tout du soleil & de la lune, désignés sous les noms d'Osiris & d'Isis. C'est l'origine la plus naturelle de l'idolâtrie. Dès qu'on perdoit de vue le créateur, on pouvoit aisément prendre Idolâtrie égyptienne.

* *De Isid. & Osir.*

** Hist. univ. l. 373.

les astres pour les maîtres de la nature, qu'ils animent & fécondent. L'admiration ou la reconnoissance déifia ensuite des mortels. On finit par adorer des animaux; & ce culte, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, est le dernier terme du délire superstitieux. Le silence des historiens ne permet pas de croire Juvénal, quand il accuse les Egyptiens d'adorer même des plantes, telles que l'oignon.

Animaux-dieux.

Le bœuf Apis, principale divinité, qui représentoit Sésostris, étoit un taureau noir marqué de certaines taches. Les honneurs qu'on lui rendoit, les dépenses pour le nourrir, le désespoir après sa mort, l'empressement à lui chercher un successeur, paroîtroient incroyables, si quelque chose devoit le paroître en ce genre. Le chat, l'ichneumon, le chien, l'ibis, le faucon, le loup & le crocodile, étoient au nombre des dieux. On entretenoit magnifiquement ceux qui recevoient les honneurs divins, on n'épargnoit rien pour leur nourriture; les personnes du premier rang se faisoient gloire

de les servir; la pompe de leurs funérailles répondoit à ces folles profusions.

Excès de zèle pour ces animaux.

Tuer, même involontairement, un des animaux sacrés, étoit le plus grand des crimes. Le coupable n'échappoit point à la mort. Un soldat romain fut mis en pièces par le peuple, malgré l'entremise du roi & la terreur du nom de Rome, pour avoir tué un chat sans le vouloir. Diodore qui nous l'apprend, ajoute que dans une famine, les Egyptiens, plutôt que de toucher à ces animaux, se mangeoient les uns les autres.

Divisions causées par le culte.

Ils avoient encore le malheur d'être divisés par leurs opinions & leurs pratiques religieuses. Là, on adoroit le crocodile; ici, l'ichneumon ennemi du crocodile : * dans une province on craignoit de tuer le mouton, & l'on ne mangeoit que

* Il mange les œufs, il tue les petits des crocodiles. On a écrit faussement qu'il entroit dans le corps du crocodile, pendant son sommeil, & lui déchiroit les entrailles. L'ichneumon est aujourd'hui la mangouste.

des chèvres ; dans une autre, on respectoit superstitieusement la chèvre, & l'on vivoit de moutons. De-là les reproches d'impiété, les haines, les querelles. Selon Diodore, c'étoit le fruit de la politique d'un sage roi, qui, pour prévenir les révoltes, sema la discorde dans les provinces, en donnant un dieu particulier à chacune. Supposé le fait, ce prince ne doit passer que pour l'ennemi de son peuple. En le livrant aux querelles de religion, il l'avoit exposé à une guerre intestine & interminable.

Diverses superstitions des Égyptiens.

Quand la superstition est enracinée parmi les hommes, elle se montre & se reproduit sous mille formes hideuses. Les Egyptiens, dans les commencemens, sacrifièrent des victimes humaines. Ils se faisoient un devoir de ne manger ni féves ni froment, & leur pain étoit d'*olyra*, (c'étoit peut être le riz). Ils abhorroient certains animaux comme immondes, sur-tout le porc. Ils regardoient avec une aversion religieuse les étrangers, au point qu'ils n'osoient manger avec eux,

ſe ſervir d'un meuble qui leur appartînt, mettre à la bouche un morceau de viande coupée avec leur couteau. Ils ſe flagelloient, hommes & femmes, dans une fête d'Iſis, & commettoient des indécences groſſières dans une fête de Diane. Ils conſultoient leurs animaux-dieux; comme des oracles. La circonciſion étoit pratiquée en Egypte de temps immémorial; Pythagore fut obligé de s'y ſoumettre, pour converſer avec les prêtres.

Pouvoir exceſſif des prêtres d'Egypte.

Ces prêtres, qui pouvoient rendre de ſi grands ſervices par la culture des mœurs, enchaînoient & gouvernoient le peuple par la ſuperſtition. Seuls dépoſitaires de la ſcience, ils faiſoient croire tout ce qu'ils vouloient. Leur pouvoir exceſſif démontre qu'ils avoient fabriqué les reſſorts du gouvernement, ou qu'ils les avoient aſſujettis à un mobile ſupérieur, à l'intérêt de leur ordre.

Prêtre-roi.

Lorſque la famille régnante venoit à s'éteindre, il falloit élever un prêtre ſur le trône: on pouvoit choiſir un militaire, mais l'élu devoit être aggrégé au corps ſacerdotal. Sé-

thon, prêtre de Vulcain, étant parvenu ainſi à la royauté, affecta imprudemment du mépris pour les gens de guerre, qu'il dépouilla de leurs privilèges. Il eut beſoin de leurs ſervices quelque temps après. Officiers & ſoldats refusèrent de le défendre. Selon les fables égyptiennes, Vulcain le ſauva par un miracle.

Politique de ces prêtres.

Sans doute, les prêtres d'Égypte, en général, connoiſſoient le ridicule d'une partie des erreurs qu'ils enſeignoient. Leur théologie ſecrète, quoique mêlée de fictions, étoit fort ſupérieure à la croyance populaire. Ils avoient même des idées ſublimes de l'être infini. Mais pourquoi une doctrine ſecrette, qui dérobe la lumiere au public? pourquoi cacher au peuple les vérités les plus importantes? pourquoi le laiſſer abruti dans un funeſte aveuglement? pourquoi déshonorer dieu par des folies, & tourmenter les hommes par des chimères? Politique fauſſe ou cruelle! Il étoit difficile, j'en conviens, d'éclairer un peuple ſi ſuperſtitieux; en voulant le guérir,

on pouvoit craindre de le blesser, & de le mettre en fureur. Cependant avec de sages précautions la vérité bienfaisante s'insinue par-tout, & par-tout produit son effet. Sans doute, les prêtres en firent un mystère par intérêt de corps ; car les superstitions établies leur étoient utiles. Le petit nombre d'initiés qu'ils daignoient instruire, ne parvenoient à cette grace qu'après de longues épreuves. On vouloit apparemment, & s'assurer du sujet, & donner plus d'importance aux mystères.

Ils cachoient la vérité par intérêt.

Épreuves des initiés.

Les mœurs des Égyptiens étoient bisarres comme leur religion. Le respect pour les pères & mères, & pour les vieillards, la reconnoissance pour les bienfaits, les sentimens pacifiques, l'attachement aux anciennes coutumes, faisoient leurs principales vertus. Ils y joignoient de grands défauts, qui paroissent entrer dans le caractère national. En Égypte, selon quelques écrivains, les hommes étoient paresseux & lâches, passant le temps à filer, tandis que les femmes, maîtresses dans la maison, s'occupoient des

Mœurs des Égyptiens.

affaires du dehors. On obligeoit les filles, non les enfans mâles, d'avoir soin de leurs parens. On mépriſoit & l'on abhorroit les étrangers. On n'imaginoit rien de beau, rien de bon, que ce qui ſe pratiquoit dans le pays : préjugés injurieux au genre humain, & contraires au bien public. En vain Platon célèbre cet éloignement extrême des nouveautés ; en vain de grands génies nous diſent encore avec enthouſiaſme : » Une » coutume nouvelle étoit un pro» dige en Égypte, tout s'y faiſoit » toujours de même ; & l'exactitude » qu'on y avoit à garder les petites » choſes, maintenoit les grandes. » Auſſi n'y eut-il jamais de peuple » qui ait conſervé ſi long-temps » ſes uſages & ſes loix *. « Quel mérite d'avoir conſervé de mauvaiſes loix avec les bonnes, des uſages ridicules avec les coutumes reſpectables, de groſſières ſuperſtitions avec les ſentimens religieux ! Il ne

Vanité nationale ; haine des nouveautés.

* Boſſuet, *Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle.*

faut pour réfuter ce paradoxe, que l'exemple de l'Égypte, sur lequel on veut l'appuyer. Tout s'y faisoit toujours de même : c'est pourquoi tant de choses s'y faisoient mal. Les abus ne se corrigent, les mœurs, les lois & les arts ne se perfectionnent que par des changemens. La nouveauté, souvent pernicieuse, est aussi souvent nécessaire. Sans elle, ni les Égyptiens, ni aucun peuple, ne seroient sortis de la barbarie; sans elle, à quoi nous serviroit la raison, dont les progrès successifs doivent tendre au bonheur de la société? Le grand point est d'innover avec sagesse; car souvent le pire des abus est de mal réformer les abus.

La nouveauté est souvent nécessaire.

Une coutume établie en Égypte, selon Hérodote est remarquable par la réunion de deux idées singulièrement contraires. Dans les repas & les parties de plaisir, on apportoit un cercueil où étoit une figure de mort en bois, quelques-uns disent un vrai cadavre. On le présentoit à chaque personne de la compagnie, en lui disant : *Buvez & rejouissez-vous, car voilà ce que vous*

Figure de mort apportée dans les repas.

ſerez un jour. Horace, en philoſophe épicurien, rappelle quelquefois le ſouvenir de la mort, pour inviter au plaiſir. Mais qu'un peuple grave s'en ſoit fait une habitude, qu'il ait ſur-tout ajouté au plus triſte ſouvenir, un ſpectacle beaucoup plus triſte; il eſt difficile ou de le croire ou de l'expliquer.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Arts & sciences des Égyptiens.

C'EST aux arts & aux sciences que les Egyptiens doivent sur-tout leur célébrité. Ils furent certainement inventeurs, & l'Europe leur doit le germe de ses connoissances. On attribuoit à Osiris l'invention de la charrue, instrument qui a été plus utile au genre humain que toutes les savantes découvertes, puisque l'agriculture est la mère de la société. Les premières charrues étant de bois, sans fer ni autre métal, le labourage n'a pu commencer que sur des terres légères, comme en Égypte, où la culture n'exigeoit pas de grands efforts.

Premiers arts inventés en Égypte.

La charrue.

Observons ici un fait étonnant, essentiel à l'histoire des arts & de l'industrie. Parmi les métaux, le fer a été le dernier trouvé & mis en œuvre. Le cuivre trempé y suppléoit : les armes se faisoient de

Le fer longtemps inconnu.

cuivre. L'argent même devenoit commun, lorsque le fer, destiné par la nature à tant d'usages précieux, le fer dont l'industrie moderne a un besoin continuel, restoit enfoui & inconnu. C'est que les opérations métallurgiques pour ce métal, étoient beaucoup plus difficiles à inventer que les autres.

Réflexions sur la naissance des arts.

Cette remarque invite à quelques réflexions. Trop accoutumés à jouir des avantages qui se trouvent sous nos mains, nous ne pensons pas aux miracles de génie qu'il a fallu pour les produire, ni à la multitude prodigieuse d'hommes qui en ont été privés. Cependant il fut des siècles, il est encore de vastes contrées, des pays même florissans, où l'on ne connut jamais la nourriture la plus commune, le pain. Par quels progrès admirables les hommes ont-ils pu s'élever, de cet état sauvage & malheureux, à l'état de culture, d'aisance & de perfection, dont la plupart jouissent sans y penser? Le besoin les a rendus industrieux. Pour se nourrir, se vêtir, se mettre à couvert des injures du temps, ils ont

Ils sont nés du besoin & de l'industrie.

bientôt inventé des moyens groſſiers, auxquels ont ſuccédé inſenſiblement de meilleures pratiques. Le haſard a ſecondé l'induſtrie, & lui a ſouvent frayé la route. N'imaginons pas, comme un ancien philoſophe (Poſidonius), qu'on ait trouvé le ſecret de faire du pain, en conſidérant que les grains, mangés ſans préparation, ſe broyoient d'abord avec les dents; que leur ſubſtance ſe délayoit enſuite par la ſalive; que remués en cet état, & raſſemblés par la langue, ils deſcendoient dans l'eſtomac, & y recevoient le degré convenable de cuiſſon. Suivant ce ſyſtême ingénieux, l'art de moudre, l'art de pétrir, l'art de cuire au four, ſeroient nés tout à-coup d'une ſubtile combinaiſon d'idées! Il falloit y joindre la découverte du levain, qui peut étonner davantage.

Faux ſyſtême de Poſidonius ſur l'invention du pain.

De tels ſyſtêmes ne ſont que des jeux d'eſprit. On a ſu probablement faire la farine, la délayer dans l'eau, la réduire en pâte, la cuire de façon ou d'autre, avant que d'avoir réfléchi ſur la nature & les effets des

Le haſard a contribué aux découvertes.

opérations animales. Une espèce d'instinct plutôt que le raisonnement a produit les arts de nécessité. Les commencemens furent des essais grossiers : d'expérience en expérience on parvint à des méthodes plus ou moins perfectionnées, & souvent un concours d'heureux hasards applanit les voies aux découvertes qu'on croiroit aussi anciennes que le monde.

On a long-temps ignoré l'usage du feu.

Le feu même a long-temps manqué aux hommes, ou plutôt le moyen de le conserver, de le reproduire. Aussi les Grecs le supposoient-ils venu du ciel, comme on le voit dans la fable de Prométhée. En 1521, lorsque Magellan aborda aux îles Marianes, les sauvages prirent cet élément pour un animal qui mangeoit le bois. L'ayant touché & s'étant brûlés, ils n'osèrent plus le regarder que de loin ; ils craignoient d'être blessés par ses morsures, ou par sa violente respiration. De la découverte du feu à celle de la métallurgie, sur-tout à l'art d'employer le fer, qu'il faut fondre, refondre, battre, rechauffer, rebattre, avant que d'en forger un outil ; l'intervalle

paroît effrayant. Au Pérou & au Mexique, où le fer abonde, on ne le connoissoit point, quoique l'or brillât dans les temples, & servît à la magnificence des princes. En un mot, ce qui nous paroît extrêmement simple & facile, ce qui l'est devenu effectivement par l'habitude, doit être admiré dans l'origine, soit comme un don précieux de la nature, soit comme le fruit d'une industrie supérieure à la nature elle-même.

Les arts cultivés en Egypte de temps immémorial.

Cependant, à quelque distance qu'on remonte dans l'histoire, au temps même des patriarches, on trouve en Egypte, non-seulement les arts nécessaires, mais ceux de luxe & d'agrément. Les fines étoffes, les broderies, les vases précieux, enfin l'appareil de l'opulence, annonçoient les talens de l'Égyptien. Il se distinguoit sur-tout par l'architecture, quoiqu'avec moins de goût que de grandeur. Ce que les anciens racontent de ses ouvrages, paroîtroit infiniment exagéré, s'il n'en subsistoit des monumens, dont

je vais donner une idée en peu de mots.

Les pyramides.

Les fameuſes pyramides, que pluſieurs écrivains ſuppoſent bâties avant le déluge, réſiſtent encore aux coups du temps, qui a détruit tant d'empires. Il en reſte trois, à quelques lieues du Caire, où étoit autrefois Memphis. La plus grande fait un carré de deux mille ſix cents quarante pieds de circuit, chaque côté de la baſe ayant ſix cents ſoixante pieds. Sa hauteur perpendiculaire eſt d'environ cinq cents pieds. Une plate-forme d'environ ſeize pieds, de chaque côté, termine le ſommet. Pluſieurs pierres de cet énorme édifice portent trente pieds de long, ſur quatre de haut & trois de large. On prétend que les ouvrages ſouterrains étoient encore plus conſidérables. Cent mille ouvriers, ſelon le récit d'Hérodote, travaillèrent trente années de ſuite, ou à préparer les matériaux, ou à conſtruire l'ouvrage; & une inſcription apprenoit que, pour les légumes dont on les avoit nourris, il en avoit coûté ſeize

cents talens, évalués à près de sept millions de notre monnoie.

Pline le Naturaliste, & plusieurs autres, déclament contre la folle vanité, qui avoit inspiré aux souverains ces entreprises ruineuses. Quelques écrivains moins judicieux ont imaginé que c'étoient des greniers, bâtis par Joseph pour les grains des sept années d'abondance. Voilà peut-être une des réveries qui caractérisent le mieux les érudits à système. Suivant l'opinion la plus commune aujourd'hui, les pyramides étoient des tombeaux, où l'on conjecture que les rois, imbus des préjugés de la nation, vouloient éterniser leur vie, en assurant à leurs cadavres une demeure inaccessible, & à l'épreuve des siècles. A cette superstition se joignit vraisemblablement le motif de prévenir des troubles, en imposant au peuple un long travail. Peut-être aussi, le goût des grandes masses étant naturel aux Égyptiens, un premier exemple de cette espèce suffit pour faire des imitateurs.

La superstition & la politique ont fait construire les pyramides.

Quoi qu'il en soit, on observe uti- Les construc-

teurs détestés pour leurs vexations.

lement que les monarques, conſtructeurs des pyramides, devinrent ſi odieux par les corvées dont ils accablèrent leurs ſujets, qu'ils n'ont pu jouir de leurs tombeaux, ni ſauver même leur nom de l'oubli. Il ne faut donc pas juger du gouvernement d'Égypte par l'idée qu'en donnent les écrivains, d'après quelques bonnes loix qui ſouvent ne s'obſervoient point.

Momies des Egyptiens.

Le deſir ſuperſtitieux de conſerver les cadavres étoit une des plus fortes paſſions des Egyptiens. Auſſi ne les a-t-on jamais égalés dans l'art d'embaumer les morts. Leurs momies durent toujours. Des grottes taillées dans le roc en ſont remplies. Que n'inſpire pas le préjugé? Reſpecter juſqu'aux cendres de ſes pères, eſt un ſentiment louable & naturel; mais ici la ſuperſtition agit beaucoup plus que le ſentiment. Rollin dit à ce ſujet, que *la coutume de brûler les corps a quelque choſe de cruel & de barbare, en ſe hâtant de détruire ce qui reſte des perſonnes les plus chères*; il ne voit rien de plus convenable que les enterremens or-

Préjugé ſur la ſépulture.

dinaires : comme s'il étoit plus humain de livrer ces restes précieux aux vers & à la pourriture. Tant de faux jugemens sont utiles à observer : ils doivent nous apprendre à user de notre raison, sans être esclave des opinions d'autrui.

C'est encore un préjugé trop commun, de vanter le goût des Egytiens. Écoutons Bossuet : *ils n'ont aimé qu'une hardiesse reglée ; ils n'ont cherché le nouveau & le surprenant, que dans la variété infinie de la nature* Mais leur passion pour les colosses ne dément-elle pas cet éloge? On voit encore une tête de Sphinx, qui a trente-cinq pieds de tour & vingt-six de hauteur. On ne trouve ni dessein, ni proportions, ni agrément dans ces masses étonnantes que le temps a respectées. Le giganteſque en fait le principal mérite, & le giganteſque dans les arts est comme l'enflure dans les ouvrages littéraires *.

Les Egyptiens manquoient de goût.

Nous ne décrirons point le laby- Labyrinthe.

* Voyez *Origine des Lois*, &c.

rinthe, fameux palais dont on attribue la conſtruction à douze rois, qui regnèrent en même temps vers l'an 600 avant Jéſus-Chriſt. Dans une ſeule enceinte, il renfermoit, dit-on, trois mille ſalles, communiquant toutes les unes aux autres par une infinité de détours. Les obéliſques ſont plus connus: il y en avoit pluſieurs, faits d'une ſeule pièce de cent quatre-vingt pieds de haut. Celui de Rameſsès, fils de Séſoſtris, étoit beaucoup plus grand; il avoit été travaillé par vingt mille ouvriers, s'il faut en croire les anciens. On le voit à Rome, où l'empereur Conſtance l'a fait tranſporter, & où Sixte-Quint la rétabli.

Obéliſques.

Thèbes.

Quant aux merveilles qu'on débite de la ville de Thèbes, & aux cent portes qu'Homère lui donne, par chacune deſquelles pouvoient ſortir dix mille ſoldats, c'eſt une exagération fabuleuſe qui déshonoreroit l'hiſtoire. Contentons nous d'admirer une choſe vraiment admirable, l'induſtrie des Égyptiens à tirer du flanc des montagnes les pierres énormes qu'ils employoient, à

Induſtrie à tranſporter des pierres énormes.

les tranſporter fort loin par le moyen des canaux du Nil, & à les élever dans l'air avec beaucoup moins de ſecours que nous n'en avons.

Les progrès dans les arts prouvent de l'habileté dans les ſciences. Entre les uns & les autres, il y a une liaiſon intime & une correſpondance néceſſaire. Où les arts fleuriſſent, un nombre de génies heureux ſont excités aux méditations & aux recherches profondes; ils y conſacrent leur loiſir avec ardeur, & en acquérant des lumières qui ſe repandent bien tôt, ils ouvrent aux arts de nouvelles ſources de perfection & de richeſſes. On ne peut douter que les Egyptiens n'aient eu des principes de mécanique, de géométrie, & de pluſieurs parties des mathématiques; on les voit arpenter les terres avec préciſion, diſtribuer les eaux du Nil par une infinité de canaux, meſurer exactement la crue de ce fleuve, fabriquer & employer toutes ſortes de machines, ſur tout meſu-

SCIENCES.

Les ſciences liées aux arts.

rer le temps & calculer la révolution des astres.

Nécessité de l'astronomie.

Que l'astronomie ait pris naissance chez eux, ou chez les Chaldéens, ou ailleurs, c'est une question qu'il est impossible de décider sûrement, & qu'il importe peu d'examiner. Les deux peuples ont cultivé de tems immémorial cette science, nécessaire non-seulement pour la géographie, pour la navigation, pour la chronologie, mais encore pour l'agriculture & pour l'ordre de la vie civile : car les opérations du laboureur, ainsi que les affaires de la société & les exercices du culte, ne se règlent que par une exacte division du temps, & par la connoissance du mouvement périodique des corps célestes.

L'année lunaire & l'année solaire, trouvées par les Égyptiens.

Les Égyptiens semblent avoir eu les premiers une année de douze mois. L'observation des phases de la lune produisit aisément cette découverte. D'abord l'année fut purement lunaire, de trois cents cinquante-quatre jours, si différente de la véritable année solaire, qu'en moins de dix-sept ans l'ordre des

saisons étoit absolument renversé. Il fallut consulter le soleil, observer son retour à certaines étoiles fixes; il fallut mesurer l'année au cours de cet astre. Comme il étoit difficile de rencontrer juste, on la fit de trois cents soixante jours seulement, en donnant trente jours à chaque mois. Mais il restoit encore une erreur si considérable, qu'au bout de trente-quatre ans, les saisons avoient pris la place les unes des autres. Enfin, après de nouvelles études, on forma l'année de trois cent soixante-cinq jours; & même les astronomes d'Égypte découvrirent que la révolution du soleil étoit plus longue de quelques heures.

Jusqu'où s'étendoit leur astronomie.

Ils connoissoient le Zodiaque; ils l'avoient divisé en douze signes de trente degrés: découverte aussi ancienne que difficile. Ils étoient instruits du mouvement des planètes & de la cause des eclipes. Ils calculoient les éclipses du soleil. Ils se figuroient la lune comme une terre éthérée. Vraisemblablement ils avoienta cquis l'idée de la pluralité des mondes, & du mouvement de

la terre; puiſque les pythagoriciens, inſtruits à leur école, nous ont tranſmis quelques notions de ces deux ſyſtémes. Une preuve encore ſubſiſtante de leurs lumières, c'eſt que les côtés de la grande pyramide répondent préciſément aux quatre points cardinaux.

La ſuperſtition leur faiſoit abhorrer la mer.

Plus on a lieu de s'étonner que ſans lunettes, ſans pendules, ſans chiffres arabes, les hommes aient pu s'élever à de ſi hautes connoiſſances; moins on conçoit les préjugés ridicules qui offuſquoient la ſcience des Égyptiens. Quoiqu'ils attribuaſſent à Iſis l'invention des mâts & des voiles, ils déteſtoient par ſuperſtition & la mer & la marine. Ils voyoient dans la mer l'emblême de Typhon, l'ennemi d'Oſiris. D'une pareille réverie théologique, naiſſoit l'averſion pour cet élément. Les prêtres en avoient tant d'horreur, qu'ils ne mangeoient ni poiſſon ni ſel. C'eſt donc une conjecture vraiſemblable, que les colonies égyptiennes ne paſſèrent dans la Grèce que ſur des vaiſſeaux phéniciens. Séſoſtris, ſelon l'hiſtoire,

osa le premier se mettre au-dessus du préjugé, en équipant une flotte. Ce conquérant fit lever la carte des pays qu'il avoit parcourus. Sans lui la géographie, une des principales études des prêtres, eût été resserrée dans les limites du royaume. N'est-il pas naturel de penser que des opinions si extravagantes avoient un but politique? On pouvoit changer de mœurs en communiquant avec les étrangers : on pouvoit devenir moins docile aux volontés des prêtres.

Géographie cultivée en Égypte.

Le génie superstitieux des Égyptiens se retrouve jusques dans leur médecine. Elle consistoit au commencement en différentes recettes, qui se transmettoient de père en fils, & qui s'appliquoient sans doute au hasard. On exposoit les malades, afin que les passans pussent les aider de leurs conseils. Les recettes ayant été recueillies & déposées dans les temples, on en fit un corps de médecine. Des livres sacrés contenoient les préceptes qu'il falloit suivre pour la cure des maladies. Si les médecins s'en écartoient, & que leurs

Leur médecine superstitieuse.

les malades mouruſſent, on les puniſſoit de mort. Cette loi ſeule devoit tuer une foule de malades. Il étoit défendu, ſelon le témoignage d'Ariſtote, de remuer les humeurs ou de purger avant le quatrième jour. Des opérations magiques mettoient le comble à ces abus; du moins tout donne lieu de le croire.

Ils n'oſoient diſſequer les cadavres.

L'art d'embaumer les corps, ſi perfectionné en Égypte, démontre que la botanique y étoit cultivée avec ſuccès, mais non l'anatomie, quoi qu'en diſent les panégyriſtes des Egyptiens. On ne diſſéquoit point les cadavres; on n'ouvroit pas même la tête pour les embaumer: on les conſidéroit d'un œil religieux, ſans chercher aucune connoiſſance utile. Bien plus, quiconque touchoit au corps humain paroiſſoit digne d'horreur; & ceux qui faiſoient l'opération, s'enfuyoient auſſi-tôt, dans la crainte d'être aſſommés. Ce préjugé ſubſiſte encore parmi les Chinois. L'hiſtoire des peuples eſt preſque toujours celle de la foibleſſe de l'eſprit humain, malgré les prodiges de

sagacité & d'industrie qu'elle nous offre.

Philosophie.

On sait peu de chose de la philosophie égyptienne. Tantôt elle se confondoit avec la théologie, tantôt elle s'attachoit à la morale, plus importante que toutes les spéculations. Elle remontoit jusqu'au premier être. Les Égyptiens le représentoient sous la figure d'un homme qui tenoit un sceptre, & de la bouche duquel sortoit un œuf. Cet œuf, symbole du monde, se retrouve chez les Chaldéens, les Perses, les Indiens, les Grecs, les Chinois. Une idée si singulière a vraisemblablement passé de peuple en peuple. Tous ont pu reconnoître par la raison l'architecte de l'univers; mais de représenter son ouvrage sous la figure d'un œuf, c'est ce que l'imagination même ne peut guère inventer dans plusieurs pays.

L'œuf, symbole du premier être.

Invention de l'écriture.

Avant de finir cet article, disons un mot de l'admirable invention par laquelle on a peint la pensée & la parole, conservé la mémoire des choses antiques, & communiqué à tous les siècles tant de vérités &

d'erreurs, dont les archives du monde sont pleines. L'écriture, dans son origine, ne fut qu'une représentation des objets matériels. On traçoit la figure d'un arbre pour exprimer un arbre, & différentes figures, pour exprimer une action compliquée, ou un mélange de choses. Cette méthode ne pouvoit être de grand usage. Il fallut l'abréger, la simplifier, inventer des signes qui exprimassent les mouvemens de l'ame, les opérations de l'esprit, &c. enfin des symboles qui fussent communs à plusieurs objets. Tels étoient les héroglyphes Pendant long-temps on ne connut pas d'autre écriture. Les prêtres Égyptiens en conservèrent l'usage, même après l'invention des caractères alphabétiques, afin de pouvoir cacher leur science aux yeux du vulgaire.

Hiéroglyphes.

Rien n'est plus simple en apparence, ni plus ingénieux en effet, que cette dernière invention. Un petit nombre de signes, représentant chaque voyelle & chaque consonne séparément, exprime sans peine toutes les pensées, & renferme

Caractères alphabétiques.

distinctement dans un fort petit espace, ce qu'une infinité d'hiéroglyphes ne pouvoient rendre qu'avec beaucoup de confusion & d'obscurité. On ignore l'époque de la découverte, tant elle est ancienne ; mais on conjecture que tous les caractères alphabétiques dérivent d'une même source, malgré leur extrême différence. Nos lettres modernes viennent des Latins, les latines des Grecs, les grecques des Phéniciens, dont les caractères sont les mêmes que ceux des Samaritains. Toutes ces langues ont un alphabet commun, qui apparemment étoit encore celui de l'Egypte.

On conjecture qu'ils viennent tous de la même source.

En combinant les détails que nous venons de parcourir, on conclura que les Egyptien avoient le génie de l'invention, & peu de goût & de jugement ; qu'après avoir fait de grands pas dans les arts & les sciences, ils se sont arrêtés au milieu de la carrière sans jamais atteindre au but ; qu'ils ont été les précepteurs de la plupart des nations, & les esclaves de leurs propres coutumes ; qu'ils avoient de bonnes lois, mêlées de

Les Egyptiens ont été trop admirés.

beaucoup d'abus ; que leur religion dégénéroit en superstition absurde, leur amour de la paix en lâcheté, leur estime de la partie en sot orgueil ; que leurs fausses idées de grandeur ne produisoient communément que du gigantesque ; enfin que, si on les juge avec impartialité, on doit rabattre beaucoup des éloges que leur ont prodigués les Grecs & leurs copistes. Mais peut-on dire avec un célèbre moderne, qu'il » n'y avoit peut-être que deux choses » passables dans cette nation ; la pre- » mière, que ceux qui adoroient un » bœuf ne voulurent jamais con- » traindre ceux qui adoroient un » singe à changer de religion ; la » seconde, qu'ils ont fait tou- » jours éclore des poulets dans des » fours * ? « Une plaisanterie n'efface point les monumens de l'histoire. D'ailleurs, entre forcer un homme à changer de religion, & le mettre en pièces, parce qu'il a tué involon-

Un moderne les rabaisse trop.

* Questions sur l'Encyclopédie, article *Bœuf Apis*.

tairement un chat, un chien, &c. la différence eſt trop légère pour en faire honneur aux Égyptiens.

CHINOIS.

Prodigieuse antiquité que s'attribuent les Chinois.

LES rapports des Chinois avec les Egytiens nous offrent ici une matière curieuse d'observations, que je me contente d'effleurer. Les antiquités de la Chine, comme celles de l'Égypte, se perdent dans un abîme de fables. Elles renferment une suite de périodes & de dynasties imaginaires qui embrassent des millions d'années. Avant Fo-hi, le fondateur de la monarchie, on y voit les hommes vivant en brutes, errant çà & là dans les forêts, ne pensant qu'à dormir & à se rassasier, dévorant jusqu'aux plumes & au poil des animaux, dont ils buvoient le sang; ignorant le mariage & toute espèce de lois & de bienséances. L'origine des arts y remonte néanmoins au-delà des temps connus.

Combien leur ancienne histoire est suspecte.

Aujourd'hui les vrais savans de la Chine n'adoptent point une chronologie fabuleuse. Ils avouent que l'an 213 avant Jésus-Christ, un de leurs

empereurs (Chi-hoam ti) fit brûler tous les livres historiques, parce que les lettrés en tiroient des exemples contre son faste & ses constructions. Un corps complet d'histoire parut cent cinquante ans après cette époque. L'auteur de l'ouvrage ne dissimule point qu'il n'a pu trouver de certitude au-delà de huit cents ans. Cependant, des observations astronomiques, rejettées par les uns, soutenues par les autres, remontent beaucoup plus haut. Les Chinois placent la première de toutes cent cinquante ans avant Yao, un de leurs empereurs, dont le règne, suivant M. Fréret, a précédé notre ère d'environ 2145 ans *. Je n'ai garde d'entrer dans ces discussions, & de prononcer sur l'authenticité des annales chinoises, si respectables aux yeux des auteurs anglois de l'Histoire universelle, qu'ils confondent Noé

Leur première observation astronomique.

* Cette observation toucheroit presque au déluge, en suivant la chronologie de l'hébreu, qui le place l'an 2348 avant notre ère. Mais, selon le samaritain, elle lui seroit postérieure d'environ 700 ans.

avec Fo-hi, le premier monarque de la Chine ; j'expoſerai ſeulement ici un autre ſyſtême, plus intéreſſant, mais qui n'eſt encore qu'un ſyſtême.

Syſtême de M. de Guignes, qui fait des Chinois une colonie égyptienne.

M. de Guignes, de l'académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, ſoutient qu'une colonie égyptienne s'établit à la Chine vers l'an 1122 avant Jéſus-Chriſt ; qu'elle y tranſporta l'hiſtoire d'Égypte, & que cette hiſtoire eſt entée ſur la véritable hiſtoire chinoiſe ; que les deux premières dynaſties des annales de la Chine, ſont celles des rois de Thèbes, dans la haute Égypte. Il obſerve que le fondateur de la troiſième eſt repréſenté comme un conquérant qui diviſe les provinces, qui donne des ſouverainetés à ſes capitaines & à ſes amis. Il ajoute que, de l'aveu même des Chinois, il y a des peuples à l'occident & par-delà la mer Caſpienne, dont l'origine leur eſt commune. Enfin, il inſiſte ſur la conformité des caractères chinois avec les lettres égyptiennes & phéniciennes, caractères qui ſelon lui, ne

ne ſont que des eſpèces de monogrammes formés de ces lettres.

Quoi qu'il en ſoit, (car d'autres ſavans ont attaqué en particulier le dernier article de ſon ſyſtême,) on ne peut pas nier que les deux peuples n'aient entre eux une reſſemblance remarquable en pluſieurs choſes. L'écriture chinoiſe eſt à-peu-près de même nature que les anciens hiéroglyphes d'Égypte ; les mœurs & les coutumes chinoiſes tiennent encore plus de celles des Égyptiens. Même reſpect pour les rois, les pères & les mères ; même prévention en faveur du mérite national, & contre les étrangers ; même application à l'agriculture ; même progrès dans les arts & les ſciences, ſans goût ni perfection ; même amour de la tranquillité & de la paix ; même civilité, pleine de cérémonies indiſpenſables ; même attachement ſuperſtitieux aux anciens uſages, & par conſéquent mêmes entraves au génie. Les Chinois, comme les Egyptiens, n'admirent que ce qu'ils font, & font

Reſſemblance des Chinois avec les Égyptiens.

toujours ce qu'ils ont fait de temps immémorial.

Témoignage d'Anson sur les Chinois.

On lit dans le Voyage du lord Anson des particularités qui paroissent tenir à leur caractère. Lorsque cet amiral approcha des côtes de la Chine, un nombre incroyable de bateaux de pêcheurs rodèrent autour de son vaisseau, supérieur à toutes les forces navales de l'empire, sans qu'aucun de ces gens-là parût faire attention à un objet certainement digne de les étonner. L'auteur assure que les Chinois donnèrent plus d'une preuve semblable d'indifférence. » Je ne sais, dit-il *, » si cette disposition d'ame est chez » eux un effet de tempérament ou » d'éducation ; mais quelle qu'en » soit la cause, elle me paroît la » marque d'un caractère assez bas » & assez méprisable, & ne s'ac- » corde guère avec les éloges que » tant d'auteurs donnent au génie » de cette nation, & que j'ai lieu » de croire fort outrés, « Il peint

* Voyage du lord Anson, liv. III, c. 6.

enſuite les Chinois comme un peuple fourbe, hypocrite, fripon, lâche, dont la morale & le gouvernement ſont plus dignes de blâme que de louanges *. Des écrivains judicieux penſent de même aujourd'hui, malgré les éloges magnifiques prodigués aux Chinois par pluſieurs miſſionnaires.

Sans attribuer cette reſſemblance avec les Egyptiens à une cauſe trop douteuſe, à l'établiſſement d'une colonie égyptienne, au fond de l'Aſie, j'obſerve encore un point important. Il y a dans le gouvernement chinois, comme dans celui de l'ancienne Égypte, des principes admirables de ſageſſe; & ſi le monarque & les mandarins faiſoient leur devoir, la Chine pourroit ſervir de modèle aux nations. Mais, en premier lieu, la ſecte de Foé, prêchée par les bonzes, (eſpèce de moines du pays,) a corrompu, par une folle ſuperſtition, la ſaine morale & la religion de Confucius. En

Il y a de bons principes à la Chine, mais mal obſervés.

* *Ibid.* c. 10.

ſecond lieu, les mandarins, ces gouverneurs, ces magiſtrats ſi renommés, ſouvent avilis par l'intérêt, ſont un trafic honteux de la Juſtice & du bien public. Tout dépend de l'empereur, les lois même, dont il eſt le ſeul interprète. C'eſt un deſpote, ſelon Monteſquieu; & la force des coutumes, plutôt que celle de la légiſlation, l'empêche d'être un tyran.

Cauſe de la ſtabilité antique du gouvernement chinois.

Si l'empire de la Chine, le plus riche de l'univers, ſubſiſte depuis des milliers d'années, toujours gouverné par les mêmes principes, quoique deux fois conquis par les Tartares; voici peut-être les principales raiſons de cette ſtabilité merveilleuſe. L'opulence de l'empereur, (dont on fait monter les revenus à un milliard de notre monnoie,) ne lui laiſſe aucun deſir de changer la conſtitution, ni aucun motif de commettre des injuſtices criantes. Les lettrés, qui ſeuls parviennent aux charges, ſont aſſervis à une étude minutieuſe; puiſque la vie humaine ne ſuffit pas pour connoître les caractères de l'écriture,

au nombre d'environ quatre-vingt mille. Ils ne peuvent donc avoir de grandes vues, ni former de grands deſſeins : ils ſe bornent ſouvent à faire leur cour en eſclaves, & peut-être leur fortune en fripons. Enfin, le peuple, tout occupé d'agriculture, de petits gains, de rites, de cérémonies; attaché par goût aux anciens uſages, par habitude & par principes à l'ancien gouvernement, met ſon bonheur à vivre, à obéir, incapable de remuer, pourvu qu'on lui laiſſe & ſes mœurs & ſes manières, qui cimentent la conſtitution de l'état. Les Chinois ſont un ſpectacle unique dans le monde, ſoit par la durée de leur empire, ſoit par l'invariabilité de leurs maximes. Mais leur exemple & celui des Égyptiens prouvent que l'aſſujettiſſement ſervile aux coutumes nationales, contribue à perpétuer, dans une nation, toute ſorte d'abus, & à la priver d'une infinité d'avantages *.

* Voyez Mably, *Doutes ſur l'ordre naturel, &c.*

Le philosophe Confucius.

Pour ne pas manquer l'occasion de faire connoître un grand homme, honoré depuis plus de deux mille ans dans sa patrie, & dont les descendans ont seuls la noblesse héréditaire ; nous ajouterons ici quelques mots sur Confucius, philosophe le plus respectable, peut-être, qui ait existé dans le monde, puisqu'il y a fait le plus de bien. Il naquit, d'une famille illustre, environ 550 ans avant Jésus-Christ. Dès l'âge de quinze ans, il préféra l'étude des lettres & de la philosophie à tous les plaisirs de la jeunesse. Son mérite l'éleva aux honneurs. Devenu mandarin, ministre d'état, il vit de près les vices d'une cour voluptueuse ; & ne pouvant y remédier par des conseils, il se retira pour enseigner la morale à des hommes dignes de l'écouter. En peu de temps, il eut, dit-on, plus de trois mille disciples, dont plusieurs acquirent une haute réputation de sagesse. Sa philosophie consistoit moins en spéculation qu'en pratique : aussi fit-elle des sages, plutôt que des discoureurs. Quelques-unes de ses

maximes en donneront une idée. Je les tire de l'Encyclopédie, article *Chinois*.

Maximes de Confucius.

I. Le philosophe est celui qui a une connoissance profonde des choses & des livres, qui pèse tout, qui se soumet à la raison, & qui marche d'un pas sûr dans les voies de la vérité & de la justice.

II. Il y a une certaine raison ou droiture céleste donnée à tous : il y a un supplément humain à ce don, quand on l'a perdu. La raison céleste est du saint ; le supplément est du sage.

III. Le sage est son censeur le plus sévere ; il est son témoin, son accusateur & son juge.

IV. La charité est cette affection constante & raisonnée qui nous immole au genre humain, comme s'il ne faisoit avec nous qu'un individu, & qui nous associe à ses malheurs & à ses prospérités.

Si les Chinois avoient été connus des Grecs, ils occuperoient une grande place dans l'histoire ancienne, où cependant on ne les trouve

pas nommés. Je renvoie à l'hiſtoire moderne quelques détails ſur ce peuple aujourd'hui célèbre.

ASSYRIENS ET BABYLONIENS.

CHAPITRE PREMIER.

Sur les antiquités de ces peuples.

Les Assyriens & les Babyloniens confondus en un même état.

LES ténèbres qui couvrent l'hiſtoire d'Egypte, ne ſont rien en comparaiſon de celles qui enveloppent les antiquités des premiers peuples de l'Aſie. A peine y voit-on paroître un rayon de vérité. Si l'on s'en rapporte à la foule des hiſtoriens, Ninive & Babylone, quoique peu éloignées l'une de l'autre, étoient deux villes immenſes, capitales de deux grands empires. Mais ſi, remontant aux ſources, on pèſe les témoignages, on conſulte la critique ſans prévention ni entêtement; il paroîtra démontré que les Aſſyriens & les Babyloniens ont été

bientôt confondus en un seul corps de nation, réunis sous le même empire, & que ces deux noms ne désignoient souvent que le même état.

Ctésias, auteur des fables sur l'Assyrie.

Pour répandre & perpétuer des fables, il a suffi de tout temps qu'un auteur connu les publiât, & que d'autres écrivains, comme il arrive toujours, les répétassent après lui. Ctésias de Gnide, médecin de Cyrus le jeune, est comme la source des fausſetés tant de fois écrites sur l'empire assyrien. Diodore de Sicile, contemporain de César, a copié les récits de Ctésias; plusieurs historiens postérieurs ont copié Diodore: une source corrompue a infecté presque tous les canaux de l'histoire. De quel poids peut donc être l'autorité du médecin de Cyrus? Aristote le jugeoit indigne de créance. Tout le monde avoue que son histoire des Indes étoit pleine de fictions, qu'il attestoit hardiment comme témoin oculaire. Convaincu d'imposture à cet égard, il ne devoit pas en imposer sur d'autres objets; & il le devoit d'autant

Copié par Diodore.

Indigne de creance.

moins, que son histoire d'Assyrie avoit elle-même des caractères frappans d'absurdité. Écoutons un moment Ctésias & Diodore : mettons à l'écart tout préjugé, & ne craignons pas de juger nous-mêmes.

Récit de Ctésias & de Diodore sur Ninus.

Ninus, roi des Assyriens, possédé de la manie des conquêtes, subjugue une infinité de peuples depuis l'Égypte jusqu'à l'Inde. Il suspend ses expéditions pour fonder Ninive, que Diodore place, non sur le Tigre, mais sur l'Euphrate : (erreur de copiste peut-être, qui mérite d'être observée.) Ninive s'élève rapidement ; ses murailles ont cent pieds de hauteur ; quinze cents tours, hautes de deux cents pieds, les ornent & les défendent ; la circonférence de la ville est de quatre cents quatre-vingt stades, évalués à vingt-cinq ou trente lieues. En suivant même la réduction des stades proposée par M. de l'Isle, Ninive est encore sept fois plus grande que Paris.

Sur Sémiramis & Babylone.

Cet ouvrage étant achevé, Ninus reprend les armes, à la tête d'un million de combattans. Sémi-

[illegible] de ses officiers, [illegible] dans l'armée par des exploits [illegible]. Le roi l'épouse, & lui laisse la couronne en mourant, assassiné par elle, selon quelques Écrivains. L'ambitieuse princesse veut s'immortaliser à son tour : elle construit Babylone en très-peu d'années. Babylone plus superbe que Ninive, a des murailles si épaisses, que six chars peuvent y rouler de front. Les quais & le pont sur l'Euphrate, les vastes jardins suspendus sur des terrasses ; les prodiges d'architecture & de sculpture, le temple de Bel renfermant une statue d'or de quarante pieds de haut ; tout est l'ouvrage de Sémiramis. Elle fait bâtir d'autres villes ; elle va conquérir des royaumes ; elle marche contre le roi de l'Inde, avec trois millions de fantassins, cinq cents chevaux, cent mille chars, &c. Pour suppléer aux éléphans qui lui manquent, elle imagine cet admirable stratagême ; on tue par son ordre trois cents mille bœufs noirs ; de leurs peaux ajustées en forme d'éléphans, on couvre autant de cha-

meaux, qu'on fait marcher en bataille. Le ſtratagême ne réuſſit point ; l'héroïne eſt battue, bleſſée, miſe en fuite. Elle meurt quelque temps après dans ſes états.

Vide dans l'hiſt. d'Aſſyrie après Ninyas.

Juſtin raconte, avec une abſurdité ſans égale, qu'elle avoit régné quarante ans ſous le nom de ſon fils Ninyas, paſſant pour être ce fils lui-même, qu'enſuite elle en devint amoureuſe, lui déclara ſon infâme paſſion, & fut tuée par Ninyas. Après ce prince, qui n'eſt qu'un fantôme de roi, on ne trouve pas un ſeul fait à citer, dans l'eſpace de plus de huit cents ans, juſqu'au règne du voluptueux Sardanapale. Celui-ci, ſe glorifiant de n'eſtimer que le plaiſir, fit graver cette inſcription ſur un monument deſtiné, ce ſemble, à éterniſer ſa honte avec ſa mémoire : *Sardanapale a bâti Anchiale & Tarſe en même temps. Va, paſſant, bois, mange, & te réjouis ; car le reſte n'eſt rien.* Cependant aſſiégé par Arbace, gouverneur des Mèdes, il ſe brûla, dit-on, avec ſes fem-

mes & ſes tréſors. Là finit la monarchie des Aſſyriens, à laquelle Ctéſias & Diodore donnent quatorze ſiècles de durée, tandis qu'Hérodote ne lui donne que cinq cents vingt ans. Je ſupprime toute réflexion ſur ces recits. La fauſſeté s'y montre à découvert.

Antiquités de Babylone, ſelon Béroſe.

Nemrod, arrière-petit-fils de Noé, fonda l'empire de Babylone, ſelon l'écriture-ſainte. Cependant Béroſe, prêtre chaldéen, qui écrivoit, ainſi que Manéthon, dans le ſiècle d'Alexandre, donne à cet empire une durée prodigieuſe & incroyable. Il prétend avoir trouvé des mémoires qui remontoient à cent cinquante mille ans. Mais au lieu de faits, il ne remplit ſes annales que de noms ſuppoſés de princes; & afin de colorer l'impoſture, il dit que Nabonaſſar, dans la vue de paſſer pour le premier ſouverain de Babylone, a ſupprimé toutes les hiſtoires de la nation.

Époque de Nabonaſſar, 747 ans avant J. C.

L'époque de Nabonaſſar eſt fixée à l'an 747 avant Jéſus-Chriſt. C'eſt-

là que commencent les observations astronomiques des Chaldéens, que Ptolémée nous a transmises. Celles qu'on prétend avoir été envoyées par Callisthène à Aristote, & qui embrassoient un espace de 1907 ans, paroissent fort douteuses. Les anciens astronomes n'en parlent point. Simplicius, philosophe du sixième siècle, n'en fait mention que sur la foi de Porphyre. Il est étonnant que Rollin admette ces observations. Dans sa chronologie, elles toucheroient presqu'au déluge.

Observations astronomiques.

Les auteurs anglois de l'Histoire universelle prétendent que la véritable histoire d'Assyrie ne doit se puiser que dans la bible, & commence à Phul, qui fonda le royaume 771 ans avant Jésus-Christ. Ses successeurs, sur-tout Salmanasar & Sennachérib, furent les fléaux de la Judée. Les mêmes savans conjecturent que Nabonassar est le Ninus de Ctésias; que Sémiramis (supposé qu'il y ait eu une reine de ce nom) étoit sa femme; & qu'il faut attribuer les grands ouvrages

L'empire assyrien, très-peu ancien, selon les Anglois.

de Babylone à Nabuchodonosor, si célèbre par la prise de Jérusalem, & par les prodiges que l'écriture rapporte à son sujet. Mais peut-on croire que les traditions sur l'ancienneté de cet empire soient entièrement fausses, sur-tout les livres saints plaçant la fondation de Ninive comme celle de Babylone, peu de temps après le déluge?

On perd du temps à vouloir éclaircir les antiquités & concilier les historiens.

Tout ce que les savans ont imaginé, soit pour démêler ce qu'il peut y avoir de vrai parmi les anciennes fables, soit pour concilier les historiens profanes avec les livres saints, nous accableroit l'esprit d'une pesante & inutile érudition. Depuis Sardanapale, l'empire des Assyriens & des Babyloniens disparoît presque dans l'histoire profane; c'est précisément alors que Ninive & Babylone paroissent avec éclat dans l'histoire des Juifs. Cette difficulté seule a fait naître des volumes innombrables de systêmes & de conjectures, sans que la matière soit épuisée ni même éclaircie. Nous consacrerons notre temps à des re-

cherches plus utiles. Ce que la providence à enveloppé de ténèbres impénétrables, n'importe guère au genre humain.

CHAPITRE II.

Religion, sciences, mœurs des Babyloniens.

L'astronomie, très-ancienne chez les Chaldéens.

LA Mésopotamie, située entre le Tigre & l'Euphrate, dans un des plus beaux climats de la terre, dispute à l'Égypte l'avantage d'avoir été le berceau des arts & des sciences. Les vastes plaines de Babylone, sous un beau ciel, au milieu de toutes les richesses de la nature, étoient sur-tout favorables aux observations astronomiques. Aussi les Babyloniens, ou plutôt les Chaldéens, leurs prêtres, dont la Chaldée a pris le nom, passent-ils communément pour les premiers astronomes; malgré la prétention des Égyptiens, qui s'arrogeoient la supériorité en tout genre, & à qui les Grecs l'ont accordée trop légérement, parce que les Grecs s'étoient formés à leur école. La Mésopotamie a dû naturellement

être peuplée avant l'Égypte, n'étant pas inondée comme elle. C'eſt une raiſon d'y placer la ſource des connoiſſances ſcientifiques, plutôt que dans l'autre pays.

Culte des aſtres établi dans cette contrée.

Telle eſt malheureuſement la pente de l'eſprit humain à la ſuperſtition, que ſes premiers pas dans la route des ſciences l'ont preſque toujours conduit à cet écueil. Les Chaldéens adorèrent bientôt les aſtres comme des dieux. Le peuple, ſans doute, les croyoit tels; les gens inſtruits les ſuppoſoient gouvernés par quelques divinités ſubalternes. On donnoit au ſoleil le nom de Bélus, * & à la lune le nom de Nébo. C'étoient les deux principales divinités.

Aſtrologie judiciaire.

De ce culte devoit naître l'opinion, que les aſtres avoient une influence néceſſaire ſur la deſtinée & la conduite des hommes. De-là vint l'aſtrologie judiciaire, par laquelle on prétendoit connoître l'avenir; ſcience abſurde, que les

* *Bélus*, ou *Baal*, ſignifioit Seigneur.

prêtres accréditèrent avec d'autant plus de soin, qu'elle leur assuroit plus d'empire sur l'esprit des peuples. Leurs observations astronomiques s'y rapportèrent presque uniquement. L'astrologie judiciaire, selon la pensée ingénieuse de Képler, l'un des plus grands astronomes des derniers siècles, fut *la fille insensée d'une mère sage*, de l'astronomie, qui avoit besoin d'elle pour se soutenir. Une dangereuse curiosité & une crédulité stupide firent la fortune de cette fausse science, que la vraie philosophie pouvoit seule décréditer. On vouloit savoir l'avenir, se délivrer des maux dont on étoit menacé, se procurer les biens que l'on desiroit. On accouroit donc aux prêtres, dont les opérations magiques promettoient tant de miracles.

Progrès des Chaldéens dans l'astronomie.

L'astronomie, cultivée dans cette vue, ne peut être que défectueuse. Les Chaldéens, selon Diodore, n'étoient pas assez habiles pour prédire les éclipses du soleil. Cependant ils parvinrent à connoître le mouvement propre des planètes, d'occident en

orient; à diviſer chaque ſigne du Zodiaque en trente degrés, & chaque degré en trente minutes; à faire l'année de trois cents ſoixante-cinq jours, auxquels ils ajoutoient même les cinq heures & quelques minutes de ſurplus; à enviſager les comètes comme des planètes fort excentriques à la terre. Ils calculèrent même, dit-on, qu'un homme marchant toujours d'un bon pas, ſuivroit le ſoleil autour du globe, & arriveroit en même temps que lui au point équinoxial. Effectivement, à une lieue par heure, cet homme feroit huit mille ſept cents ſoixante lieues en trois cents ſoixante-cinq jours : or la circonférence du globe eſt d'environ neuf mille lieues *. On leur attribue auſſi l'invention des cadrans ſolaires, qu'on trouve dès le temps d'Achaz, cinq ans avant l'ère de Nabonaſſar. Si la doctrine des Chaldéens eſt repréſentée différemment par divers auteurs, c'eſt que

La circonférence de la terre.

Cadrans ſolaires.

* Achilles Tatius, qui rapporte ce fait, eſt trop peu ancien pour l'établir.

leurs écoles ne s'accordoient point entre elles, & qu'une opinion particulière se prend quelquefois pour la doctrine générale. Une haute tour, au centre du temple de Bel, leur Observatoire. servoit d'observatoire. Des observations suivies conduisent toujours par degrés aux vérités les plus importantes *.

Cosmogonie des Chaldéens. Non contens d'observer les astres & la nature, ils s'efforçoient de remonter à l'origine des choses, qui ne peut être connue que par une révélation certaine. Leur cosmogonie étoit un tissu d'extravagances. Elle supposoit que Bélus, après avoir formé le monde & produit les animaux, s'étoit fait couper la tête; que les autres dieux ayant détrempé la terre du sang de sa blessure, il en étoit sorti les hommes, doués d'intelligence & qui possèdent une portion de la divinité. Selon Bé-

Leurs fables étoient allégoriques. rose, toutes les fables des Chaldéens n'étoient qu'une allégorie mystérieuse, pour expliquer la manière

* Voyez l'*Origine des Lois, &c.* troisième partie.

dont le chaos avoit été débrouillé & mis en ordre ; & il en réſulte que le dieu ſuprême avoit employé un autre dieu à la formation de l'univers : doctrine preſque générale dans tout l'orient.

Ils exigeoient une ſoumiſſion aveugle de leurs diſciples.

On peut reprocher aux Chaldéens la ſoumiſſion aveugle qu'ils exigeoient de leurs diſciples, en les obligeant de penſer comme eux. Diodore les met en cela au-deſſus des Grecs, que la liberté de penſer rendoit flottans & indécis. Reſte à ſavoir s'il vaut mieux croupir dans l'eſclavage des préjugés, que d'exercer ſa raiſon & de chercher le vrai par ſoi-même, au riſque de ſe tromper comme ſes maîtres. Sans une ſage hardieſſe, l'eſprit humain ſeroit encore le jouet de toutes les chimères antiques. *Les diſciples doivent croire* : le chancelier Bacon ne déſapprouve point cette maxime ; mais il veut qu'on y ajoute celle-ci : *Après l'enſeignement, on doit uſer de ſa raiſon* *.

---

* *Oportet diſcentem credere. -- Oportet jam edoctum judicio ſuo uti.* De Augment. ſcient.

Le déluge dans Bérose.

Remarquons que Bérose parle d'un grand déluge, arrivé sous le dixième roi de Chaldée. Il en raconte quelques circonstances fort semblables à celles de l'écriture. Ce roi construit un vaisseau par ordre de Saturne; il s'y renferme lui & sa famille, avec les animaux & les provisions nécessaires : après le déluge, il laisse voler des oiseaux, qui reviennent jusqu'à ce qu'ils trouvent la terre sèche & habitable. Voilà des traits singuliers d'une tradition fort répandue.

Les arts, le luxe & la débauche, réunis.

Les arts florissoient de temps immémorial en Assyrie & à Babylone. Le luxe, la mollesse & la débauche y règnoient également; soit que la culture des arts & des sciences vienne à la suite de la corruption des mœurs, soit qu'elle y contribue d'une manière indirecte, par l'abus qu'en font les hommes vicieux. Une pratique infâme déshonoroit même le culte, s'il faut en croire Hérodote & Strabon. Chaque femme, disent-ils, étoit obligée par la loi, de se prostituer une fois à quelque étranger dans le temple de Mylitta ou de

Loi honteuse de la prostitution.

Vénus,

Vénus. Cette infamie, tant reprochée aux Babyloniens, & que Voltaire rejette comme absurde & impossible, le savant Goguet la représente comme une preuve d'aveuglement plutôt que de dissolution. Il juge, d'après les anciens, qu'un préjugé superstitieux l'avoit établie, dans la vue de conserver la vertu des femmes : car il n'est point d'extravagance que la superstition ne produise & ne consacre. On prenoit Vénus pour une divinité malfaisante, ennemie de leur honneur : on vouloit l'appaiser par ce sacrifice. L'étranger, à qui une femme s'abandonnoit religieusement, devoit dire en lui donnant quelque pièce de monnoie : *J'implore en votre faveur la déesse Mélitta.* Hérodote assure * qu'après avoir satisfait à la loi, les Babyloniennes étoient des modèles de chasteté conjugale. Justin le dit aussi des femmes de Chypre, & Élien de celles de Lydie, où la même loi étoit en vigueur. Les

Motif de cette loi.

* Hérod. l. 36.

mœurs ne se corrompirent prodigieusement à Babylone, qu'après la conquête de Cyrus; & l'indigence en fut la principale cause.

Mœurs des Babyloniens.

Contre la coutume des autres peuples de l'Asie, les femmes Babyloniennes vivoient familièrement avec les hommes, & mangeoient avec les étrangers. Les mœurs de la nation en étoient plus douces. Ces mœurs sont représentées comme atroces par nos livres saints, qui semblent contredire le témoignage des historiens profanes; mais les plaintes des Juifs, comme l'observe Goguet, écrivain fort religieux, doivent se rapporter aux rigueurs qu'on leur avoit fait essuyer à Babylone.

Fête de cinq jours.

Les Babyloniens célébroient chaque année une fête de cinq jours, pendant laquelle les esclaves prenoient la place des maîtres, avec le droit de leur commander & de se faire servir par eux. C'est une preuve d'humanité.

Coutume singulière pour le mariage des filles.

Pour favoriser la population, objet important de la politique, on vendoit à l'enchère les plus belles filles,

on offroit enſuite une ſomme à qui vouloit prendre les laides au rabais, de ſorte qu'elles tomboient en partage à ceux qui ſe contentoient du moindre prix : (cela doit s'entendre uniquement du bas-peuple). Toutes les filles ſe trouvoient pourvues par ce moyen. Il eſt difficile de bien augurer de tels mariages faits au haſard, ſans conſulter la raiſon, ſans connoître les perſonnes. Mais que penſer des nôtres, lorſque l'argent en décide ſeul, & que le mérite n'eſt compté pour rien ſans la fortune ?

Divorce.

Chez les Babyloniens, on ſe ſéparoit en rendant la ſomme que l'on avoit reçue, ſi les cœurs ne pouvoient s'unir. Ils n'imaginoient pas qu'on pût former légérement des liens indiſſolubles. Ils avoient un tribunal établi pour marier les filles & pour punir les adultères : ce qui prouve que l'union conjugale étoit ſacrée parmi eux, & que les mœurs ne pouvoient ſe corrompre qu'au mépris des lois.

Punition de l'adultère.

Syrie.

L'hiſtoire des Perſes nous ramenera encore à Babylone. Il ſeroit

inutile de parler des Syriens. Sans quelques paſſages de l'écriture, on ignoreroit qu'il a exiſté d'anciens rois de Syrie, & en particulier des rois de Damas, capitale de cette contrée. L'hiſtoire profane la confond avec l'Aſſyrie, juſqu'au démembrement de l'empire d'Alexandre. On connoît ſeulement par un ouvrage de Lucien les ſuperſtitions qui s'y pratiquoient. Les prêtres de la déeſſe de Syrie ſe faiſoient volontairement eunuques. Ils ſont fameux ſous le nom de *Galli*. Leur déeſſe, ſelon quelques ſavans, étoit la Vénus céleſte de Babylone. Cette conjecture ne peut guère nous intéreſſer.

Superſtitions ſyriennes.

PHÉNICIENS.

Idée des nations commerçantes.

UN des plus beaux ſpectacles de l'hiſtoire, quand on préfère les arts pacifiques aux ſanglantes expéditions des héros, c'eſt de voir un peuple induſtrieux franchir les obſtacles de la nature; ſuppléer par ſon courage & ſon génie, à ce que lui refuſe une terre ingrate, dompter le plus terrible des élémens, ſe frayer une route ſur les flots, & ſe rendre, en quelque ſorte, tributaires les nations éloignées, non-ſeulement ſans uſer de violence à leur égard, mais en leur portant des biens inconnus. Tels furent les Phéniciens, appelés Chananéens dans l'écriture, c'eſt-à-dire, marchands; peuple célèbre par ſon ancienneté, par ſon commerce, par ſes entrepriſes maritimes, & que cependant la plupart de nos hiſtoriens ſe contentent preſque de nommer.

Néceſſité du commerce.

Sans le commerce, la ſociété ne ſubſiſteroit point. Le ſuperflu des

uns doit servir à la nourriture des autres. Avec les choses qu'on a de trop, on achète celles dont on manque; si l'on n'a rien, on vend son travail, & l'on vit de ce qu'il rapporte. Dans les premiers temps, où les desirs, comme les besoins, étoient resserrés par des bornes fort étroites, tout le négoce consistoit en simples échanges. Le berger donnoit au laboureur quelques pièces de son bétail; le laboureur donnoit au berger quelque partie de sa récolte, & ainsi du reste. Le négoce faisant du progrès, on employa des matières de peu de volume, pour représenter les marchandises, & pour servir de prix commun. Les métaux sur-tout y étoient propres, comme plus durables & plus faciles à transporter. Ils devinrent les signes représentatifs des vrais biens que fournit la terre & que l'industrie met en œuvre. On les voit destinés à cet usage dès le siècle d'Abraham. Mais un art plus merveilleux devoit étendre & animer le commerce. C'est la navigation.

Ses progrès.

La naviga- Les Phéniciens la pratiquoient de

temps immémorial. Habitant un pays ſtérile ſur les côtes de la Méditerranée, ils ſentirent le beſoin de ſe ménager des reſſources. Ils conçurent que la mer, qui ſépare les nations pouvoit elle-même les réunir; & après différens eſſais, ils exposèrent leur vie ſur un bois fragile, à la merci des vents & des vagues, pour aller recueillir ſous d'autres climats ce que la nature refuſoit au leur. Les forêts du mont Liban & la commodité de leurs ports étoient de précieux avantages, dont ils ſurent profiter. On ne doute point que leur commerce ne fût déja étendu dès les premiers ſiècles après le déluge; ce qui eſt d'autant plus étonnant, que la navigation ſuppoſe preſque toujours des progrès en aſtronomie, & en pluſieurs arts difficiles. Ils ne pouvoient avoir pour guides que les aſtres. Ils s'attachèrent d'abord à la grande Ourſe, & enfin à une étoile de la petite Ourſe, beaucoup plus voiſine du pôle. Qui auroit pu croire, qu'un jour les vaiſſeaux ſeroient dirigés ſur l'Océan par le moyen d'une

tion très ancienne chez les Phéniciens.

L'obſervation des aſtres les dirigeoit.

aiguille aimantée ? C'étoit déja un grand prodige qu'ils transportassent les navigateurs sous un nouveau ciel.

Grande étendue de leur commerce.

Tandis que les Égyptiens abhorroient superstitieusement la mer, les Phéniciens la parcouroient avec audace, & avec la plus grande utilité. Les îles de Chypre & de Rhodes, la Grèce, la Sicile, la Sardaigne, se remplirent de leurs colonies. Ils parvinrent aux côtes méridionales de l'Espagne : ils passèrent le détroit ; ils pénètrèrent dans l'Océan. Cadix devint leur entrepôt. La Bétique & le reste de l'Espagne, leur fournirent d'immenses richesses ; ils en tiroient le miel, la cire, la poix, le fer, le plomb, le cuivre, l'étain, &c. Ils furent obligés de mettre à leurs ancres, au lieu du plomb qu'elles portoient, l'argent dont ils étoient surchargés. Peu de temps après la guerre de Troie, suivant Strabon, ils avoient déja des établissemens sur les côtes occidentales de l'Afrique. L'écriture parle de fréquens voyages que faisoient les flottes de Salomon, sous la con-

duite des Phéniciens, dans la terre d'Ophir & de Tharsis, (qu'on croit du royaume de Sofala en Éthiopie,) d'où ils revenoient au bout de trois ans chargés d'or, d'argent, d'ivoire, de pierres précieuses, & d'autres espèces de marchandises. Facteurs de tous les peuples connus, ils cachoient avec soin le secret de leur navigation; ils craignoient d'en partager le profit : jalousie naturelle aux négocians, mais contraire au bien commun de l'humanité.

Leur voyage autour de l'Afrique, du temps de Néchos.

Rien n'est plus mémorable que l'entreprise qu'ils exécutèrent, vers l'an 610 avant Jésus-Christ, pour satisfaire la curiosité de Néchos, roi d'Égypte. Ce prince les fit partir de la mer Rouge, avec ordre de suivre les côtes d'Afrique sur l'Océan. Ils entrèrent dans la Méditerranée par les colonnes d'Hercule, ou le détroit de Cadix. La troisième année, ils revinrent à l'embouchure du Nil.

Forme de leurs vaisseaux.

Leurs vaisseaux pour le commerce étoient presque ronds; car s'éloignant des côtes le moins qu'il étoit possible, on ne pouvoit leur donner une certaine profondeur, & il falloit

y suppléer en largeur. Ils en avoient d'autres, longs & pointus, pour les expéditions navales. Je ne sais ce qui mérite le plus d'admiration, ou la supériorité prodigieuse de notre marine sur celle de cet ancien peuple, ou la grandeur de ses entreprises maritimes, exécutées avec de si foibles moyens & à travers tant d'obstacles.

Teinture des Phéniciens.

On sait combien les étoffes & les teintures des Phéniciens étoient précieuses. Leur pourpre fut, pour ainsi dire, un don du hasard. Un chien de berger, pressé par la faim, brise un coquillage : le sang qui en sort lui teint la gueule ; cette couleur admirable frappe les yeux ; on vient à bout de l'appliquer aux étoffes ; & on la réserve pour l'ornement des monarques. Plusieurs importantes découvertes sont nées d'une semblable origine. L'observation de la nature en produira, sans doute, beaucoup d'autres. La nature est inépuisable.

Leurs sciences.

Ce que nous avons dit sur les sciences des Égyptiens, doit s'appliquer en partie aux Phéniciens.

Un peuple navigateur & commerçant ne pouvoit manquer de connoissances de géométrie, de mécanique, d'arithmétique, de géographie, &c. Ils les acquirent peu-à-peu ; & si la théorie leur manquoit, ils y suppléoient par une pratique imparfaite sans doute, mais toujours avantageuse. On leur attribue communément l'invention de l'écriture alphabétique. Enfin, ils paroissent supérieurs aux Égyptiens par la force du génie. Ceux-ci, esclaves de leurs préjugés & de leurs coutumes, s'arrêtèrent au point où tout sembloit les inviter à la perfection & aux découvertes ; ceux-là firent sans cesse de nouveaux efforts pour arriver à leur but, & tous leurs pas furent, en quelque sorte, marqués par des succès.

Les Phéniciens plus industrieux que les Égyptiens.

L'avidité du gain y contribua peut-être autant que la trempe de l'esprit. Cette passion nuit aux mœurs ; elle inspire la mauvaise foi, comme on l'a reproché aux Phéniciens ; & les richesses qu'elle entasse produisent souvent la corruption. Mais l'indolence & la misère

Effets de l'avidité du gain.

La paresse est pire.

ne produiſent pas de moindres maux. Si l'on voit des vices dans une nation induſtrieuſe, enrichie par le commerce ; l'humanité ſe conſole du moins à la vue des prodiges qu'y opère le travail, des reſſources & des agrémens qu'il y procure, du bonheur enfin qu'il y répand ſur les états mêmes les plus pénibles, & en apparence les plus malheureux.

Sidon, Tyr. Sidon, première capitale de la Phénicie, eut long-tems l'empire de la mer. La fameuſe Tyr lui ſuccéda.

Fondation de Carthage. Nous parlerons ailleurs de Carthage, colonie de Tyr, fondée vers l'an 890 avant Jéſus-Chriſt. Elle dut ſa naiſſance à la cruauté & à l'avarice d'un prince. Pygmalion, roi de Tyr, ayant fait mourir l'époux d'Éliſſa ou Didon ſa ſœur, pour s'emparer des grands biens qu'il poſſédoit ; cette courageuſe princeſſe s'enfuit avec les tréſors de ſon mari, & fonda ſur les côtes d'Afrique la ville fameuſe qu'on verra faire trembler Rome. Les Carthaginois proſpérèrent comme les Phéniciens par le commerce ; mais leur ruine apprendra aux na-

tions commerçantes qu'elles s'exposent à périr en se livrant au goût des conquêtes.

Superstitions des Phéniciens.

L'activité du négoce ne garantit point la Phénicie de toute superstition, quoiqu'elle semble y avoir été moins sujette que l'Égypte. Le culte de Vénus à Byblos, étoit mêlé de débauches. Des sacrifices humains faisoient une pratique religieuse. On adoptoit des traditions absurdes au sujet d'Adonis, appelé aussi Osiris ou Thammuz. Il y avoit dans le pays une rivière connue sous le nom d'Adonis. Lorsqu'elle paroissoit teinte de sang, phénomène fort naturel, puisqu'elle entraînoit quelquefois une sorte de terre rouge; alors les femmes pleuroient amèrement la mort de l'Adonis de Vénus; elles signaloient leur douleur par des sacrifices funèbres, & même par des flagellations. Le lendemain, le supposant ressuscité & monté au ciel, elles se rasoient la tête, comme les Égyptiens quand ils avoient perdu le dieu Apis. Celles qui vouloient garder leurs cheveux, devoient, dit-

Culte d'Adonis.

on, se prostituer, & le produit de la débauche s'appliquoit au temple.

Les exemples de superstition utiles pour attacher à la vraie religion.

Autant la véritable religion élève l'homme au-dessus de lui-même, autant la superstition le ravale au-dessous des brutes. Mille exemples pareils nous inculqueront cette maxime. Il doit en résulter deux avantages; l'un, de nous attacher au culte parfait qu'enseigne le christianisme; l'autre, de nous garantir des illusions & des folies qui outragent la divinité en dégradant la nature humaine.

Ouvrage de Sanchoniaton, le plus ancien après ceux de Moyse.

Sanchoniaton, de Béryte en Phénicie, le plus ancien auteur, après Moyse, dont il reste quelque ouvrage, écrivoit les antiquités de son pays vers le temps de Josué, selon les meilleurs critiques; & il remontoit jusqu'à l'origine du monde. Dans sa cosmogonie, fabuleuse comme toutes celles qui sont l'ouvrage de l'imagination humaine, on trouve quelques rayons frappans de lumière. Il admet un chaos ténébreux, & un esprit qui met l'ordre dans l'univers (*Pneuma*). Ses idées sur tout le reste n'ont rien de commun avec la bible. Il ne parle ni de la chûte de

Sa cosmogonie.

l'homme, ni même du déluge & de la dispersion des peuples. On a donc avancé trop légérement qu'il connoissoit nos livres sacrés. Eusébe, qui a conservé un fragment précieux de son ouvrage, traduit par Philon de Biblos, l'accuse de conduire à l'athéisme : cent écrivains ont répété la même chose, en soutenant toutefois que son dessein étoit d'accréditer l'idolâtrie. Ces deux accusations paroissent contradictoires. Il paroît plus vraisemblable que l'auteur a simplement rapporté les opinions théologiques de son pays, telles qu'il les croyoit lui-même. Il parle d'un premier homme & d'une première femme, fort différens d'Adam & d'Ève. Il attribue à leurs descendans l'invention des arts ; à l'un, de faire le feu ; à l'autre, de construire des cabanes ; & ainsi de la chasse, de la pêche, des instrumens de fer, &c. Il pose les fondemens de son histoire sur les écrits de Thaaut, que les Grecs ont nommé Hermès, & les Latins Mercure. Son ouvrage est regardé aujourd'hui comme authentique ; & parmi tant de fables

Opinions hasardées sur cet auteur.

Enfance du genre humain, selon Sanchoniaton.

ou d'allégories obscures, on y voit avec intérêt l'enfance du monde *.

---

* Voyez l'*Origine des Lois*, &c. prem. Dissertat.

HÉBREUX ou JUIFS.

Commencement de la nation Juive.

LES Hébreux ne formèrent un corps de nation, & n'eurent un établiſſement fixe, que long-temps après les peuples dont nous venons de parler. Juſqu'à leur ſortie d'Égypte, ils n'avoient été que des paſteurs errans, ou des eſclaves. Leurs livres ſont la baſe de la foi chrétienne. Nous devons y adorer humblement les merveilles du créateur, & les myſtères incompréhenſibles de ſa providence. Mais ni le Pentateuque, ni les autres parties de la bible, ne peuvent, comme je l'ai dit plus haut, ſe mêler indifféremment avec les hiſtoires profanes, ſans que toutes les idées ſe confondent. Un gouvernement théocratique, dirigé par les ordres immédiats de l'être ſuprême; un enchaînement de miracles qui renverſent l'ordre de la nature; une ſuite d'actions extraordinaires, qu'on explique par des principes ſurnaturels; ſont-ils propres à exercer le raiſon-

Gouvernement théocratique, tout différent des autres.

nement & la critique, à donner des idées justes de la politique humaine & de la vie sociale ?

Obscurité des Juifs parmi les anciennes nations.

Les Juifs long-temps obscurs, confinés dans un petit coin de la terre, séparés par principe des autres peuples; presque toujours esclaves de quiconque les attaquoit; objets du mépris & de l'aversion de leurs voisins; nation grossière, barbare, superstitieuse, infidelle au vrai dieu qui la combloit de ses graces; les Juifs, avec des lumières & des lois venues du ciel, méritoient cependant à peine d'être mis au nombre des nations policées.

Leur caractère.

En les considérant sous le point de vue le plus intéressant pour l'esprit humain, il faut se borner à quelques points singuliers de leurs lois & de leurs coutumes. Ce n'est point ici le lieu de parler de ces préceptes divins que l'on connoît dès l'enfance.

Lois de la religion mêlées aux lois civiles.

Les lois de la religion étoient réunies aux lois civiles; ou, pour mieux dire, tout étoit devoir de religion, parce que tout étoit prescrit de la part de dieu, l'unique

législateur de son peuple. Mais comme la crainte de dieu, ce frein salutaire, ne réprime pas toujours les passions, & que les Juifs ne se conduisoient guère que par les sens, n'étendoient guère leurs idées à la vie future; il y avoit des menaces terribles & de grandes peines contre les infracteurs. Celui qui violoit le sabbat étoit lapidé; & on le violoit, non-seulement en se permettant quelque travail, mais en achetant quelque chose, mais en faisant du feu. Les enfans, qui désobéissoient opiniâtrément à leurs pères, étoient punis de mort. Un blasphémateur, un idolâtre, un adultère pouvoient être lapidés sur le champ, sans aucune forme de procès. De pareilles exécutions s'appeloient *jugement de zèle*: il étoit à craindre qu'elles ne devinssent quelquefois des jugemens de haine ou de fanatisme. On réduisoit en servitude les débiteurs insolvables. La peine de mort étoit commune pour des fautes qu'on eût regardées ailleurs comme légères.

Sévérité des lois judaïques.

Une infinité d'expiations, de cérémonies légales, de préceptes,

Cérémonies légales, en grand nombre.

dont nous ignorons le fondement, ſervoient à retenir ſous le joug ce peuple volage. Il étoit défendu de manger de pluſieurs animaux, tels que le pourceau, le lièvre, le lapin, les inſectes rampans, les poiſſons ſans nageoires & ſans écailles. Ces animaux étoient réputés impurs, & on ſe ſouilloit même en les touchant morts. Les cendres d'une jeune vache rouſſe devoient néceſſairement être employées pour la plupart des expiations.

Eaux de jalouſie.

Ce qu'on appeloit les *eaux de jalouſie*, en uſage lorſqu'un homme ſoupçonnoit ſa femme d'infidélité, ſemble avoir beaucoup de rapport avec nos anciennes épreuves judiciaires. Des herbes amères mêlées à de l'eau ſainte, une formule de malédiction, des cérémonies religieuſes, faiſoient enfler & crever le ventre aux coupables *. Toutes ces pratiques ſont abolies par la loi de grace, ainſi que la circonciſion ſi expreſſément ordonnée aux Juifs.

* *Num. V*, 24, &c.

On trouve parmi eux des sacrifices humains, comme chez plusieurs autres nations.

Leur année sabbatique revenoit tous les sept ans. Alors les travaux de l'agriculture étoient suspendus; on abandonnoit les récoltes aux pauvres, aux orphelins, aux étrangers; on rendoit la liberté aux esclaves; on remettoit les dettes aux Israélites. Il en étoit de même au jubilé, qui se célébroit de cinquante en cinquante ans. Chacun rentroit à cette époque en possession de ses biens, de quelque manière qu'ils eussent été aliénés. Le desir de perpétuer les familles étoit le motif de cette loi, qu'on ne pourroit concilier, dans une grande & riche nation, avec le cours des affaires civiles. Année sabbatique & jubilé.

Il y avoit six villes de refuge, mais qui ne servoient qu'à garantir des rigueurs de la justice, en cas de meurtre involontaire. Les assassins devoient être arrachés même de l'autel, pour subir la peine de mort. C'est un abus inconcevable, que les asyles soient devenus la sauve-garde du crime. Villes de refuge.

Partage des prêtres.

Quoique la tribu de Lévi dût être dispersée parmi les autres, suivant la prophétie de Jacob ; & que les prêtres, les lévites ne pussent avoir pour leur partage que les dixmes, les offrandes, & le rachat des premiers nés, suivant une loi du Deutéronome ; il paroît que les ministres de la religion étoient réellement bien partagés. Ils possédoient quarante villes ; ils recueilloient plusieurs sortes de dixmes ; les prémices & les offrandes étoient considérables. On pouvoit racheter, avec de l'argent, les choses vouées à dieu, excepté le bétail, les terres, les fruits de la terre. Ces vœux augmentoient donc les richesses sacerdotales. Le grand-prêtre avoit une extrême autorité jusques dans les affaires civiles. Moyse ordonne qu'on ait recours aux prêtres & au juge dans toutes les difficultés, & qu'on s'en tienne à leur décision, sous peine de mort *. De ces divers réglemens propres à la théocratie,

Leur autorité.

* *Deut. XVIII*, 8, &c.

on a tiré beaucoup de fauſſes conſéquences, contraires au gouvernement politique; comme ſi la loi nouvelle étoit la loi de Moyſe, & qu'il fallût être juif pour être chrétien.

Ignorance des Juifs dans les ſciences.

Tous les étrangers, & leur langue, leurs hiſtoires, leurs arts, leurs ſciences, étoient pour les Juifs un objet ou de mépris ou d'horreur. Ils ignoroient entièrement la navigation & l'aſtronomie, même après leur retour de Babylone. Ils regardoient d'un œil ſuperſtitieux les éclipſes, & n'avoient pas de mot qui exprimât ce phénomène. On ne peut douter cependant qu'ils n'aient tiré de l'Égypte une partie de leurs connoiſſances naturelles & de leurs coutumes. Ils cachèrent toujours leurs livres ſacrés au reſte du monde. Quand Ptolémée Philadelphe en eut obtenu une verſion, ils établirent des jeûnes en mémoire de ce prétendu malheur. Une barrière inſurmontable ſembloit ſéparer les Juifs de toutes les parties du monde, où la raiſon & la politeſſe étoient cultivées.

Ils cachoient leurs livres ſacrés.

Origine de la poësie.

On a lieu de croire, contre le sentiment le plus commun, que la poësie, chez d'autres peuples, n'est pas née de la religion; puisque les chansons des sauvages ne célèbrent que les louanges & les exploits de leurs compatriotes, & qu'on cite même de petites nations sans culte qui ont des poëtes. Elle fut probablement inventée, ou par des passions vives, ou par le désir de graver les faits dans la mémoire. Mais les Hébreux la consacrèrent d'abord au plus saint usage. Leurs cantiques & leurs pseaumes élèvent l'ame jusqu'au trône de l'Éternel. Le Clerc prétend que ces poëmes étoient rimés, opinion que la plupart des savans n'adoptent point.

Si l'hébreu est la mère langue.

Il n'y a pas de preuves suffisantes, que l'hébreu soit la langue-mère de tout le monde; & c'est par un zèle de religion mal entendu, ainsi que l'observe M. Falconet, qu'on s'est efforcé de le prouver. L'ancien commerce des Phéniciens, la dispersion des Juifs, les conquêtes des Arabes, les croisades enfin ont vraisemblablement introduit dans les langues occidentales

occidentales les mots orientaux que l'on y trouve *.

Les peuples avec qui les Juifs furent en guerre, Moabites, Ammonites, Madianites, Édomites, Amalécites, Chananéens, Philiſtins, étoient preſque tous ſoumis à la circonciſion, quoique idolâtres. Nous l'avons vue établie de même en Égypte. C'étoit une loi de religion chez les Juifs, comme elle l'eſt chez les mahométans; mais nous ne pouvons remonter juſqu'à l'origine de cette pratique, encore aujourd'hui ſi commune dans l'orient. Quand on entreprend d'expliquer les anciennes coutumes des peuples, on donne ſouvent des conjectures pour des faits.

Circonciſion commune en Orient.

* *Mémoires de l'acad. des Inſcriptions*, *t.* 20.

MÉDES ET PERSES.

CHAPITRE PREMIER.

Les Médes avant Cyrus.

Anciennes hiſtoires fabuleuſes avant Cyrus.

LES Médes & les Perſes doivent être réunis dans un ſeul article, parce que ces deux peuples formèrent ſous Cyrus un ſeul empire très-célèbre. Tout eſt obſcurité & incertitude avant ce prince. Les Grecs, il faut ſans ceſſe le redire, ſont peu croyables en matière d'antiquités. De vaines traditions, auxquelles ſouvent ils ajoutoient leurs propres rêveries, devenoient ſous leur plume des monumens hiſtoriques. Si Ptolémée, cet habile géographe, donnoit à la mer Caſpienne vingt-trois degrés & demi d'orient en occident, quoiqu'elle en ait moins de quatre dans ſa plus grande étendue; combien d'erreurs ont dû, à plus forte

raiſon, inonder l'hiſtoire, lorſqu'on l'écrivoit ſans examen, ſans critique, au gré de tous ceux qui fourniſſoient des fables aux écrivains ?

Ne nous arrêtons point à celles que Ctéſias & ſon copiſte Diodore ont débitées ſur les anciens Médes. Une ſeule obſervation nous ſuffira. Soit qu'Arbace, gouverneur de la Médie ſoumiſe aux Aſſyriens, ait profité de la moleſſe de Sardanapale pour exciter une révolte contre lui ; ſoit qu'une autre cauſe ait produit le même effet ; les Médes ſecouèrent le joug, & vécurent d'abord dans l'anarchie, preſque auſſi funeſte que l'eſclavage. Ils ne tardèrent pas à ſentir qu'une liberté ſans frein eſt une ſource de grands maux. Pour s'en délivrer, ils choiſirent un juge nommé Déjocès, qui diſſipa les troubles & rétablit l'ordre par le moyen des lois & de la juſtice. Après une ſage adminiſtration, il ſe retira tout-à-coup, peut-être dans la vue de ſe faire deſirer, & de s'élever davantage. La licence ramena bientôt les anciens malheurs. On ne vit que Déjocès capable de les diſſiper : on

Les Médes ſecouent le joug des Aſſyriens.

Ils choiſiſſent Déjocès pour juge, enſuite pour roi.

le fit roi vers l'an 600 avant Jésus-Christ.

Son despotisme.

Alors, enflé de sa grandeur, ou croyant avoir besoin du despotisme pour contenir ses sujets, il affecta une sévérité extrême; il se renferma dans un palais inaccessible; il ordonna, selon Hérodote, que le privilége de le voir, ne seroit accordé qu'aux officiers de sa maison; que toute autre personne s'adresseroit à ses ministres; qu'on puniroit quiconque oseroit cracher ou rire en sa présence. Montesquieu observe que c'étoit le moyen de faire respecter la royauté, & non le roi. N'étoit-ce pas aussi le moyen de faire haïr le roi & la royauté?

Fables sur Ecbatane, & sur le mot Bagistan.

Ecbatane, capitale du royaume, bâtie par Déjocès, avoit, dit-on, sept enceintes de murailles qui s'élevoient les unes au-dessus des autres, de la hauteur des creneaux; & ces creneaux étoient de différentes couleurs, blancs, noirs, pourpre, bleus, orangés; les derniers argentés & dorés. Cette description d'Hérodote paroît de même nature que celle qu'on voit dans Diodore, de

la montagne de Bagiſtan en Médie, montagne taillée en grouppe par ordre de Sémiramis, & qui la repréſentoit au milieu d'une centaine de gardes.

Diodore donne une liſte de rois médes, dont Hérodote ne parle point. On diroit qu'ils écrivoient des hiſtoires toutes différentes. Peu nous importe de connoître ces princes juſqu'à Cyrus.

Les mœurs, les lois & la religion des Médes, étoient à-peu-près les mêmes que celles des Perſes, dont je tracerai le tableau. Une choſe qui diſtingue les premiers, c'eſt que chez eux l'autorité royale ne pouvoit changer ni révoquer une loi déja établie; & que l'éducation des princes n'étoit confiée qu'à des femmes & à des eunuques. Ainſi un abus changé en loi étoit immuable! ainſi l'éducation des princes devoit, pour ainſi dire, en faire des femmes! La polygamie étoit non-ſeulement permiſe, mais commandée aux Médes. Strabon rapporte que dans les pays de montagnes, ils étoient obligés d'entretenir au moins ſept femmes;

Immutabilité des lois.

Éducation des princes.

Polygamie étrange.

& qu'une femme, pour n'être pas mépriſée, devoit avoir au moins cinq maris *. Mais comment croire cela poſſible, à moins qu'on ne ſuppoſe les femmes communes, & les maris de même? Quelle apparence de mariage reſte-t-il alors? On a cru long-tempstout ce que diſent les anciens : aujourd'hui le doute naît à chaque pas.

* *Strab. l.* 11.

CHAPITRE II.

L'empire des Perſes; Cyrus & ſes premiers ſucceſſeurs.

Antiquité des Perſes.

LES Perſes ſont une des plus anciennes nations. Du temps même d'Abraham, ſelon les érudits, ils faiſoient déja une puiſſance. Mais il ne devinrent célèbres & vraiment formidables que ſous Cyrus. Son règne eſt une grande époque, vers l'an 560 avant Jéſus-Chriſt. Rien ne devroit donc, ce ſemble, être mieux connu; & cependant l'incertitude redouble, au point que la naiſſance, les expéditions, la mort de ce conquérant, ſont des problêmes hiſtoriques qu'on ne peut réſoudre.

Époque de CYRUS, vers l'an 560 avant J. C.

Rien n'eſt plus incertain que ſon hiſtoire.

Hérodote, Ctéſias, Xénophon, qui écrivoient environ un ſiècle après Cyrus, ſe contrediſent comme ſur des faits éloignés de pluſieurs ſiècles. A qui en croire? La Cyropédie de Xénophon, paroît être

Cyropédie de Xénophon.

l'ouvrage d'un philoſophe, plutôt que d'un hiſtorien; ſorte de roman moral & politique, compoſé pour l'inſtruction des princes & des hommes d'état. On ne laiſſe pas d'en tirer le fond d'une hiſtoire: on en ſuppoſe les faits certains, parce que l'auteur avoit eu l'avantage de s'inſtruire dans le pays même; ſur-tout parce que ſes récits s'accordent mieux avec la bible. Mais ces raiſons ſe réduiſent à de foibles probabilités, bien éloignées de la certitude. N'eſt-il pas ſingulier qu'on ſe flatte de démêler ſûrement le vrai dans un ouvrage tiſſu en partie de fictions? J'ajoute d'après le docte Fréret, que la conformité de Xénophon avec l'écriture eſt imaginaire; qu'on le trouve plutôt en oppoſition avec elle; & que ſon hiſtoire de l'expédition du jeune Cyrus détruit même ſa Cyropédie, en prouvant que Cyrus enleva l'empire des Médes par une victoire ſur Aſtyage ſon aïeul: ce qui eſt conforme au récit d'Hérodote & de Ctéſias *.

On ne peut y ajouter foi.

* Mém. de l'Acad. des Inſc. t. 7.

Ainſi, en recommandant beaucoup la lecture de la Cyropédie, dont Rollin a fait l'extrait dans l'hiſtoire ancienne, & les Anglois dans l'hiſtoire univerſelle ; je ne puis l'admettre avec eux comme une ſource de détails hiſtoriques aſſez dignes de foi. Quelques obſervations juſtes ſont préférables à des récits plus que douteux.

Principaux faits concernant Cyrus.

Cyrus, qu'on croit né de Cambyſe roi de Perſe, & de Mandane, fille d'Aſtyage, roi des Médes, fut certainement le fondateur d'un vaſte empire établi par ſes conquêtes. Il défit les Babyloniens à la bataille de Thymbrée : il renverſa leur monarchie, & s'empara de Babylone après un long ſiége : ayant détourné les eaux de l'Euphrate, il pénétra par le canal de ce fleuve au ſein de la ville, où tout étoit plongé dans l'ivreſſe d'une fête. En 536 avant Jéſus-Chriſt, il publia le fameux décret en faveur des Juifs, captifs depuis ſoixante & dix ans, auxquels il permit de retourner à Jéruſalem. Pouſſant enſuite ſes conquêtes, il donna pour bornes à ſon empire, à

l'orient, le fleuve Indus ; au nord, la mer Caſpienne & le Pont-Euxin ; à l'occident, la mer Égée ; au midi, l'Éthiopie & le golfe d'Arabie ; empire le plus vaſte qui eût jamais été juſqu'alors.

Contradictions ſur la mort de Cyrus.

Ce héros, ſuivant Xénophon, mourut dans ſon lit, après un règne glorieux de trente années. Selon Hérodote, il fut défait & tué dans une bataille contre Tomyris, reine des Scythes ou Meſſagètes, qui plongea elle-même ſa tête dans un vaſe plein de ſang : *Abreuve-toi de ſang*, dit-elle, *puiſque tu en as toujours eu ſoif.* Diodore de Sicile raconte que cette princeſſe le fit crucifier Ctéſias le fait mourir d'une bleſſure, qu'il avoit reçue du côté de l'Hyrcanie. D'autres écrivains le tuent d'une autre manière. Voilà ce que c'eſt que l'hiſtoire, quand elle ne porte que ſur des traditions.

Cyrus tout différent dans Xénophon & dans Hérodote.

Le Cyrus de Xénophon eſt le modèle des hommes & des princes. Il ne combat que pour la défenſe de ſon oncle Cyaxare, fils d'Aſtyage, dont il épouſe la fille unique. Il gagne tous les cœurs par ſa modéra-

tion. Panthée sa prisonnière, jeune & belle princesse, trouve en lui un protecteur de sa vertu ; & la reconnoissance attire sous les drapeaux de Cyrus, le roi Abradate mari de Panthée. Le Cyrus d'Hérodote est tout différent. Il prend les armes contre Astyage son aïeul, & lui enlève la couronne. Ayant vaincu Crésus, roi de Lydie, il le condamne inhumainement à être brûlé vif. Crésus s'écrie sur le bûcher, *Solon, Solon !* On lui demande qui il invoque ; il répond qu'un philosophe nommé Solon lui a dit autrefois, à la vue de ses immenses richesses, que *nul homme ne peut s'appeler heureux pendant sa vie, parce qu'il ne peut prévoir ce qui lui arrivera avant sa mort ;* vérité, ajoute-t-il, dont je fais une affreuse expérience. Ces paroles frappent le vainqueur ; il réfléchit sur l'instabilité de la fortune, & il révoque une sentence barbare, dont l'idée seule auroit dû révolter son cœur. Le Cyrus d'Hérodote, est comme presque tous les conquérans, un fléau du genre humain ; au lieu que celui Crésus.

de Xénophon eſt le bienfaiteur des nations qu'il a vaincues.

Ce que l'on peut conjecturer du caractère de Cyrus.

Peut-être le véritable Cyrus n'a-t-il été qu'un ambitieux habile ; aſſez grand homme & aſſez bon prince, pour mériter des éloges, malgré les injuſtices de l'ambition. La diſcipline qu'il mit dans ſes troupes, les armes qu'il leur donna pour combattre l'ennemi de près, au lieu de l'arc & des flèches dont elles ſe ſervoient avant lui, contribuèrent ſans doute beaucoup à ſes conquêtes.

Si l'on examine en critique l'hiſtoire de ſes premiers ſucceſſeurs, on y trouvera auſſi des fables qui la rendent fort incertaine. J'indiquerai ſeulement les faits les plus remarquables.

Conquête de l'Égypte, vers l'an 525.

Rarement la gloire des pères paſſe à leurs enfans ; mais elle couvre ceux-ci d'infamie, quand ils la terniſſent par leurs actions. Cambyſe, fils de Cyrus, paroît un monſtre ſur le trône, que ſon père avoit rempli avec tant d'éclat. On ne voit dans ſa conduite qu'une fureur inſenſée. Sa haine contre Amaſis, roi d'Égypte, lui inſpire le deſſein de ra-

CAMBYSE.

vager & d'asservir ce royaume. En arrivant sur la frontière, il apprend la mort d'Amasis, à qui Psammétichus venoit de succéder. Il continue sa marche, remporte une grande victoire sur les Égyptiens, & se fait abhorrer par ses excès. Hérodote dit avoir vu les crânes, dont le champ de bataille étoit encore jonché de son temps; ceux des Égyptiens, durs comme la pierre, parce qu'ils rasoient la tête des enfans, & que les os se durcissoient au soleil; ceux des Perses, mous & fragiles, parce qu'ils portoient un turban dès le bas âge. Mais rien ne supplée à la valeur qui manquoit aux Égyptiens.

La superstition avança leur ruine, si nous devons nous en rapporter à l'histoire de ces temps-là. On dit que Cambyse, voulant prendre Péluse d'assaut, mit au premier rang de ses troupes une multitude de chats, de chiens & d'autres animaux sacrés en Égypte. De peur de blesser leurs dieux, les Égyptiens ne tirèrent point sur l'ennemi, & la place fut prise sans résistance. C'étoit assez d'une idée superstitieuse pour étein-

La superstition des Égyptiens avança leur ruine.

dre les plus vifs ſentimens de la nature, l'amour de la patrie & le deſir de ſa propre conſervation. L'Égypte fut toujours depuis eſclave des étrangers qu'elle mépriſoit.

Expédition d'Éthiopie.

Réſolu de ſubjuguer encore l'Éthiopie, pays barbare où la force du corps étoit le plus grand mérite, Cambyſe envoya des eſpions déguiſés ſous le titre d'ambaſſadeurs. Mais le roi d'Éthiopie, qui pénétra ſon deſſein, fit partir les ambaſſadeurs, en les chargeant de porter ſon arc à leur maître, & de lui conſeiller de ſa part de faire la guerre aux Éthiopiens, quand les Perſes ſeront aſſez forts pour bander cet arc auſſi aiſément que lui. *rendez grace aux dieux*, ajouta-t-il, *de n'avoir pas mis dans nos cœurs le deſir de nous étendre.* Cambyſe, tranſporté de colère, marcha auſſi-tôt ſans proviſions, ſans meſures, & fut contraint de revenir honteuſement ſur ſes pas.

Mariage inceſtueux de Cambyſe, approuvé par les juges.

Il fit aſſaſſiner ſon frère Smerdis, qui ſeul avoit pu bander l'arc du roi d'Éthiopie. Il épouſa ſa propre ſœur, après avoir conſulté pour la forme, ſur ce mariage inceſtueux,

les juges de son royaume, dont la servile bassesse ne pouvoit que se plier à ses desirs. Leur réponse fut, *qu'à la vérité il n'y avoit point de loi qui permît à un frère d'épouser sa sœur; mais qu'il y en avoit une qui permettoit aux rois de Perse de faire tout ce qu'ils vouloient.*

Cruauté de Cambyse, & bassesse d'un favori.

Le trait suivant peint encore mieux le despotisme & l'esclavage. Cambyse demande un jour à son favori, quels discours on tient sur son compte dans les conversations particulières. » On admire vos grandes qualités, répond Prexaspe, (c'étoit le nom du seigneur,) » mais on prétend que vous aimez un peu trop le vin. « *Ils s'imaginent sans doute*, répliqua le roi, *que le vin me fait perdre la raison: tu en jugeras tout-à-l'heure.* Aussi-tôt il se met à boire avec excès. Il ordonne ensuite au fils de Prexaspe de se tenir au bout de la salle, la main gauche sur sa tête. Il prend un arc, le bande, avertit qu'il vise au cœur du jeune homme, le lui perce, & dit au père, d'un air triomphant: *Ai-je la main assez sûre?* Ce vil courtisan répond,

comme s'il étoit insensible : *Apollon n'auroit pas tiré plus juste.* L'auteur du récit auroit bien dû nous apprendre comment les Perses connoissoient l'Apollon des Grecs.

Mort de Cambyse, l'an 522.

Cambyse retournoit dans son royaume, lorsqu'il apprit que des conjurés lui avoient donné un successeur. Il respiroit la vengeance. Son épée le blessa par accident, & délivra le monde d'une horrible tyrannie. Le nouveau roi étoit un mage, un prêtre indigne du trône, qui se donnoit pour le prince Smerdis, que Cambyse avoit fait périr. L'imposture fut découverte. Quelques seigneurs ayant formé une conspiration, massacrèrent le faux Smerdis ; & Darius, fils d'Hystaspe, l'un des conspirateurs, devint maître de l'empire. Peut-on croire, avec les historiens, que le hennissement de son cheval en ait décidé ? Les sept conjurés, selon Hérodote, étoient convenus que celui dont le cheval henniroit le premier, auroit la couronne : une ruse de l'écuyer de Darius lui procura l'avantage que tous ambitionnoient ; le cheval hen-

nit à l'odeur d'une jument cachée dont on l'avoit approché pendant la nuit. Babylone s'étoit révoltée ; Darius l'assiégea. Le désespoir inspira aux assiégés une résolution atroce. Ils exterminèrent toutes les bouches inutiles, femmes, enfans, vieillards. Le roi alloit renoncer à l'entreprise, lorsque Zopire, un des principaux seigneurs persans, se dévoua, dit-on, avec une générosité sans exemple, pour la gloire & l'intérêt de son maître. S'étant coupé le nez, les oreilles, & s'étant déchiqueté tout le corps, il se refugia dans la ville, comme une victime de la cruauté de Darius. Les Babyloniens lui donnèrent leur confiance, le mirent à la tête des troupes. Pour les mieux tromper, il tailla en pièces quinze ou seize mille Perses, en différentes sorties ; enfin il livra les portes de Babylone, & les revenus de cette ville furent sa récompense.

DARIUS I. Zopyre lui fait prendre Babylone, l'an 510.

Darius ne méritoit pas de tels sacrifices, à en juger par un trait de tyrannie, que raconte ensuite Hérodote. L'ambition l'ayant armé contre les Scythes, qui habitoient

Tyrannie de Darius.

entre le Tanaïs & le Danube, un reſpectable vieillard, nommé Ébaſus, le conjure de lui laiſſer pour ſa conſolation un de ſes trois fils, tandis que les deux autres combattroient dans cette guerre. *Un ſeul ne te ſuffit point*, répond Darius, *je te les laiſſe tous trois ;* & auſſitôt il les fait mourir. Comment ſerviroit-on avec zèle des tyrans qui ſe jouent de la vie de leurs ſujets ?

Son expédition malheureuſe contre les Scythes.

Les Scythes, (aujourd'hui les Tartares) étoient une nation pauvre, courageuſe, indomptable, mettant ſon bonheur dans ſa liberté, & déja célèbre par ſes incurſions en Aſie. On raconte qu'ils envoyèrent à Darius un oiſeau, une ſouris, une grenouille & cinq flèches. Un ſeigneur de l'armée expliqua ainſi l'énigme : » Si les Perſes ne s'envolent comme » les oiſeaux, ou ne ſe cachent dans » la terre comme les ſouris, ou ne » s'enfoncent dans l'eau comme les » grenouilles, ils n'échapperont » point aux flèches des Scythes. « C'étoit l'uſage en orient d'employer des figures allégoriques ; mais il paroît que celle-ci fut inventée après

coup, & qu'elle ne prouve que le penchant des hiſtoriens de l'antiquité pour les fables & le merveilleux. Quoi qu'il en ſoit, l'expédition imprudente de Darius fut en effet malheureuſe. Contraint de ſe retirer, après avoir perdu beaucoup de monde, il apprit qu'on ne ſubjugue pas des hommes libres auſſi aiſément qu'on opprime des eſclaves.

L'hiſtoire des Perſes ſera déſormais liée à celle de la Grèce : nous y rapporterons les événemens les plus mémorables. Il nous reſte à ébaucher le tableau de cette nation l'une des plus illuſtres de l'antiquité.

CHAPITRE III.

Gouvernement, lois, coutumes & mœurs des Perſes.

Le deſpotiſme né en Aſie.

C'EST en Aſie, ſur-tout chez les Médes & les Perſes, qu'on voit naître le deſpotiſme ; ce gouvernement odieux, dans lequel la fortune & la vie de tous ſont ſoumiſes à la volonté d'un ſeul. La monarchie tempérée par de ſages lois, dont le monarque maintient l'exécution, dont il fait lui-même la règle de ſa conduite, eſt le meilleur, comme le plus ancien des gouvernemens, ſi l'on en juge par la tranquillité des peuples. Les Platons, les Ariſtotes, les Plutarques, ne peuvent s'empêcher de le reconnoître, malgré les préventions républicaines. Mais qu'un homme s'érige en dieu, foule aux pieds les autres hommes, & faſſe de ſes caprices la ſuprême loi, ſans égard pour les droits naturels de l'humanité : c'eſt le comble de la

violence & de l'usurpation; c'est l'ouvrage, ou du glaive toujours prêt à égorger, ou de l'infâme lâcheté toujours prête à recevoir des chaînes.

Si ce gouvernement peut exister sans limites.

Peut-il exister une forme de gouvernement, où les peuples soient à la merci du prince, de manière qu'il n'y ait ni propriété fixe, ni sureté personnelle? Sans doute le despotisme trouve par-tout quelque barrière, sinon dans des lois fondamentales, du moins dans les coutumes & les mœurs; dans l'intérêt public, dans son intérêt particulier. Sans doute aussi la passion des Grecs pour la liberté, & leur haine pour les Perses, les ont rendus exagérateurs sur le despotisme asiatique. Il n'y a cependant que trop de vérité parmi ces exagérations mêmes. L'état actuel de l'Asie confirme à plusieurs égards le témoignage des anciens.

Idée du despotisme persan.

Le despote des Perses (car on ne peut guère le désigner sous un autre nom) se faisoit appeler *le grand roi*, *le roi des rois*. Il falloit se prosterner devant lui, comme devant une divinité. Nous avons vu à

quel point de baſſeſſe étoient réduits ſes courtiſans. Une légère inattention les expoſoit au dernier ſupplice. Xénophon rapporte que Cyrus le Jeune en fit mourir deux, pour avoir tiré les mains de leurs manches en ſa préſence.

Combien un bon roi eſt au-deſſus d'un deſpote.

Que l'on compare à ces terribles idoles, un prince affable, bienfaiſant; environné de ſes ſujets, comme un père de ſa famille; inſpirant par ſes regards autant d'amour que de reſpect; tirant de la ſainteté des lois la force de ſon gouvernement; n'employant la terreur que contre le crime, & recevant les hommages du cœur plutôt que ceux de la contrainte: on jugera aiſément de quel côté eſt l'image de l'être ſuprême, qui, ayant créé les hommes égaux, n'a voulu en établir quelques-uns maîtres des autres, que pour les rendre tous heureux.

Bonne éducation des princes en Perſe.

Cependant l'éducation des princes de Perſe, deſtinés au trône, telle que Platon la décrit, devoit faire de grands hommes & de bons rois. A l'âge de ſept ans, on les formoit aux exercices du corps, après que les

principaux eunuques ou officiers du palais avoient jeté dans leur ame les premiers principes des mœurs. A quatorze ans, on les mettoit entre les mains de quatre hommes distingués par leur sagesse. Le premier leur enseignoit la *magie* ou la religion, & la science du gouvernement; le second les exerçoit à dire la vérité & à rendre la justice; le troisième, à dompter leurs passions par la tempérance; le quatrième, à s'élever par le courage au-dessus de la crainte & des plaisirs *.

Causes qui rendoient cette éducation inutile.

Sans examiner s'il valoit mieux séparer ces objets d'instruction, que de les réunir dans un bon système de politique & de morale; il est certain que les fruits d'une pareille éducation, supposé qu'elle fût en usage après Cyrus (ce qui paroît incroyable,) se perdoit bientôt dans l'ivresse du despotisme, au sein du luxe, de la molesse, de la volupté, au milieu des objets les plus propres à corrompre le

* *Plat. in Alcib.* 1.

cœur. Les rois de Perſe, enivrés d'orgueil & de plaiſirs, ne ſe ſouvenoient plus qu'ils étoient hommes. Ils s'adoroient eux mêmes, en exigeant l'adoration de leurs eſclaves.

Édit infâme de Xerxès.

On attribue à Xerxès un édit, par lequel il promettoit une grande récompenſe à quiconque inventeroit quelque plaiſir inconnu. Si un tel édit a pu exiſter, il nous apprend ce que c'eſt qu'un deſpote, concentré dans ſon ſérail, où il ſe regarde comme le centre de l'univers.

Satrapes; établiſſement des poſtes.

En matière de gouvernement & de légiſlation, les anciens font remarquer chez les Perſes d'excellentes choſes, mais que le deſpotiſme fit certainement dégénérer en abus. Le royaume étoit diviſé en provinces. Les gouverneurs ou ſatrapes devoient recevoir directement les ordres du roi, & lui rendre compte de tout. Pour faciliter la correſpondance, on avoit établi des courriers, qui portoient jour & nuit les dépêches. Cyrus eſt regardé comme l'auteur de l'établiſſement des poſtes. La France n'a connu que fort tard un établiſſement ſi utile.

Nous

Nous verrons l'université de Paris, dans le temps qu'elle jouoit un trop grand rôle, entretenir des courriers, avant même que les rois en eussent pour les affaires d'état.

De peur que les satrapes n'abusassent de leur autorité, le roi devoit visiter les provinces en personne, ou y envoyer des commissaires qu'on appeloit communément *les yeux & les oreilles du prince*. Mais il auroit fallu surtout que le rapport de ces yeux & de ces oreilles fût, en même-temps, fidelle & efficace.

Les provinces visitées par le roi ou par des commissaires.

Un officier de la couronne étoit chargé de dire tous les matins au monarque en l'éveillant : *Prince, levez-vous, & pensez aux fonctions pour lesquelles Oromaze* vous a placé sur le trône*. Ces belles formules ne prouvent rien. Quand le devoir ne parle point au cœur, on est sourd aux leçons de la sagesse.

Avis donné au roi tous les jours.

Les finances étoient regardées avec raison comme un objet essentiel

Administration des finances.

* *Oromaze* ou *Orosmade* étoit le nom de dieu chez les Perses.

de l'adminiſtration politique, ſans elles tout languit & ſe diſſout dans un grand état. Chaque province avoit ſon tréſor, où ſe portoient les contributions. Elles devinrent immenſes, à en juger par les ſommes qu'Alexandre trouva en pluſieurs endroits; à Suſe, par exemple, cinquante mille talens d'argent en lingots. Sous les règnes de Cyrus & de Cambyſe, le peuple ſe taxoit volontairement pour l'entretien du roi & de l'armée.

Nature des impôts.

Darius, fils d'Hyſtaſpe, impoſa des tributs annuels qui lui firent donner le nom de *marchand*. Les terres des Perſes ne payoient point d'impôts; mais on levoit de l'argent & des denrées ſur les provinces. Rollin obſerve que cet uſage de percevoir en nature une partie des contributions, marque beaucoup de ſageſſe, de modération & d'humanité; parce que les pays éloignés du commerce ne peuvent convertir leurs denrées en argent qu'avec beaucoup de perte. L'obſervation pourroit être juſte, en ſuppoſant qu'on ne tirât des peuples que ce qu'exigeoient

les besoins réels de l'état. Or il est difficile de le supposer ; puisque, dans un temps de guerre, deux provinces furent taxées, outre les impôts ordinaires, à une quantité de blé suffisante pour l'entretien de cent vingt mille hommes.

La population encouragée.

Deux objets de la plus grande importance essentiellement unis, la population & l'agriculture, attiroient les soins du gouvernement. Les idées religieuses servoient la politique à cet égard. Les Perses regardoient une nombreuse postérité comme une bénédiction du ciel ; & le roi récompensoit chaque année ceux qui avoient beaucoup d'enfans. Pour que la population soit un bien, il faut que la terre fournisse de quoi nourrir les hommes. L'agriculture, cette nourrice du genre humain ; cette source d'abondance, de santé & de plaisirs innocens ; cette conservatrice des mœurs, cette école de toutes les vertus, comme la dépeint Xénophon * ; l'agriculture étoit spécialement honorée & excitée en Perse,

L'agriculture honorée.

* *Xen. œcon.*

ainſi qu'en Égypte. On s'y faiſoit un mérite, même de religion, de féconder le ſein de la terre. On rendoit compte au roi de la manière dont elle étoit cultivée ; il puniſſoit la négligence des uns, & accordoit des récompenſes au travail des autres. Un jour de l'année, il mangeoit avec les laboureurs. Cyrus le Jeune avoit planté pluſieurs arbres de ſa propre main. Ce ne ſeroit pas une matière d'éloge, ſans le motif qui rendoit cet amuſement reſpectable. Encore aujourd'hui on voit l'empereur de la Chine manier la charrue un jour de cérémonie, pour donner l'exemple à ſes ſujets. Cérémonie peut-être plus digne du trône, que la plupart de celles où l'on étale tout le faſte de la royauté ; puiſqu'elle produit ſurement de plus grands biens.

Cruelle néceſſité de la guerre.

Il faudroit effacer juſqu'au nom de la guerre dans les annales du monde, ſi l'oubli des maux qu'elle a cauſés pouvoit en prévenir de ſemblables. Mais les paſſions, qui, de tout temps, ont enfanté ce fléau, le féront renaître toujours. Quoique

l'homme ne ſoit certainement pas né pour combattre ſes ſemblables, comme le loup & le tigre ſemblent naître pour dévorer d'autres animaux ; quoiqu'il ne devienne cruel qu'en étouffant le cri de ſon cœur ; la guerre ſe trouve néceſſairement liée à la conſtitution politique. Le prince le plus juſte & le plus humain eſt quelquefois réduit à l'entreprendre, par la faute de ſes voiſins ou des puiſſances ambitieuſes. Il doit avoir des guerriers pour la défenſe de ſes droits & de ſes peuples ; il doit les exercer au métier des armes, les diſcipliner, les rendre chers à la patrie, & formidables aux ennemis.

Les Perſes bons ſoldats du temps de Cyrus.

Du temps de Cyrus, les Perſes étoient de bons ſoldats. Accoutumés dès la jeuneſſe à une vie dure, laborieuſe, & aux exercices de la guerre, ils ſoutenoient la fatigue & bravoient les dangers avec courage. Dès qu'ils pouvoient porter les armes, le ſervice militaire devenoit pour eux une obligation juſqu'à un âge avancé. On remarque chez eux la coutume d'être armés en tout temps, même en temps

Armés en tout temps.

de paix. Les Grecs ni les Romains n'eurent jamais cet usage dangereux, que les barbares de Germanie ont introduit en Europe.

Préjugé & usages pour la guerre.

C'étoit une opinion des Perses, fondée apparemment sur quelque idée religieuse, qu'en mourant dans les batailles, on parvenoit au bonheur. D'autres nations guerrières ont eu le même préjugé, très-propre à nourrir l'ardeur martiale. Les femmes & les enfans suivoient l'armée : autre motif de bravoure. Mais combien d'inconvéniens accompagnent un pareil cortége ! Il en étoit de cela comme de leurs chariots armés de faulx, utiles rarement, & souvent nuisibles. La Cyropédie fournira des leçons aux gens de guerre : notre plan nous interdit de plus longs détails. Après Cyrus, la molesse énerva bientôt ses sujets, & leur nombre ne suppléa jamais au défaut de discipline. Tous les peuples conquérans ont éprouvé en Asie la même révolution.

Justice.

Trait de Cambyse.

La justice paroît avoir été en vigueur, du moins pour un temps, dans l'empire de Perse. Cambyse,

ayant condamné à mort un juge qui s'étoit laiſſé corrompre, fit étendre ſa peau ſur le tribunal, où le fils de ce juge devoit ſuccéder à ſon père. On ne confioit l'adminiſtration de la juſtice qu'à des hommes d'un âge mûr : on n'imaginoit pas que la jeuneſſe fût propre à des fonctions ſi auguſtes. L'accuſé étoit confronté avec l'accuſateur, & ce dernier, en cas de fauſſe accuſation, ſubiſſoit la peine du crime qu'il imputoit à l'innocent.

Confrontation.

Une ancienne loi défendoit au prince de punir de mort pour un premier crime : toute la vie du coupable devoit être examinée ; & ſi le bien l'emportoit ſur le mal, on puniſſoit moins ſévèrement. Il ſemble en effet qu'excepté un petit nombre de crimes atroces, qui ſuppoſent toujours une ame noire, & qui demandent un exemple terrible, nulle faute échappée à la foibleſſe humaine ne devroit effacer entièrement les mérites d'une vie vertueuſe. Il y a tant de moyens de punir, ſans perdre des citoyens dont les ſervices pourroient réparer les fautes !

On ne puniſſoit pas de mort pour un premier crime.

Soin des mœurs.

S'il faut en croire la Cyropédie, la législation des Perses étoit admirable, en ce qu'elle ne se bornoit pas à punir les crimes, mais qu'elle empêchoit qu'on ne fût tenté de les commettre, en inspirant l'horreur du vice & l'amour de la vertu. Elle procuroit aux enfans une éducation publique, la plus propre à en faire de bons citoyens. Jusqu'à l'âge de dix-sept ans, ils étoient hors de la maison paternelle, entre les mains de maîtres respectables, qui s'appliquoient à les rendre justes, sages, courageux. Quiconque n'avoit pas été formé dans une si bonne école, étoit exclu des emplois & des honneurs. Cependant les pères en général, devoient prendre soin de l'éducation de leur famille. *Si vous voulez être saint*, disoient les livres sacrés, *instruisez vos enfans, parce que toutes leurs bonnes actions vous seront imputées.* A ce motif de religion, la raison en ajoutoit sans doute de plus sensibles.

Éducation des enfans.

Les vices punis.

Des vices trop rarement punis dans la société n'échappoient point à la vigilance des lois. Un ingrat

pouvoit être cité en jugement, & on le condamnoit à une peine. Parmi nous, les lois ne puniſſent guère que ce qui attaque directement la perſonne & la propriété des citoyens. Le ſentiment de l'honneur, la crainte de l'opprobre ſuppléeroient à leur défaut, ſi d'une part ces ſentimens étoient bien imprimés dans les ames, & ſi d'autre part la corruption n'attachoit à certains vices plutôt de l'éclat que de la honte.

Droit des pères.

Le droit de vie & de mort que les pères avoient ſur leurs enfans, droit inhumain établi chez pluſieurs anciennes nations, étoit tempéré par la défenſe d'en faire uſage pour des fautes légères, ou pour un crime unique. D'ailleurs, comme les enfans reſpectoient infiniment leurs pères, ceux-ci avoient peu d'occaſions de l'exercer. On ſuppoſoit le parricide impoſſible dans la nature; & il n'y avoit aucune loi contre ce crime.

Amour de la vérité chez les Perſes.

Une vertu caractériſoit les Perſes, l'amour de la vérité. Mentir étoit pour eux une infamie; vivre d'emprunt en étoit une de même, parce

que la baſſeſſe & le menſonge paroiſſoient inſéparables d'une telle vie. Le peuple qui auroit la vérité pour règle de ſa conduite & de ſes diſcours, ſeroit auſſi heureux que reſpectable. Mais où l'intérêt domine, où les mœurs ſont corrompues, il eſt impoſſible que la fauſſeté ne répande ſa contagion. Les Perſes l'éprouvèrent ſans doute, dès qu'ils ſe livrèrent au luxe, & par conſéquent à cette ſoif des richeſſes, qui anéantit toutes les vertus.

Eunuques. On attribue à leur diſſolution l'uſage odieux des eunuques pour garder les femmes; uſage commun dans toute l'Aſie. On leur reproche, non-ſeulement la polygamie & le concubinage portés au plus grand excès; mais des mariages inceſtueux avec leurs propres filles, leurs propres mères; ce qui doit peut-être ſe reſtreindre à un petit nombre d'exemples, tant la pudeur & la politique y répugnent *. Selon

Mariages inceſtueux.

* Philon prétend que la religion de Zoroaſtre recommandoit le mariage avec les mères. Celle d'Égypte l'autoriſoit avec les ſœurs.

Plutarque, Artaxerxès Mnémon épousa une de ses filles, par le conseil de sa mère, qui n'eut pas honte de lui dire, en flattant sa passion cruelle : *C'est vous que dieu a donné aux Perses comme l'unique loi, & comme la règle de l'honnête ou du déshonnête, de la vertu & du vice.* Flatterie qui les approuve.

Telle fut avec le temps la servitude honteuse des Perses, qu'ils purent quelquefois adorer le crime dans la personne de leur souverain. Ils ne rougissoient point d'être ses esclaves. On assure qu'ils le remercioient d'avoir bien voulu se souvenir d'eux, après avoir été fouettés par ses ordres. Nous pouvons le croire, puisque la Chine offre des exemples de même nature. Servitude honteuse des Perses.

Les anciens philosophes regardent cet esprit de servitude comme une des causes de la ruine des Perses ; car de quel effort est capable un peuple auquel il ne reste pas même un sentiment de liberté ? Ces sages y ajoutent d'autres causes ; le luxe, principe de corruption générale ; la mauvaise éducation des princes, sources des vices du gouvernement ; Causes de la ruine de ce peuple.

& le manque de bonne foi, d'où naiſſent l'adulation, la perfidie, & les crimes deſtructeurs de la ſociété. Les Perſes avoient étrangement dégénéré, parce qu'ils avoient acquis trop de puiſſance & de richeſſes. Il eſt ſingulier que les admirateurs de Cyrus, ſans appercevoir la contradiction de leurs idées, conviennent qu'il fut en partie l'auteur de ce changement. Après ſes victoires, il affecta la magnificence des Médes; il permit & ſouhaita qu'on ſe proſternât devant lui pour l'adorer; il négligea entièrement l'éducation de ſes fils, quoique inſtruit par l'expérience des avantages d'une bonne éducation. Cyrus fut donc, comme Alexandre, avec des qualités héroïques, un dangereux modèle pour les princes.

Cyrus les fit dégénérer.

CHAPITRE IV.

Religion des Perſes.

DE toutes les religions inventées par les hommes, aucune n'approche plus de la ſeule véritable, & n'eſt moins infectée de ſuperſtitions que celle des Perſes, qui ſubſiſte encore chez les Parſis ou les Guèbres, leurs deſcendans. Hérodote, & pluſieurs autres écrivains, l'ont très-mal connue, ainſi que tant d'autres objets dont ils parlent ſur des rapports infidèles. Ils repréſentent les Perſes comme des idolâtres adorant le feu, le ſoleil & des divinités factices. Mais la critique a diſſipé cette erreur. Nous avons des preuves certaines qu'ils reconnoiſſoient l'unité de dieu, & que leur culte ſe rapportoit à lui directement. Leur Mithra ou le ſoleil, leur feu ſacré qu'ils conſervoient avec ſoin, n'étoient que des emblêmes de la puiſſance du créateur. Ils ne vouloient point de temples, & diſoient qu'on inſultoit la

Les Perſes n'adoroient qu'un dieu.

Ils ne vouloient ni temples ni ſtatues.

divinité en prétendant la renfermer dans une enceinte de murs; ils rejetoient les ſimulacres, les jugeant indignes de l'être inviſible ; ils déteſtoient les ſuperſtitions du Sabéiſme, c'eſt-à-dire, l'idolâtrie des Chaldéens.

Zoroaſtre

Leur célèbre légiſlateur Zoroaſtre ou Zerdusht, dont il eſt difficile de fixer l'époque *, étoit venu, diſoient-ils, purger leur religion des erreurs que les Sabéens y avoient gliſſées.

Doctrine des deux principes.

C'eſt de lui qu'ils tenoient la doctrine des deux principes, non telle que les Manichéens l'ont enſeignée depuis, mais ſans abſurdités contradictoires. Le but de cette doctrine eſt d'expliquer l'origine du mal, de manière que dieu n'en paroiſſe pas l'auteur. Suivant les Perſes, le bon principe, être ſuprême, éternel, indépendant, qu'on nomme *Oromaze*, a créé la lumière & les ténèbres ; Arimane, le mauvais

* L'opinion commune eſt que Zoroaſtre vivoit du temps de Darius, fils d'Hyſtaſpe, & qu'il réforma la religion, établie par un autre Zoroaſtre beaucoup plus ancien.

principe, tire son origine des ténèbres, & quoique opposé en tout aux vues d'Oromaze, il contribue malgré lui à sa gloire. De-là le mélange du bien & du mal. Ce conflit des deux principes durera jusqu'à la fin du monde. Alors se fera une résurrection ; la lumière & les ténèbres seront séparées ; les bons & les méchans auront le sort qu'ils méritent.

Le Sadder, livre sacré des Perses.

Thomas Hyde, célèbre anglois, a fait connoître en Europe le *Sadder*, extrait du *Zend*, que les Perses révèrent comme leur ancien livre sacré. On y trouve des idées sublimes, jointes à d'excellentes règles de morale. C'est qu'en tout temps & en tout lieu, la saine raison peut conduire l'homme à tout ce qui fait la sagesse humaine, renfermée dans les bornes de la nature. Les devoirs prescrits aux mages, ou aux prêtres, étoient dignes d'un état destiné à donner l'exemple & la leçon aux profanes. Voici quelques-uns des préceptes concernant le grand-prêtre : 1°. Il doit se préserver de toute souillure, parce que dieu l'a

Préceptes pour les mages.

choisi pour être saint. 2°. Il doit prendre la dixme du laïque, mais comme l'aumônier du tout-puissant, pour distribuer aux pauvres le tribut payé par les riches. 3°. Il doit être versé non-seulement dans la connoissance de la loi, mais dans toutes les sciences, parce qu'il est appelé à instruire tous ceux qui suivent sa religion. 4°. Il doit s'appliquer sur-tout à discerner la vérité d'avec l'erreur. 5°. Il doit ne craindre que dieu, & ne haïr que le péché. 6°. Quoiqu'il puisse être honoré de quelques révélations célestes, il ne doit pas les publier, parce qu'elles embarrasseroient le peuple qui doit s'en tenir à la loi écrite *.

Vie austère des mages.

Quand les mages observoient ces règles, ils se montroient les dignes ministres de la religion, les vrais magistrats des mœurs; d'autant plus respectables, que leur autorité sur les esprits se dirigeoit toute entière au bien public. Leur vie étoit austère, sans misanthropie. Diogène

* Voyez l'*Histoire Universelle*, *t.* 3, ou Hyde, *Rel. veter. Pers.* 13.

Laerce les peint vêtus ſimplement, couchant ſur la terre, ne vivant que d'herbes, de fromage & de pain, faiſant leur principale occupation de prier dieu, & d'exhorter les hommes à la juſtice. Mais, ainſi que les prêtres égyptiens & chaldéens, ils acquirent trop de puiſſance pour ſe tenir dans les bornes des fonctions religieuſes. Les rois, les principaux de l'état étoient formés par leurs leçons; aucune affaire importante ne ſe décidoit ſans leur conſeil; & Pline aſſure qu'encore de ſon temps *ils commandoient aux rois des rois*. Comme le crédit des mages étoit principalement fondé ſur leur ſcience, ils en faiſoient un myſtère. Nul étranger ne pouvoit y avoir part ſans la permiſſion du prince; cette grace fut accordée à Thémiſtocle, dans le temps qu'il ſervoit les Perſes contre ſa patrie. Les philoſophes grecs reſpectoient beaucoup l'école des mages. Pythagore, dit-on, en a tiré une partie de ſa doctrine.

Leur autorité exceſſive.

Leur ſcience myſtérieuſe.

Parcourez en eſprit la Perſe, la Chaldée, l'Égypte, l'Inde; revenez

Comment les anciens prêtres acqui-

tent trop de pouvoir.

de-là dans la Germanie & dans la Gaule ; vous trouverez par-tout à-peu-près le même esprit de corps, la même conduite dans l'ordre sacerdotal. Tous les anciens prêtres, qui formoient une classe distinguée des autres citoyens, avoient aussi leurs intérêts à part, dont ils étoient fort jaloux. Dépositaires de la religion & de la science, arbitres des rois, oracles des peuples, comment n'auroient-ils pas souvent abusé de leur pouvoir; d'un pouvoir si utile quand il n'a pour but que la sainteté des mœurs, mais si funeste quand il devient l'instrument des passions? C'étoit la faute des gouvernemens, ou plutôt de l'ignorance humaine, de n'avoir pas su fixer les bornes entre l'autorité civile & les fonctions religieuses; ni honorer le sacerdoce à proportion des avantages qu'il procure, sans fournir à ceux qui l'exercent des moyens & des motifs de le tourner contre l'intérêt public. Plus le ministère sacré est vénérable, plus il importoit d'en prévenir les abus. Mais la religion ayant été un des premiers fonde-

mens de la vie civile, on ne doit pas s'étonner que ſes miniſtres, après avoir dirigé les opinions & les mœurs aient eu le ſecret, & par conſéquent le deſir, ſoit de gouverner les états, ſoit d'en attirer à eux la ſubſtance.

Morceau remarquable d'un ancien livre des Perſes.

Les hiſtoires orientales de la Perſe célèbrent un ancien roi nommé Hushang, à qui elles attribuent le premier code des lois, la diviſion de l'empire en provinces, l'invention de la plupart des inſtrumens d'agriculture. On lui fait honneur d'un livre qui a pour titre : *La ſageſſe de tous les temps.* Ce livre eſt plein d'enthouſiaſme & d'excellentes maximes. Le morceau que je vais en tranſcrire d'après les auteurs anglois de l'Hiſtoire univerſelle, donnera une idée de la ſageſſe des orientaux.

Sur les devoirs des rois.

» Les grands rois ſont des dieux » ſur la terre, auſſi ſupérieurs en » puiſſance, en ſageſſe & en bonté, » au reſte des hommes, que dieu » leur eſt ſupérieur à eux-mêmes. » Que cette élévation ne les porte » pas cependant à traiter leurs ſujets » avec rigueur. Le tonnerre gronde » rarement, mais le ſoleil luit

» chaque jour. Pour un acte de » vengeance, dieu nous donne dix » mille marques de bonté. Les rois » doivent l'imiter en faisant tout le » bien qu'ils peuvent. Qu'ils se sou- » viennent que, maîtres d'ôter la » vie, il n'est pas en leur pouvoir » de la rendre. Ainsi, soyez en garde » contre des jugemens précipités, » & prévenez des regrets incapables » de réparer le mal. Les ministres » sont des instrumens entre les mains » des rois. C'est donc à ces derniers, » & non aux autres, que s'en pren- » nent les peuples maltraités. Qu'un » roi choisisse bien ses ministres; » car il lui seroit aussi inutile pour » calmer le peuple, de rejeter sur » eux le fardeau des crimes, qu'à » un meurtrier d'alléguer au juge » que c'est son épée, & non pas lui, » qui a tué son voisin. De mauvais » princes ont eu quelquefois de bons » ministres : mais des princes ver- » tueux n'en ont jamais gardé long- » temps de mauvais, &c. «

Remarques sur cet écrit persan.

Quelque ancien que puisse être cet ouvrage, il ne remonte certainement pas à des siècles si reculés.

Les hommes ont la manie de relever, par une antiquité fabuleuſe, le prix des choſes mêmes dont la raiſon devroit faire tout le mérite. Mais il n'en eſt pas moins remarquable, que de telles vérités aient pu s'écrire en Aſie, ſous l'empire même du deſpotiſme. Malheureuſement les deſpotes penſoient moins à s'inſtruire, qu'à s'enivrer de leur fortune, & la voix de la ſageſſe s'élevoit en vain contre l'abus de la grandeur.

INDIENS.

Antiquité des Indiens.

SI l'on doit juger de l'ancienneté d'un peuple, par la beauté & la fertilité du pays qu'il habite; les Indiens, sur-tout vers le Gange, sont peut-être la première des nations policées. Les monumens confirment cette conjecture; & quoique le fragment de Ctésias sur l'Inde soit plein de mensonges; quoique les histoires orientales de cette contrée soient encore plus fabuleuses, on sait que les anciens y voyageoient pour s'instruire. Des savans judicieux croient même aujourd'hui que les Egyptiens, ensuite les Grecs, en ont tiré leur philosophie & leur religion. On ne peut guère douter que la doctrine de la métempsycose (transmigration des ames) n'y ait pris naissance. C'est un titre suffisant d'antiquité. De temps immémorial, on a cru en Asie & en Egypte que les ames passoient d'un corps dans un autre.

Selon Arrien, auteur véridique, les Indiens étoient tous libres, & diviſés en ſept claſſes qui ne ſe confondoient jamais par les mariages. Il y en avoit une de *ſurveillans*, deſtinée à rendre compte au prince de la conduite des autres. Celle des laboureurs jouiſſoit d'une conſidération proportionnée à l'importance de l'agriculture. On ne les tiroit jamais des campagnes pour les employer ailleurs. En temps de guerre, on ſe faiſoit un devoir inviolable de ne toucher ni à leur perſonne, ni à leurs biens : on ſentoit que tout manque, ſi la terre n'eſt pas cultivée ; & qu'elle ne peut l'être comme il faut, ſi on ne favoriſe les cultivateurs. La claſſe des Brames ou Brachmanes ; dont nous parlerons en particulier, avoit la prééminence ſur toutes les autres, parce que la religion & la ſcience étoient entre leurs mains : ils jouiſſoient de l'empire du ſacerdoce.

Diviſion des claſſes.

Surveillans.

Laboureurs.

Cette ſéparation des *caſtes*, ou des différens ordres de citoyens, ſubſiſte encore de nos jours. On a vu les inconvéniens qui en ſont in-

Inconvéniens de cet uſage.

séparables. C'est un préjugé frivole de croire que tout doit se perfectionner, lorsque les enfans ne peuvent avoir que la profession de leurs pères. L'expérience a prouvé en Asie, comme en Égypte, que rien ne se perfectionnoit. D'ailleurs les castes se détestent mutuellement, même par principe de religion; ce qui est un vice énorme dans la société.

Sciences & mœurs des Brachmanes.

L'Inde étoit en grande partie redevable de sa célébrité aux Brachmanes, que nous appelons aujourd'hui *Brahmines*. Aussi respectés que les mages en Perse, & que les prêtres d'Egypte; exempts de tributs, consultés à la cour, dominant sur l'esprit des peuples, ils s'appliquoient à l'astrologie, ils faisoient les prophètes, ils étoient théologiens & philosophes; & leur doctrine, soutenue par l'austérité des mœurs, excitoit même l'admiration des étrangers. On les voyoit se tenir debout au soleil le plus ardent, mettre leur corps à l'épreuve des souffrances; méprisant ceux qui ne meurent que d'infirmités & de vieillesse;

vieilleſſe ; ſe faiſant brûler tout vifs, quand la vie leur devenoit un fardeau, comme fit Calanus aux yeux de l'armée d'Alexandre. Pluſieurs ne portoient jamais de vêtement : on les nomma pour cette raiſon *gymnoſophiſtes*. Ils mouroient volontairement.

Un des points fondamentaux de leur doctrine étoit la métempſycoſe. Perſuadés que les ames humaines paſſoient dans le corps des animaux, ils ne mangeoient d'aucune eſpèce de chair. Cette fauſſe opinion épargnoit du moins le ſang des bêtes utiles. Elle avoit auſſi l'avantage de réprimer les paſſions de l'homme, ſoit par la tempérance, ſoit par la crainte ; car on craignoit, comme la peine du vice, d'être après ſa mort un animal immonde ou abhorré. Il y a tant de préjugés nuiſibles dans l'univers, qu'on doit une ſorte de reſpect à ceux qui produiſent du bien. Doctrine de la métempſycoſe.

Selon le témoignage de Strabon, les Brachmanes croyoient que le monde a commencé & qu'il finira ; que l'Être ſuprême le remplit de ſa préſence ; que dans les premiers Théologie des Brachmanes.

temps, le lait, le vin, l'huile le miel couloient des fontaines ; mais que les hommes ayant abusé de leur bonheur, dieu les en priva, & les condamna à vivre de leur travail. Le védam, ancien livre sacré des Brahmines, renferme les mêmes principes, avec un mélange de fables absurdes. Un être suprême, esprit pur & parfait ; des intelligences émanées de lui, dont les unes se sont dégradées en péchant ; ces mauvais génies, nommés *deoutas*, relégués dans un monde matériel où ils sont la cause du mal ; Vistnou prenant une forme humaine, pour délivrer les hommes de la tyrannie des *deoutas ;* une suite de transmigrations & d'épreuves, après quoi les ames réunies à leur origine jouiront d'une éternelle félicité : tel est le fond de la théologie indienne, dont Pythagore a emprunté ses principaux dogmes.

Ce qu'enseigne le védam.

Brahma. Brahma, (qui donna son nom aux prêtres de l'Inde,) est un des premiers génies employés à régir le monde. Quant à Vistnou incarné, c'est le même que les Chinois ado-

Vistnou.

rent ſous le nom de Fo ou Foé ; les Japonois ſous le nom d'Amida, &c. Les rêveries indiennes ont pénétré de toutes parts. Platon en adopta une partie. Origène prétendit les ajuſter au chriſtianiſme, avec lequel on y trouve au premier coup-d'œil un rapport, » qui diſparoît » dès qu'on l'examine, dit M. de » Bougainville, mais qui prouve du » moins que la religion indienne, » comme toutes les autres, eut dans » ſon origine pour baſe les pre- » mières vérités connues généra- » lement de tous les hommes, & qui » font le corps de la révélation » naturelle, auſſi ancienne que l'u- » nivers *. «

Ignorance des Indiens en aſtronomie, &c.

Les Indiens ſe repréſentent la terre comme une ſurface plate, au milieu de laquelle s'élève une montagne. Autour de cette montagne, ils font tourner le ſoleil, la lune, les étoiles, & les autres planètes. Au-deſſus du ciel des planètes, ils en imaginent ſix autres; ſéjour heureux qu'habitent les intelligences du ſecond ordre,

* Mém. de l'Acad. des Inſc. t. 18.

pures ou purifiées. On ne peut montrer plus d'ignorance en aſtronomie. L'eſprit humain ſe repaît toujours de fables, avant que d'obſerver la nature. Ils étoient capables d'exceller dans les ſciences, ſi des contemplations creuſes n'avoient pas comme abſorbé leur génie. On leur attribue l'invention des échecs & celle des chiffres arabes, Leur période actuelle, precédée de pluſieurs autres entièrement fabuleuſes, remonte, ſelon le calcul de M. Fréret, à l'an 3102 avant Jéſus-Chriſt *.

Leur génie inventif.

La ſuperſtition ſeule a pu établir dans l'Inde une ancienne coutume, encore ſubſiſtante, qui fait frémir la nature. Après la mort d'un homme, une de ſes femmes a droit de ſe faire brûler vive ſur ſon bûcher. Elles ſe diſputent quelquefois cet avantage; & les Brahmines les y exhortent comme à une œuvre très-méritoire. De quoi ne ſont pas capables des imaginations échauffées par un délire ſuperſtitieux? On transforme dieu en tyran; on croit

Les femmes ſe brûlent par ſuperſtition ſur le bûcher de leurs maris.

* Mém. de l'Acod. des Inſcript. *Ibid.*

l'honorer par l'effufion du ſang humain ; on trouve la ſainteté dans des excès de folie ou de fureur, tandis que la religion ne reſpire que douceur & que ſageſſe. La cauſe de tant de maux, répandus en divers temps ſur toute la face de l'univers, c'eſt que les hommes n'ont preſque jamais conſulté la raiſon ſur un objet de la plus grande importance.

SCYTHES ET CELTES.

Réflexions sur les Scythes & les Celtes.

NOUS laissons aux érudits l'histoire des Scythes (aujourd'hui les Tartares), & celle des Celtes, anciens habitans de la Gaule, qu'ils appellent Gomérites, comme descendans de Gomer, petit-fils de Noé. Que peut-on savoir des antiquités de peuples sans littérature & sans monumens; de peuples errans qui ne vivoient que de leurs troupeaux ou de brigandages? Il suffira de peindre à grands traits leur caractère, quand ils paroîtront sur la scène.

Barbarie extrême des Scythes.

A en juger par les peintures de Justin & d'Horace, les Scythes avoient des mœurs & des vertus dignes d'être proposées pour modèles. Mais ils ignoroient entièrement l'agriculture, qui donne naissance à la vie civile; si, comme le dit Hérodote, leurs filles ne pouvoient se marier, sans avoir tué un ennemi de leur propre main; s'ils

ſe faiſoient un plaiſir de boire dans les crânes de ceux qu'ils avoient inhumainement maſſacrés ; (ſans parler des victimes humaines qu'ils immoloient à leurs dieux) certainement on pouvoit propoſer de meilleurs modèles. Leur morale & leur politique étoient celles des brigands, qui obſervent entre eux certaines lois, parce que les principes de l'équité naturelle ſont dans tous les hommes, & forment les nœuds de toute ſociété. On verra les Scythes, connus ſous différens noms, inonder de ſang les plus belles contrées de l'univers. La paſſion de la guerre & du pillage, l'habitude d'une vie errante, le deſir de ſe fixer dans un climat riche ou favoriſé de la nature, les faiſoient ſortir de leurs déſerts, comme des torrens qui ravageoient tout. Plus de 600 ans avant Jéſus-Chriſt, un déluge de ces brigands porta la terreur juſqu'en Égypte, d'où Pſammétichus ne les éloigna qu'à force de préſens.

Nations celtiques.

Les Celtes, un peu moins féroces, quoique avec le même fond de mœurs, deviendront célèbres au

temps des Romains. Presque tous les peuples de l'Europe semblent avoir été de race celtique, à en juger par la ressemblance des mœurs, des coutumes & des opinions. C'est un point qu'il importe peu d'examiner. D'ailleurs, les hommes se ressemblent d'autant plus, qu'ils sont plus près de l'état de nature, & que leur caractère naturel est moins altéré ou modifié par les institutions civiles. A cet égard, il y a des rapports frappans entre l'ancien & le nouveau monde.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES sur les anciens peuples d'Asie.

Peuples de l'Asie mineure.

ON perdroit le temps à étudier l'histoire des anciens peuples de l'Asie-mineure, Phrygiens, Troyens, Lyciens, Lydiens, Misiens, &c. puisqu'on y trouveroit beaucoup de fables, & très-peu d'utilité. Nous savons qu'au temps de la guerre de Troie, environ douze siècles avant notre ère, l'opulence & les arts de luxe distinguoient déja ces contrées fameuses, que le commerce avoit enrichies. Les Phrygiens en particulier commercèrent avec de grands succès. Ce que les Poëtes racontent de Midas, de Tantale, de Priam; ce qu'Hérodote dit des trésors de Crésus, porte sur un fondement de vérité; & la fiction ou l'exagération suppose en ce genre des faits réels. Homère n'auroit pas donné tant de magnificence au palais de Priam, ni tant de faste aux Troyens, si l'or n'avoit abondé dans le pays.

Les Asiatiques devoient être subjugués.

Cette observation suffit, après la peinture des principales nations de l'Asie, pour faire juger que les Asiatiques en général, corrompus par la molleſſe, devoient tôt ou tard ſubir un joug étranger. Leurs tréſors & les avantages de leur climat étoient une amorce pour les conquérans ; des armes dorées, ſoutenues par des mains foibles, étoient une foible défenſe. Priam ſe plaint dans Homère, que ſes enfans paſſent toutes les nuits en danſes & en feſtins ; & quand ? lorſque l'ennemi eſt aux portes. D'ailleurs, les Aſiatiques ayant perdu le ſentiment de la liberté, ne pouvoient prendre beaucoup d'intérêt au bien public : des eſclaves changent aiſément de maîtres.

Ancienne ſimplicité de mœurs.

Une choſe bien remarquable, au milieu du faſte de ces anciens temps, c'eſt la ſimplicité de mœurs qui ſubſiſtoit même dans les cours. Les parures magnifiques, les meubles ſomptueux, les parfums, la multitude d'eſclaves, n'empêchoient pas les grands d'exercer leurs mains à des ouvrages que nous regardons

comme ſerviles. Homère en fournit pluſieurs exemples. Les fils de Priam préparent eux-mêmes le char de leur père, y attèlent des mulets & des chevaux, & y chargent le coffre. Les femmes ne ſe montrent en public que voilées : elles travaillent dans leurs appartemens; elles vont laver leurs robes à la rivière. On trouve dans Moyſe des tableaux ſemblables. Les raffinemens du luxe n'étoient pas connus, parce que les arts n'étoient point perfectionnés, & que la force des premiers uſages ne ſe perd qu'inſenſiblement. Cette antique ſimplicité de mœurs mériteroit plus d'éloges, ſi elle avoit été le fruit de la raiſon & de la ſageſſe, plutôt que celui des circonſtances; mais elle étoit mêlée à trop de vices, à une ignorance trop groſſière, pour exciter une juſte admiration.

Cette ſimplicité ne venoit pas de vertu.

L'Aſie fut le berceau du genre humain, de la ſociété, & des arts & des ſciences. Ce que nous allons voir en Europe, outre les rapports avec notre façon de penſer & de vivre, a de quoi nous intéreſſer davantage

L'Europe ſupérieure à l'Aſie.

par la nature des objets. Tous les reſſorts de l'eſprit humain ſe déploieront à nos regards dans la Grèce; & la grandeur romaine étendra encore la ſphère de nos idées, de nos vues, & de nos ſentimens. C'eſt la partie de l'hiſtoire ancienne qui mérite l'étude la plus ſérieuſe.

Fin de la première partie de l'Hiſtoire ancienne.

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

HISTOIRE ANCIENNE.

Seconde Partie.

HISTOIRE GRECQUE.

Idée générale de l'histoire grecque.

Au nom de la Grèce, l'esprit semble se reposer de ses fatigues. Après avoir parcouru tant d'espaces ténébreux, sans routes certaines, il entrevoit le jour brillant de l'histoire; il aperçoit de vrais héros, des sages célèbres, des génies immortels, des chefs-d'œuvre de per-

fection; il goûte d'avance le plaiſir d'admirer les efforts de la liberté, & les reſſources de la politique. Mais avant que d'arriver au terme où nous aſpirons, les antiquités des Grecs ſe préſentent comme une barrière inſurmontable. Nul peuple n'a débité tant de fables ſur ſon origine. Chaque ville de ce petit coin de la terre vante ſes dieux, ſes demi-dieux, & défigure entièrement l'hiſtoire par un long tiſſu d'abſurdités. C'eſt pour les ſavans la matière de toutes ſortes de ſyſtêmes & de conjectures. Oſons ignorer, ſans honte, ce qui ne pourroit s'apprendre qu'au préjudice des connoiſſances eſſentielles. Quelques obſervations utiles ſur les premiers Grecs doivent ſuffire à notre curioſité.

Fables de ce peuple.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Depuis les temps fabuleux, juſqu'à la guerre contre les Perſes.

CHAPITRE PREMIER.

Des temps fabuleux & héroïques.

L'ANCIENNETÉ des Grecs eſt généralement reconnue. On les fait deſcendre de Javan, fils de Japhet; opinion qu'il ſeroit fort inutile de vouloir approfondir. C'étoient au commencement de vrais ſauvages, qui n'avoient preſque rien de l'homme, ni raiſon, ni ſentimens, ni ſociété. Leurs premières découvertes * furent d'apprendre à conſtruire des cabanes, à ſe nourrir de glands & à ſe couvrir de peaux. Bien loin d'avoir la moindre idée de police,

Les premiers Grecs furent des ſauvages.

* *Pauſan. in Arcad.*

ils ignoroient même le mariage ; ils vivoient en bêtes. Un tel spectacle est humiliant pour le genre humain; mais il nous apprend ce que nous devons aux lois & aux arts, sans lesquels nous serions encore abrutis dans cet état.

Des étrangers s'établirent dans la Grèce.

Vers l'an 2000 avant notre ère, une colonie, peut-être égyptienne, conquit la Grèce, & y répandit vraisemblablement les premières notions du culte religieux, l'un des moyens qui a le plus contribué à civiliser les hommes. On croit que les fameux Titans, Saturne, Jupiter, &c. adorés depuis comme dieux, étoient les chefs de cette colonie. Elle fit peu de progrès. Les anciennes mœurs subsistoient encore, quand de nouveaux étrangers s'établirent dans le pays, rassemblèrent les familles errantes, leur firent connoître les avantages de la vie sociale, fondèrent quelques villes, ou plutôt quelques bourgades, dont les noms devoient un jour être célèbres. Les royaumes d'Athènes, d'Argos, de Sparte, de Thèbes, prirent naissance au sein de la barbarie.

Diverſes révolutions phyſiques, déluges, tremblemens de terre, qui ſemblent avoir détaché du continent quelques îles de la mer Égée, retardèrent beaucoup en Grèce l'établiſſement fixe des ſociétés & la culture des mœurs. Les invaſions & les brigandages perpétuels y mettoient un plus grand obſtacle. L'Attique, patrie des Athéniens, étant un pays ſtérile, éprouva moins ces derniers malheurs. Auſſi les Athéniens ſe glorifioient-ils d'être iſſus de la terre qu'ils habitoient (*Autoăthonès*).

Obſtacles au progrès de la ſociété en Grèce.

Cécrops, égyptien, s'y établit 1582 ans avant notre ère. Il épouſa la fille du roi Actée, & ſuccéda au trône. Il fonda la ville d'Athènes, connue d'abord ſous le nom de Cécropie. Il humaniſa ces peuples féroces, ſoit en leur donnant une religion, ſoit en les ſoumettant aux lois de l'union conjugale, tellement ignorée juſqu'alors, que les enfans portoient le nom de leur mère, parce que les pères étoient rarement connus. D'autres lois furent établies: on éleva des tribu-

Fondation d'Athènes par Cécrops.

Il établit l'aréopage.

naux. L'aréopage, destiné à punir les meurtres, est le plus fameux monument de Cécrops. Aucun tribunal n'a eu tant de réputation. Les jugemens s'y rendoient de nuit, en plein air, sans qu'il fût permis de prêter l'oreille à l'éloquence. Une simple exposition du fait décidoit les juges; & jamais, selon Démosthène, ils ne rendirent un jugement qui ne fût celui de l'équité.

Danaüs & Cadmus introduisent les arts dans la Grèce.

Ainsi des étrangers jetèrent en Grèce les fondemens de la vie civile. L'égyptien Danaüs, maître du royaume d'Argos, y introduisit l'agriculture & les arts d'Égypte. Le phénicien Cadmus, établi dans la Béotie, peupla Thèbes, fit connoître l'art de cultiver la vigne, l'art de fondre & de travailler les métaux; enfin il enseigna l'écriture alphabétique, germe précieux des plus vastes connoissances.

Passion des Grecs pour les fables.

Les Grecs, passionnés pour la fable, donnèrent à ces inventions humaines une origine céleste. Ils vouloient tout tenir des dieux, non par reconnoissance, mais par vanité.

Leur mythologie ténébreuse obscurcit, dénature tout ; elle rend méconnoissables même les dieux, qu'ils avoient empruntés des Égyptiens & des Phéniciens. Mais à travers ces ténèbres, on voit les efforts de la barbarie contre les bienfaiteurs du genre humain. Du temps d'Érecthée, père de Cécrops, Triptolème, le compagnon de Cérès, courut souvent risque d'être massacré, en inspirant le goût de l'agriculture ; Bacchus essuya les mêmes périls, en procurant aux Grecs les avantages de la vigne. C'est que plus les hommes sont malheureux & ignorans, plus ils sont stupidement aveugles sur leurs véritables intérêts. Un travail avantageux les rebute, des lois salutaires leur paroissent un joug intolérable ; & ils préfèrent la licence, l'oisiveté, les horreurs d'un état sauvage, aux biens infinis de la société, dont ils redoutent la gêne. L'Amérique en fournit encore des exemples. Par-tout, chez les peuples même policés, les hommes soupi-

Ils s'opposèrent d'abord à l'agriculture.

rent pour le bonheur, & rejettent souvent les moyens d'y parvenir.

Ligue & conseil des Amphictyons

Cependant les Grecs, divisés sous une foule de petits rois, toujours en guerre les uns avec les autres, sentirent qu'ils ne pouvoient avoir de force & de sûreté qu'en s'unissant. Amphictyon, peu de temps après Cécrops & après le déluge de Deucalion *, commença un établissement qui devint un chef-d'œuvre de politique. Douze villes se liguèrent pour leur intérêt commun. Leurs députés devoient se rendre aux Thermopyles deux fois l'an. Ils formoient le conseil des Amphictyons, si célèbre dans la suite de l'histoire, qui jugeoit en dernier ressort les affaires des confédérés. On employoit la force des armes contre les rebelles. La religion cimenta cette ligue respectable, & le conseil étoit spécialement chargé de la défense du temple de Delphes, où l'on venoit de toutes parts consulter l'oracle d'Apollon. Quelle

Temple de Delphes.

* Ce Deucalion, qui régnoit dans la Thessalie, étoit pere d'Amphictyon.

influence n'avoit pas ce motif sur des ames superstitieuses? On ne pouvoit en faire usage pour une meilleure fin.

Il faut laisser aux poëtes le récit de la guerre de Thèbes, de l'expédition des Argonautes, & du siège de Troye. Les faits historiques sont ici comme noyés dans les fables. Je me borne seulement à un petit nombre de réflexions.

Guerre de Thèbes.

On voit dans la guerre de Thèbes sept rois ligués contre l'usurpateur Étéocle; on y voit la haine fraternelle poussée jusqu'aux derniers excès de fureur. Les deux fils d'Œdipe se disputent la couronne, & finissent par se tuer l'un l'autre, après avoir inondé de sang leur patrie. La destruction de la ville est le fruit de leur querelle. Quoique l'injustice d'Étéocle semblât justifier Polynice, tous les anciens ont regardé celui-ci comme indigne de sépulture, parce qu'il avoit allumé dans sa patrie le feu de la guerre; tant les sentimens d'humanité s'élèvent contre l'ambition & l'intérêt personnel.

Expédition

Le voyage des Argonautes dans

des Argonautes. la Colchide, sur lequel on a fait mille conjectures, fut une entreprise d'autant plus digne de célébrité, que les Grecs avoient moins de ressources pour la navigation. Fort ignorans en astronomie, ils se dirigeoient seulement par la grande Ourse. Ils ne connoissoient probablement ni les ancres ni la sonde. Leurs vaisseaux, ou plutôt leurs barques, se tiroient aisément sur le rivage. Cependant, à en croire Eustathe, célèbre commentateur d'Homère, le commerce du Pont-Euxin étoit le but de leur expédition. Supposé le fait, nous devons admirer une si grande entreprise, tentée avec de si petits moyens.

Guerre de Troie. Celle qu'ils exécutèrent en Asie peu d'années après, fait une époque fameuse. Toute la Grèce unit ses efforts pour venger l'injure d'un Grec. Les richesses de Priam, la grandeur de Troie, ne purent triompher de cette ligue. La puissance asiatique succomba pour la première fois sous les coups de la valeur européenne, & l'exemple de Pâris enseigna aux princes qu'une

passion peut entraîner la ruine d'un état. On place ordinairement la prise de Troie l'an 1184 avant Jésus-Christ. Mais, selon la chronologie des marbres d'Arundel trouvés à Paros, elle arriva l'an 1209. Ces marbres anciens fixent les époques depuis Cécrops jusques au temps de Philippe : par rapport à l'ancienne chronologie, nous n'avons pas de règle plus sûre; ils n'ont cependant été gravés que 264 ans avant notre ère.

Prise de Troie, en 1209, selon les marbres d'Arundel.

L'expédition de Troie, si glorieuse aux Grecs, leur fut également nuisible, & par les désordres qu'occasionna une longue absence des rois, & par les entreprises des pirates & des brigands, qui saisirent l'occasion d'attaquer les peuples. Environ quatre-vingt ans après, on essuya des malheurs encore plus funestes. Hercule, malgré ses exploits, avoit été exclu de la couronne de Mycènes. Les Héraclides, ses descendans, s'étoient vus contraints de quitter la Grèce, où la haine les persécutoit. Ils y rentrèrent en armes, lorsque leur patrie déchirée & abattue devoit être nécessairement la proie du

Malheurs qui suivent la prise de Troie.

Les Héraclides.

plus fort. Argos, Sparte, Mycènès, furent asservies *. La terreur se répandit de tous côtés. Alors plusieurs colonies passèrent la mer, & s'établirent dans les îles & sur les côtes de l'Asie-mineure. Celles des Ioniens, des Èoliens & des Doriens sont les plus célèbres.

Colonies Asiatiques.

Depuis long-temps Minos, roi de Crète, que les poëtes ont fait juge des enfers, s'étoit dit inspiré pour établir des lois nouvelles. Mais, si l'humanité nous sert de règle, ces lois, quoique Lycurgue les ait prises pour modèle, nous paroîtront peu dignes d'une origine miraculeuse; car elles se rapportoient principalement à la guerre, & n'empêchèrent jamais les troubles & les discordes civiles. Minos forma de braves guerriers, qui furent des citoyens turbulens. Il ne permit pas aux jeunes gens de révoquer en doute la sagesse des principes qu'on

Lois de Minos en Crète.

* Argos fut le partage de Témènes, Mycènes de Cresphonte, Sparte des deux fils d'Aristodème qui étoit mort pendant la guerre.

leur

leur enseignoit. C'est ce que Platon trouve admirable, mais ce qui enracine les préjugés & les abus, ainsi que les bons principes. Le respect pour les lois ne peut-il donc pas s'allier avec l'usage du sens commun? Le célibat étoit défendu en Crète. On assure sans aucune vraisemblance, que le législateur autorisa des vices contre nature, afin que les pères ne fussent pas trop chargés d'enfans.

CHAPITRE II.

Barbarie des siècles héroïques ; superstitions, &c.

Les siècles héroïques furent barbares.

LES siècles héroïques furent des temps de barbarie. On peut s'en rapporter au peintre des anciennes mœurs. Homère est à cet égard un excellent historien ; & nous tirons de ses fables mêmes les vraies connoissances qui ont de quoi nous intéresser.

Au milieu de la barbarie, dont nous citerons des exemples, se maintenoit une liberté altière, d'autant plus chère aux hommes, qu'ils sont moins amollis par les institutions sociales. Tant de rois célèbres, qu'on imagine si puissans, n'avoient qu'une foible autorité sur leurs sujets. Ils délibéroient dans un conseil particulier ; une assemblée générale confirmoit ou rejetoit la décision. Opiner le premier, écouter les plaintes, juger les différends, com-

Pouvoir des rois très-limité.

mander les troupes, étoient les prérogatives du prince; ajoutons-y celle de préſider à la religion. Erechtée, roi d'Athènes, ſépara le premier, en faveur de ſon frère Butès, le ſacerdoce d'avec l'empire; exemple qui ne paroît pas avoir eu des imitateurs. En un mot, le gouvernement des Grecs étoit le même que celui de preſque toutes les nations barbares, gouvernées par leurs coutumes, plutôt que par l'autorité de leurs chefs, dont elles dépendent en peu de choſes.

Ils préſidoient à la religion.

Les Grecs faiſoient leur principale occupation de la guerre, ſans connoître le droit des gens, néceſſaire pour en adoucir ou en corriger les horreurs. Ce droit, fondé ſur les premiers principes de la nature & de la morale, eſt au fond celui de l'humanité même, auquel il faut ajouter les conventions réciproques des nations entre elles. Un peuple a envers un autre peuple les devoirs d'un homme envers un autre homme. Le motif de ſa propre conſervation peut autoriſer la violence. Mais celui qui tue ſans que ſa vie

Les Grecs ignoroient le droit des gens

Idée de ce droit.

ſoit attaquée, celui qui enlève par les armes le bien d'autrui, eſt un brigand ou un aſſaſſin, digne de l'exécration & de la vengeance publique. De même toute guerre injuſte eſt un attentat d'autant plus atroce, qu'elle produit plus de meurtres & de brigandages ; & toute guerre eſt injuſte, lorſque les paſſions la font entreprendre, ou qu'elle excède les bornes preſcrites par l'équité naturelle. Les ames ſenſibles n'entendront jamais qu'avec horreur ce mot, qu'on croiroit tiré de la langue des Cannibales, *le droit du plus fort*. C'étoit pourtant alors le droit des Grecs.

Ce qu'ils appeloient vertu.

On doute qu'ils euſſent quelque idée générale de vertu; parce que le mot *aretè* qui l'exprime ne ſignifioit alors que bravoure. Dans cet état de guerre & d'invaſions continuelles, la bravoure, il faut en convenir, devoit ſuppléer en quelque forte aux vertus. Féroces dans les combats, féroces après la victoire, ils traitoient leurs priſonniers, comme des victimes dévouées à la cruauté. Les femmes, les princeſſes,

Férocité dans la guerre ; cruauté envers les vaincus.

réduites en servitude, essuyoient des traitemens plus insupportables que la mort. En un mot, exterminer ses ennemis, ou en faire des esclaves, c'étoit alors & ce fut encore long-temps le but de la guerre. Les représailles ne pouvoient donc être qu'affreuses. Combien de siècles se sont écoulés, avant que les hommes sentissent qu'il est de leur intérêt de faire du bien à leurs semblables, ou de leur faire le moins de mal qu'ils peuvent, quand ils sont malheureusement forcés de nuire !

Ignorance de l'Art militaire, prouvée par le siège de Troie.

Ces héros, ces grands capitaines de l'Iliade ignoroient l'art militaire, au point que le siège de Troie ne ressemble point à un siège. Leur camp étoit fort éloigné de la ville ; l'espace libre entre-deux servoit de champ de bataille. On ne voit point de circonvallation, ni d'attaques, ni d'escalade, ni de machines de guerre. Dans les combats, la force du corps faisoit tout ; l'adresse ne se montroit qu'à lancer des traits ; le premier coup d'épée décidoit ordinairement du sort des guerriers. Leurs chars rendoient souvent inu-

tiles les conducteurs, & ne pouvoient servir, en mille rencontres, qu'à embarrasser les combattans. Il n'y avoit pas d'autre cavalerie. Enfin, le grand art étoit de tendre un piège & dresser une embuscade, ou de surprendre un parti. Le grand objet étoit de piller; car le butin tenoit lieu de paye, & il se partageoit entre les chefs & les soldats. C'est encore un trait de ressemblance avec les mœurs germaniques.

Quelle étoit la flotte des Grecs?

Douze cents vaisseaux composoient la flotte des Grecs au siège de Troie; mais les plus grands, selon Homère, portoient six vingts hommes. Il n'y entroit point de fer; l'usage de la scie étoit alors inconnu. Ces vaisseaux pourroient donc se comparer à des canots de sauvages.

Point d'astronomie chez les anciens Grecs.

L'extrême ignorance des Grecs en astronomie peut donner une idée de leur navigation. Ils n'eurent longtemps que des années de trois, de quatre, ou de six mois. Ils ne connoissoient qu'un très-petit nombre de constellations, & qu'une seule planète, Vénus; encore crurent-ils jusqu'à Pythagore, que la Vénus du

matin n'étoit pas celle du soir. Sans doute, les Égyptiens & les Phéniciens qui s'établirent en Grèce, n'y avoient point apporté les sciences de leur patrie.

Les sciences & les lettres ne purent être cultivées que fort tard.

D'ailleurs, pouvoient-elles germer dans ces cantons déchirés par la discorde & par la guerre? C'est au sein de la tranquillité & de l'aisance, qu'elles ont coutume de fleurir avec les lettres & les arts. Aussi les Grecs de l'Asie-mineure jouirent-ils les premiers du double avantage d'être heureux & instruits. Homère illustra cette contrée, environ trois cents ans après la guerre de Troie. Ses deux poëmes épiques, malgré leurs défauts qu'une espèce de fanatisme littéraire s'efforce en vain de pallier, sont des prodiges de génie & des sources d'instruction. La vérité des peintures, indépendamment du sublime de la poësie, intéresse infiniment ceux qui aiment à connoître les mœurs antiques.

Homère dans l'Asie-mineure.

Grossièreté des mœurs héroïques.

Ses descriptions des festins que faisoient les Grecs, prouvent encore la grossièreté de leurs mœurs. Les rois eux-mêmes assomment un tau-

reau ou égorgent un bélier; ils les coupent en pièces, après les avoir dépouillés; ils les font griller, & ne savent pas les rôtir. Agamemnon sert le dos d'un bœuf à Ajax. Ils mangent en gloutons mal-propres. Qu'on ne s'étonne point des injures qu'ils se disent publiquement dans la colère. Leurs dieux ne sont guère moins barbares, ni plus maîtres de leurs passions.

Lois favorables à l'agriculture.

Par d'anciennes lois, attribuées à Triptolème, il étoit défendu de faire du mal aux animaux; & l'on ne pouvoit offrir aux dieux que les fruits de la terre. La superstition abolit ces lois, favorables à l'agriculture. Cécrops avoit défendu pareillement d'immoler des animaux. Les premiers législateurs, persuadés avec raison que l'agriculture civiliseroit les peuples, s'étoient beaucoup attachés à cet objet, jusqu'à limiter la quantité de terres qu'on pourroit avoir; jusqu'à défendre d'aliéner l'héritage de ses ancêtres, & d'hypothéquer une dette sur des terres labourables.

Autres lois.

Le mariage ne méritoit pas moins

d'attention. Auſſi puniſſoit-on l'adultère. Le coupable payoit une amende au mari qui avoit pu le convaincre ; & le père de la femme infidelle rendoit à ſon gendre tous les préſens, qu'il en avoit reçus pour le mariage. Quoique les aînés euſſent des privilèges, on partageoit au ſort les ſucceſſions entre les enfans. Il y avoit peine de mort pour l'homicide ; mais il n'y avoit point d'officiers publics pour la recherche des meurtriers. Ceux-ci étoient libres pendant l'inſtruction du procès ; ils plaidoient contre les parens du mort, qui pourſuivoient la vengeance ; ils pouvoient les appaiſer ou s'enfuir : tout délit ſe rachetoit à prix d'argent. Telle a été la juriſprudence de preſque tous les peuples barbares ; telle en particulier celle des Germains.

Les *myſtères* d'Éleuſis, près d'Athènes, inſtitués en l'honneur de Cérès, ou, ſuivant la tradition fabuleuſe, par elle-même, étoient un excellent moyen d'adoucir les mœurs en inſpirant la ſageſſe, s'il en faut croire les auteurs de l'antiquité, Myſtères d'Éleuſis, très-vantés.

» C'eſt le plus grand des biens, » dit Cicéron, qu'Athènes nous ait » procuré parmi tant d'autres; nous » avons appris d'elle, non-ſeule- » ment à vivre avec joie, mais » encore à mourir avec tranquillité, » dans l'eſpérance d'un avenir plus » heureux *. «

Le ſecret inviolable des initiés paroît ſuſpect.

Il y a lieu de croire que ces myſtères, comme ceux des Égyptiens, dévoiloient aux initiés une doctrine fort ſupérieure aux ſuperſtitions vulgaires, & qu'ils annonçoient principalement l'unité de dieu & la vie future. Mais le ſecret inviolable dont ils étoient enveloppés, les cérémonies nocturnes de la réception, les coups de tonnerre, les ſpectres qui frappoient l'imagination des aſpirans, tout inſpire de juſtes défiances. S'il n'y avoit rien eu que de grand, de vrai & d'utile, pourquoi craindre la lumière? » Caton s'étonnoit » qu'un aruſpice pût en regarder un » autre ſans rire; ne pourroit-on » pas dire la même choſe de deux » initiés? « Cette réflexion de M.

* *De leg.* 2.

de Bougainville paroîtra encore plus juſte, ſi l'on penſe que les myſtères d'Éleuſis remontent à des temps de barbarie. * Il faut avouer cependant que des philoſophes, qui auroient connu la vérité & qui auroient voulu la répandre, pouvoient craindre les yeux d'un peuple ſuperſtitieux juſqu'au fanatiſme.

Les oracles nés de l'impoſture & de la ſuperſtition.

Alors on croyoit aveuglément aux oracles, on ne faiſoit rien ſans les conſulter, & les artifices groſſiers des prêtres & des prêtreſſes en impoſoient à tout le monde. Les oracles peuvent ſe mettre à côté de l'aſtrologie judiciaire. C'étoit le fruit d'une fourberie intéreſſée & d'une folle ſuperſtition. Quelques merveilles qu'on en rapporte, un eſprit ſans préjugé ne ſauroit y ajouter foi, s'il examine le fond des choſes. Il verra des réponſes équivoques faites avec art, comme ſi la divinité craignoit d'être démentie par l'événement. Il verra des impoſtures prouvées, & il n'en faut qu'une

* Voyez Mém. de l'Acad. des Inſcript. t. 21.

pour faire soupçonner les autres. Il verra enfin des oracles & des devins chez les sauvages, dans toutes les nations sans lumières ; preuve évidente qu'ils tirent leur origine de la foiblesse de l'esprit humain. Si l'on avoit conservé des milliers de fausses prédictions, avec le petit nombre de celles que le hasard a vérifiées, peut-être n'y auroit-il point eu de dispute sérieuse sur une matière qui s'éclaircit aisément, lorsque l'on consulte la raison plutôt que l'autorité *.

La mythologie des Grecs est inexplicable.

Les extravagances de la religion ou de la mythologie des Grecs sont assez connues. On s'est efforcé de les expliquer par des allégories & par des systêmes. C'est comme si l'on vouloit expliquer les rêves d'un homme en délire. La nation reçut les dieux que les étrangers lui apportèrent ; elle y en ajouta de sa façon ; l'ignorance & le goût du merveilleux donnèrent du poids à toutes les fables, & les plus ab-

* Voyez l'*Origine des lois*, *&c.* troisième partie.

ſurdes trouvèrent des eſprits naturellement diſpoſés à les croire.

Il eſt certain que les poëtes ont ſuivi les traditions vulgaires. Homère & Héſiode, ſon contemporain, ont été nommés avec fondement les théologiens du peuple. Quoique leur Jupiter commande aux dieux, quoique la théogonie d'Héſiode renferme l'idée d'un chaos, d'où l'intelligence ſuprême a tiré le monde; les vérités primitives diſparoiſſent dans leurs ouvrages, comme une goutte d'eau dans la mer. Il étoit réſervé aux philoſophes, ſinon d'établir la vérité, du moins de décrier les erreurs.

Théologie d'Homère & d'Héſiode, pleine d'abſurdités populaires.

On a prétendu qu'Orphée, avant la guerre de Troie, avoit enſeigné une théologie ſublime; on lui a attribué des poëſies admirables ſur la divinité. Proclus en cite ce paſſage: *Tout ce qui eſt, tout ce qui a été, tout ce qui ſera, étoit originellement contenu dans le ſein fécond de Jupiter. Jupiter eſt le premier & le dernier, le commencement & la fin; de lui dérivent tous les êtres, &c.*

Théologie ſublime fauſſement attribuée à Orphée.

Le poëte des Argonautes se trouve ici transformé en un Platon. Mais il faut des preuves de ce prodige, & tout semble prouver le contraire : les prétendues poësies d'Orphée ont été faites long-temps après lui.

Les Grecs croyoient la vie future.

Un jugement à subir après la mort, des récompenses pour les justes, des supplices pour les méchans : c'est ce que la religion grecque proposoit de vraiment utile. Ce dogme de l'immortalité est si beau par lui-même, si salutaire par ses conséquences, qu'il peut effacer bien des erreurs en matière de religion. Malheureusement l'Élysée & le Tartare des anciens étoient peints d'une manière absurde ; & il devoit arriver tôt ou tard qu'en méprisant ce que la fable y avoit mêlé de faux, on mépriseroit aussi le vrai confondu avec la fable.

Utilité des jeux de la Grèce.

Nous ne devons pas finir cet article sans parler des jeux de la Grèce ; institution respectable dans son origine, mais qui dégénéra en abus, comme tous les établissemens dont l'utilité dépend de certaines

circonſtances. Ces jeux formoient des guerriers par les exercices du corps, la courſe, la lutte, le pugilat, &c. Ils inſpiroient cette noble émulation, qui brave les fatigues & les dangers par le ſeul motif de la gloire : ils rapprochoient les Grecs déſunis, & faiſoient naître dans leur ame des ſentimens de concorde, qui pouvoient ſeuls les rendre heureux. Toute hoſtilité ceſſoit alors : on goûtoit les mêmes plaiſirs, on vivoit en bons compatriotes, on ſentoit les avantages d'une paiſible union ; & il étoit difficile qu'on ne ſouhaitât de l'entretenir.

Abus qui en réſultèrent.

Lorſque dans la ſuite l'art militaire perfectionné exigea des exercices particuliers, & que le *gymnaſe* ou la *paleſtre* ne fut plus l'école des ſoldats ; lorſque les athlètes formèrent une profeſſion ſéparée, très-onéreuſe au public par les dépenſes qu'ils occaſionnoient ; lorſque le goût des ſpectacles devint une folle paſſion qui étouffa le patriotiſme ; ces jeux furent un des fléaux de la

Grèce. Du temps de Solon, les athlètes victorieux avoient déja des pensions considérables, qu'il se crut obligé de réduire. Le mal s'accrut de jour en jour, depuis que Périclès, (comme nous le verrons bientôt,) sacrifia le bien public aux amusemens du peuple.

Jeux olympiques.

Les jeux olympiques, les plus célèbres de tous, dont l'établissement est attribué à Pélops, se faisoient à Olympie dans le Péloponnèse. On les rétablit l'an 884 avant notre ère; & dès-lors ils furent célébrés tous les quatre ans. Les olympiades, ou l'intervalle de quatre années, d'une de ces fêtes à l'autre, marquent l'ordre chronologique des faits. La première commence 776 ans avant la naissance de Jésus-Christ.

Olympiades.

Il est temps de parcourir les siècles historiques, & de voir la liberté & les lois frayer la route aux grands hommes, dont la Grèce pouvoit s'enorgueillir, plutôt que de ses divinités fabuleuses & de ses héros barbares. Nous gagnerions peu

à connoître tous les petits états de cette petite contrée. Sparte & Athènes demandent seules une étude particulière.

CHAPITRE III.

Gouvernement, législation & mœurs de Sparte.

Révolution dans la Grèce.

UNE révolution presque générale avoit changé la face de la Grèce. Naturellement inquiets, irrités par le malheur & l'oppression, les Grecs s'étoient lassés d'obéir aux rois, comme les rois eux-mêmes s'étoient rendus indignes de commander. Quelques-uns ayant secoué le joug, les autres suivirent leur exemple.

Établissement des républiques.

Les anciens royaumes, devenus des républiques, se gouvernoient sur un nouveau plan, qui tenoit encore de la barbarie; mais l'esprit de liberté fermentoit par-tout, & n'attendoit que des génies capables de le diriger, pour faire éclore des prodiges d'héroïsme.

État de Sparte avant Lycurgue.

Sparte ou Lacédémone en devoit donner l'exemple, quoiqu'elle conservât ses rois, dont on respectoit l'origine. Depuis que les Héraclides

avoient repris le Péloponnèſe, deux princes de leur race occupoient conjointement le trône. Ce partage de la royauté, ſource éternelle de diſſenſions, déchiroit un état dépourvu de bonnes lois. Lycurgue parut enfin pour la gloire & le bonheur de ſa patrie.

Avant J. C. 898.

Il étoit fils d'Eunome, roi de Sparte, tué dans une ſédition. Après la mort de Polydecte, ſon frère aîné, qui ne laiſſa point d'enfans, mais dont la veuve étoit enceinte, il monta ſur le trône. Il pouvoit d'autant plus aiſément s'y maintenir, que cette princeſſe amoureuſe lui offrit ſa main, & promit de ſe faire avorter s'il l'acceptoit. Lycurgue eut horreur de la propoſition, diſſimula cependant, gagna du temps juſqu'aux couches de la reine, prit grand ſoin du jeune prince qu'elle mit au monde, le reconnut, & gouverna en qualité de ſon tuteur.

Lycurgue renonce à la couronne.

Une action ſi généreuſe ne le garantiſſant pas des ſoupçons, il ſe retira; il voyagea en Crète, en Ionie, peut-être juſqu'en Égypte, pour étudier les mœurs & les lois

Ses voyages & ſon retour.

des nations. Sparte le regrettoit, parce que les désordres se multiplioient en son absence. On le pressa de revenir; les deux rois le demandèrent comme le peuple. Il revint; & jugeant que des lois particulières ne pouvoient réformer, ni une mauvaise constitution, ni un peuple licencieux, il résolut de couper dans le vif, de tout changer à la fois. Une pareille entreprise n'exigeoit pas moins de prudence que de courage. A l'exemple de Minos, son modèle, il fit parler un oracle, afin de paroître inspiré. C'étoit beaucoup; mais le secours des hommes étoit aussi nécessaire. La persuasion ne pouvant avoir assez de force, il crut devoir employer la crainte. Les principaux citoyens, qui approuvoient son plan de réforme, se montrèrent sous les armes au moment de l'exécution. Personne n'osa résister.

Il entreprend de tout réformer.

Lycurgue, sans abolir la royauté, que partageoient les deux branches de la maison des Héraclides, créa un gouvernement mixte où trois pouvoirs se balançoient mutuelle-

Gouvernement mixte; les trois pouvoirs.

ment. Il ne laiſſa guère aux rois que le commandement des armées & le reſpect attaché au trône. Il établit un ſénat, de vingt-huit membres, outre les deux princes, pour tenir en équilibre ceux-ci & le peuple; de façon que l'autorité royale ne pût dégénérer en tyrannie, ni la liberté populaire en révolte. Le ſénat devoit examiner & propoſer les affaires; le peuple devoit approuver ou rejeter les propoſitions, & par conſéquent poſſédoit le pouvoir légiſlatif. Les ſénateurs étoient à vie; ce qui rendoit leur autorité plus redoutable.

Établiſſement des éphores 130 ans après Lycurgue.

Quoique Hérodote & Xénophon attribuent à Lycurgue l'établiſſement des éphores, (opinion contraire au ſentiment d'Ariſtote & de Plutarque), on ne place cet établiſſement qu'environ cent trente ans après le légiſlateur. Ce fut un moyen que le roi Théopompe imagina, pour tenir le ſénat en bride. Cinq magiſtrats annuels choiſis par le peuple, ſous le nom d'éphores, eurent le droit de caſſer, d'empriſonner les ſénateurs, & même de les punir

de mort. Leur autorité s'étendoit jusques sur les rois, qu'ils pouvoient arrêter & suspendre de leurs fonctions, jusqu'à ce qu'un oracle ordonnât de les rétablir. On dit que la femme de Théopompe lui reprochant d'avoir affoibli la royauté, par cette nouvelle magistrature, il répondit : *Au contraire, je l'ai rendue plus forte, puisqu'elle sera plus durable.* Mais l'expérience prouva que si les éphores ne renversèrent pas le gouvernement, c'est que Lycurgue avoit cimenté très-solidement son ouvrage : un pouvoir permanent qui tenoit du despotisme, étoit trop contraire à l'esprit républicain.

Lycurgue soutient les lois par les mœurs.

Ce législateur savoit combien les lois sont impuissantes ou fragiles sans les mœurs. Il vint à bout de les unir & de les fortifier par leur influence réciproque. Son objet, selon Plutarque, étoit de faire de Lacédémone une seule famille, où tous les citoyens rassemblés comme les abeilles, & travaillant de concert au bien public, fussent tout entiers à la patrie. Ç'auroit été une chimère

dans un vaſte état. * Mais Lycurgue réaliſa une idée ſi ſupérieure aux vues ordinaires de la politique.

Il bannit la pauvreté & les richeſſes.

Pour bannir en même temps la pauvreté & les richeſſes, ces deux ſources de corruption, il mit les biens en commun, & fit un partage égal des terres. Aux monnoies d'or & d'argent, il en ſubſtitua une de fer extrêmement lourde, qui, hors de Sparte, ne pouvoit être d'aucune valeur. Il proſcrivit tous les arts de luxe & d'agrément; il ordonna que les planchers des maiſons ne ſeroient faits qu'avec la cognée, & les portes qu'avec la ſcie. Il détruiſit enfin les cauſes de l'inégalité civile; & en rendant les richeſſes mépriſables, ou, pour mieux dire, nulles, il fit que, dans la pauvreté générale, il n'y eut réellement point de pauvres. L'intérêt, la fraude, l'injuſtice, la volupté, la molleſſe, devoient périr faute d'alimens.

---

* On ne comptoit que neuf mille citoyens dans la ville, & trente mille à la campagne. Les premiers ſe nommoient proprement *Spartiates*, & les autres, *Lacédémoniens*.

Tables publiques.

L'obligation de manger à des tables publiques, extrêmement frugales, maintenoit cette égalité & cette concorde, dont le législateur sentoit l'importance. On y exerçoit la raison, ainsi que la sobriété. On s'y entretenoit de choses utiles. Une raillerie fine servoit à corriger les défauts; mais on ne l'employoit qu'avec prudence, & si quelqu'un témoignoit en être blessé, on s'en abstenoit d'abord. La vertu étoit plus efficace que notre politesse trompeuse, pour empêcher les maux dont la langue se rend coupable.

Éducation des enfans pour la république.

Il falloit sur-tout que l'éducation formât des hommes, tels que Lycurgue les vouloit. Ce fut un des principaux objets de ses soins, & le succès répondit à ses espérances. Les enfans, comme appartenans à l'état, étoient élevés pour l'état. Les nourrices ne les garottoient point de langes, & ils en étoient mieux conformés & plus forts; elles leur apprenoient à ne rien craindre dans les ténèbres, & à ne jamais se plaindre sans besoin. Dès l'âge de sept ans, livrés aux maîtres publics,

publics, on les formoit tous aux mêmes habitudes, parce qu'ils devoient remplir les mêmes devoirs. On les exerçoit à la fatigue, à la valeur, à l'obéiſſance la plus prompte. Ceux qui ſe diſtinguoient davantage commandoient aux autres; mais ſous les yeux des anciens, toujours attentifs à les reprendre & à les corriger. Nulle action ne paſſoit pour indifférente; les jeux mêmes étoient des exercices de courage & de vertu. Chaque vieillard ſe regardoit comme le père de toute la jeuneſſe; la jeuneſſe trouvoit dans chaque vieillard, un cenſeur, dont elle reſpectoit les avis, la ſageſſe & l'autorité.

Autorité des anciens.

Si l'on obligeoit les enfans à dérober leur nourriture, uſage cenſuré par une foule d'écrivains, il n'y avoit en cela qu'une ſimple apparence de vol; puiſqu'ils prenoient ce qui leur étoit abandonné par les lois. On vouloit les accoutumer de bonne heure aux ruſes de guerre, à la vigilance & aux périls. Quand ils ſe laiſſoient ſurprendre, on les châtioit

Pourquoi on obligeoit les enfans à dérober leur nourriture.

ſévérement. Ils ne pouvoient devenir voleurs, n'ayant pas le moindre motif de voler : ils devenoient hardis & adroits, parcequ'il falloit néceſſairement l'être. Les mœurs de Sparte ont juſtifié cette pratique. C'eût été ailleurs une folie, ou un vice dangereux.

Comment on exerçoit la raiſon.

En même temps que les corps ſe durciſſoient au travail, l'eſprit & la raiſon ſe cultivoient, non par des études ſtériles ou ennuyeuſes, mais par l'habitude continuelle de juger & de raiſonner. Les enfans, admis aux repas publics, y entendoient ſans ceſſe des diſcours qui valoient les meilleures leçons. On les interrogeoit ſouvent ſur des points de politique & de morale ; on leur demandoit ce qu'ils penſoient de telle action, de tel homme ; on exigeoit qu'ils répondiſſent promptement, en peu de mots, & d'une manière judicieuſe. De-là cette pénétration & cette juſteſſe d'eſprit, ce *laconiſme* nerveux, ces belles ſentences des Spartiates. L'énergie de leur ſtyle peignoit la force de leur ame. Leur exemple démontre que l'habitude peut tout.

Lycurgue étendit plus loin ſes vues. Il changea, pour ainſi dire, les femmes en hommes, afin que des mères foibles ne tranſmiſſent pas leur foibleſſe à leurs enfans. Il les aſſujettit aux exercices mâles qui rendent le corps ſain & robuſte. On lui a reproché des abus contraires à la pudeur, ſur-tout d'avoir fait paroître les filles nues dans les jeux, où elles s'exerçoient à la lutte, où elles danſoient en public ; où cependant elles excitoient la jeuneſſe à la vertu, tantôt par l'aiguillon des louanges, tantôt par celui de la raillerie. Plutarque eſt l'apologiſte de cette coutume, auſſi bien que de celle de prêter ſa femme à d'autres hommes, pour donner à l'état des enfans mieux conſtitués, ou de plus grande eſpérance. Il eſt vrai que la force des lois conſerva long-temps la pudeur. Quelqu'un demandant à un Spartiate la peine qu'on infligeoit aux adultères, il répondit : *Comment y auroit-il à Sparte un adultère ?* Mais le libertinage ayant enfin pénétré au ſein de la république, changea en poiſon des coutumes que l'ancienne vertu juſti-

Les femmes s'exerçoient comme les hommes.

Abus contraires à la pudeur.

fioit. Les femmes de Sparte furent décriées dans la Grèce ; & Ariſtote attribue au mépris des bienſéances les déſordres qui perdirent l'état.

Empire qu'avoient les femmes ſur les hommes.

Tant que ces femmes furent à l'épreuve des paſſions, l'empire qu'on leur avoit donné ſur les hommes ne pouvoit être qu'avantageux. Elles reſpiroient l'héroïſme, & le communiquoient par leur conduite. Une mère dit à ſon fils, pour le conſoler d'une bleſſure qui le rendoit boiteux : *Va, mon fils tu ne peux plus faire un pas ſans te ſouvenir de ta valeur.* Quel courage ces ſentimens devoient inſpirer ! *Vous autres Lacédémoniennes*, diſoit une étrangère à l'épouſe de Léonidas, *vous êtes les ſeules qui commandiez aux hommes.* — *Auſſi*, répliqua-t-elle, *ſommes-nous les ſeules qui faiſons des hommes.* Mais avec un tel aſcendant, ſi les femmes venoient à ſe corrompre (& on les y expoſoit trop), Sparte étoit perdue.

Loi pour les jeunes époux.

Cependant le légiſlateur avoit réglé par des lois rigides le commerce des deux ſexes. Un jeune mari ne pouvoit même voir ſa femme qu'à la

dérobée : l'amour, loin d'amollir & de corrompre, ne devoit être qu'un encouragement au devoir. On mépriſoit le célibat ; il privoit des honneurs & des ſoins qu'on rendoit à la vieilleſſe. Un jeune homme dédaigna de ſe lever devant un illuſtre capitaine célibataire, & lui dit : *tu n'as point d'enfans, qui puiſſent un jour me rendre cet honneur, & ſe lever devant moi.*

Mépris du célibat

Toute ſcience ſpéculative, tout art mécanique, étant interdits aux citoyens, ils paſſoient leur vie, en temps de paix, à la chaſſe & à d'autres exercices, ou à des converſations qui n'avoient rien de frivole. Étoit-ce une vie oiſive, comme le prétendent quelques auteurs ? non, ſans doute, puiſque jamais peuple ne s'occupa plus ardemment du bien public. Il falloit, à la vérité, être Spartiate, pour ſe faire une occupation ſérieuſe juſques dans les ſalles d'aſſemblée, où l'on ne faiſoit que diſcourir. Mais des hommes avides d'inſtructions ne manquent pas de matières intéreſſantes, dans un état libre & vertueux ; les affaires pu-

Oiſiveté fauſſement reprochée aux Spartiates.

bliques y ſont l'affaire de chaque citoyen.

Philoſophie des Spartiates.

Le reproche d'ignorance groſſière paroîtra auſſi injuſte, quand on réfléchira ſur les ſoins que donnoient les Spartiates à la culture de la raiſon. Autant ils dédaignoient l'art des ſophiſtes & des rhéteurs, autant s'appliquoient-ils à bien penſer, à bien dire, & à cette eſpèce de philoſophie qui, ſans verbiage, ſans ſubtilité, forme le jugement & les mœurs. *Laconiſer* & philoſopher étoient, diſoit-on, une même choſe. Sparte aimoit la poëſie, comme un moyen d'échauffer l'ame, & de la porter aux actions ſublimes. On ne peut qu'applaudir à cette chanſon lacédémonienne, que Plutarque nous a conſervée : plus elle eſt ſimple & naïve, plus elle devoit produire d'effet. Voici la traduction d'Amiot :

Leur poëſie mâle.

CHŒUR DES VIEILLARDS.

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans & hardis.

CHŒUR DES JEUNES GENS.

Nous le ſommes maintenant
A l'épreuve à tout venant.

CHŒUR DES ENFANS.

Et nous un jour le ſerons
Qui tous vous ſurpaſſerons.

Enfin, pour juger du plan de Lycurgue, il faut ſe tranſporter dans ſon ſiècle. Il voyoit, au milieu des troubles de la Grèce, ſa patrie foible par elle-même, agitée de factions, pleine de déſordres, expoſée aux entrepriſes de ſes voiſins. Il voulut former une république guerrière, invincible, à l'abri des malheurs qu'entraîne la corruption au-dedans, & de ceux qu'amènent les attaques du dehors. Projet certainement admirable, & mieux exécuté qu'aucun autre plan de légiſlation. Il n'écrivit point ſes lois : il voulut que l'éducation les imprimât dans les cœurs. Tout ce qui n'étoit pas eſſentiel, & pouvoit dépendre des circonſtances, il crut

Le plan de Lycurgue étoit admirable dans les circonſtances.

Lois non écrites.

devoir l'abandonner à la sageſſe des citoyens, une fois imbus de bons principes. Il réuſſit enfin à rendre durable un gouvernement fondé ſur l'auſtérité des mœurs. S'il ferma la porte aux étrangers qui n'apportoient rien d'utile, ce ne fut pas, comme Thucydide le ſuppoſe, de peur qu'ils n'imitaſſent la vertu des Spartiates; ce fut plutôt de peur que ceux-ci ne contractaſſent les vices des étrangers. Sa *Xénélaſie*, cette loi contre les étrangers, n'excluoit aucun homme de bien, aucun talent digne de Lacédémone: elle n'étoit qu'une barrière oppoſée à la contagion; & l'on doit convenir qu'elle s'accordoit parfaitement avec le principal objet de Lycurgue.

Xénélaſie, ou exclusion des étrangers.

Courage des Spartiates.

Selon les vues du légiſlateur, les Spartiates vivoient toujours comme dans un camp; ils marchoient au combat avec autant de gaîté que de bravoure: alors ils ſembloient avoir un dieu à leur tête. Lycurgue connoiſſoit trop le cœur humain, pour ne pas craindre que tant de courage ne fît naître l'ambition. Il s'efforça

d'en extirper le germe; persuadé que Sparte ne seroit véritablement heureuse, qu'en se contentant de sa liberté, de sa pauvreté, & en repoussant ses ennemis, sans aspirer jamais à la domination ni aux conquêtes. Il ordonna qu'on ne feroit la guerre que pour se défendre; qu'on ne poursuivroit point l'ennemi vaincu; qu'on n'enlèveroit point ses dépouilles; & qu'on n'auroit point de flotte, afin de n'être pas tenté de courir la mer.

Lycurgue veut prévenir leur ambition.

Une preuve de la sagesse de ces réglemens, en général, c'est qu'ils produisirent un effet durable. Les passions, enchaînées par les mœurs, excepté peut-être l'ambition du commandement, furent presque toujours soumises aux lois, dans un espace de cinq siècles. Sparte obtint l'estime & la confiance de la Grèce; elle en fut long-temps l'arbitre, parce qu'elle méritoit de l'être. Le temps qui altère tout, mina enfin & abattit ce grand ouvrage; mais sa durée doit paroître prodigieuse à quiconque observe les penchans de la nature.

Effet durable des lois de Lycurgue.

Dureté quelquefois barbare des Spartiates.

Je ne prétends point que les mœurs des Spartiates, ni leur forme de gouvernement, soient un modèle accompli. On outre souvent les éloges comme la critique; &, en exaltant une perfection imaginaire, on dépouille la vertu réelle de sa douceur & de ses charmes. L'austérité lacédémonienne, poussée à l'excès, offroit des spectacles terribles pour l'humanité. Elle étouffoit la pitié & les affections naturelles, ces précieux sentimens, qu'il seroit affreux de ne pouvoir concilier avec les devoirs de citoyen.

Ils faisoient périr les enfans infirmes.

C'étoit une barbarie de faire périr, pour n'avoir que de bons soldats, les enfans infirmes ou d'une complexion délicate; d'autant plus que le tempérament pouvoit se fortifier, & les talens militaires suppléer à la foiblesse du corps *. C'étoit une

* On vouloit même que les rois fussent de haute taille. Les éphores, selon Théophraste, condamnèrent à une amende Archidamus, pour avoir épousé une très-petite femme. *Elle nous donnera*, disoient-ils, *non des rois, mais des roitelets.*

barbarie, pour accoutumer les enfans à la douleur, de les déchirer de coups de verges sur l'autel de Diane, quelquefois jusqu'à la mort, sans qu'ils osassent lâcher une plainte. Les mères se piquoient de recevoir sans émotion, de recevoir même avec des transports de joie, la nouvelle que leurs fils avoient expiré glorieusement les armes à la main : comme si l'amour de la patrie devoit éteindre la tendresse maternelle. De semblables excès donnoient au caractère des Spartiates une âpreté farouche qui les porta souvent à la cruauté.

Enfans cruellement traités.

Mères trop insensibles.

On ne peut lire sans horreur les traitemens inhumains dont ils accabloient les Ilotes ou Hélotes. C'étoit un peuple voisin, qu'ils avoient réduit en esclavage. Ces malheureux esclaves, employés à l'agriculture & aux travaux mécaniques, étoient traités moins en hommes qu'en bêtes. Non-seulement on les enivroit, pour inspirer aux enfans l'horreur de l'ivresse & de l'intempérance, mais encore on envoyoit quelquefois la jeunesse en embuscade pour les

Cruauté envers les Hélotes.

massacrer. On faisoit mourir tout Hélote, distingué par sa taille ou par sa mine, comme un ennemi de la nation. De telles barbaries ne peuvent être imputées à Lycurgue; elles commencèrent probablement, selon Plutarque, après une révolte des esclaves contre les maîtres.

Droit des esclaves.

N'examinons point si l'esclavage est compatible avec le droit naturel, excepté le cas où des ennemis vaincus ne pourroient être remis en liberté, sans que les vainqueurs s'exposassent à un danger imminent. Ne recherchons point à quel titre on peut vendre la liberté d'un homme, ni comment il peut la perdre en naissant, quoique attachée à sa nature. L'ancien usage de toutes les nations soutiendroit difficilement cet examen. Du moins disons hardiment qu'un esclave ne cesse pas d'être homme, que ses services augmentent les droits de la nature, & que, l'opprimer sans justice, c'est lui fournir des raisons de s'armer contre ses tyrans.

Les Spartiates dignes de grands éloges.

Les Spartiates mériteroient donc beaucoup plus d'éloges, si la dou-

ceur avoit tempéré leurs vertus auſtères, s'ils avoient eu la première de toutes les vertus, l'humanité. Mais le mépris des richeſſes, l'amour de la gloire & de la patrie, l'obéiſſance aux lois, le courage héroïque, les ont immortaliſés dans les annales du monde. Une infinité de traits admirables les caractériſent. Ils avoient en général la grandeur d'ame de ce Pédarète, qui, n'ayant pas été admis au nombre des trois cents membres du conſeil, témoigna ſa joie de ce que *Sparte avoit trouvé trois cents citoyens meilleurs que lui.*

ges, malgré leurs défauts.

Trait de Pédarète.

Ils étoient beaucoup moins ſuperſtieux que la plupart des autres nations, & le culte ſe ſentoit de la ſupériorité de leur jugement. Toutes les ſtatues des divinités, même de Vénus étoient armées, afin que la religion concourût avec les vues politiques. Les ſacrifices & les offrandes étoient de peu de valeur, afin qu'une dépenſe inutile ne dégoûtât point de la piété, ou ne la rendît point onéreuſe aux citoyens & à l'état. Les longues prières étoient interdites, & on demandoit ſeulement

aux dieux qu'ils favorisassent les gens de bien ; prière dont Socrate faisoit plus de cas, que des offrandes & des cérémonies de son pays. Les funérailles étoient fort simples comme le reste, & tendoient à faire mépriser la mort. Ainsi la philosophie pratique sembloit diriger tous les actes de religion.

Temple consacré à la Crainte ; pourquoi ?

Sparte avoit un temple consacré à la Crainte, près du lieu où s'assembloient les éphores. C'est que les Spartiates regardoient la crainte, comme un ressort essentiel du gouvernement. En effet, selon la pensée de Plutarque, *les plus timides, à l'égard des lois, sont les plus courageux contre les ennemis ; & ceux-là craignent le moins de souffrir, qui craignent davantage d'être blâmes.* Sparte en est la preuve.

Précaution de Lycurgue, pour faire observer ses lois.

Environ 900 ans avant notre ère, fut établie cette république fameuse qui présida long-temps aux affaires de la Grèce. Lycurgue trouva de grands obstacles, & les surmonta par son génie & sa patience. On dit qu'il alla consulter l'oracle de Delphes, pour rendre plus inviolables ses or-

donnances ; qu'il en fit jurer auparavant l'obſervation juſqu'à ce qu'il fût de retour ; que l'oracle confirma ſes lois, & déclara que Sparte, en les obſervant, ſeroit la plus illuſtre ville du monde ; qu'alors il ſe laiſſa mourir de faim, dans la vue de réduire les Spartiates à ne pouvoir ſe dégager de leur ſerment. Mais les circonſtances de ſa mort ſont incertaines. Le merveilleux, toujours ſuſpect, ne relève point la gloire des grands hommes : il répand plutôt des nuages ſur leurs actions & ſur leur mérite. Sa mort.

L'hiſtoire de Sparte, depuis Lycurgue juſqu'à l'invaſion des Perſes, offre peu d'objets avérés & intéreſſans. Deux guerres contre les Meſſéniens, voiſins de cet état, finirent par la ruine d'Ithome, de leurs autres places, & enfin de leur liberté. Les paſſions parurent dès-lors violer les lois de Lycurgue. Selon M. l'abbé de Mably, ce ne furent que *des momens de diſtraction réparés par un long exercice de vertu ;* mais nous ne connoiſſons point aſſez de détails pour vérifier cet éloge, & l'on peut dou- Guerre contre les Meſſéniens.

ter sur tout que la vertu de Sparte ait été la modération. Les traits fréquens d'injustice, qu'on verra dans la suite de l'histoire, s'accordent mal avec la réputation d'un peuple si vanté.

Avant J. C. 684.

Le poëte Tyrtée, general.

Dans la seconde guerre des Messéniens, l'oracle ordonna, dit-on, aux Spartiates qui avoient été vaincus, de faire venir d'Athènes un général. Les Athéniens, charmés de leur embarras, leur envoyèrent le poëte Tyrtée, boiteux, contrefait, mépriſé dans sa patrie; & ce ridicule général leur procura la victoire, par l'enthousiasme guerrier dont ses chants embrâsèrent les soldats. C'est apparemment une fiction de poëte.

Belles paroles du roi Léon, sur le meilleur gouvernement.

Croyons plutôt les belles paroles que l'on cite de Léon, un des rois de Sparte. Quelqu'un lui demandant sous quel gouvernement les hommes pouvoient vivre avec plus de sureté; il répondit, *sous celui où les sujets ne sont ni riches ni pauvres, où la probité trouve beaucoup d'amis, & où la fraude n'en trouve aucun.* Le même prince dit un jour, au sujet de ceux qui avoient remporté le prix aux jeux olympiques: *Leur gloire*

Autres belles paroles de ce prince, sur les jeux olympiques.

ſeroit bien plus grande, s'ils avoient pris tant de peine pour devenir vertueux. Ces traits nous inſtruiſent, au-lieu que les détails de la guerre contre les Argiens, ne pourroient que nous ennuyer.

On verra bientôt Lacédémone trouver une rivale dans Athènes. Le tableau qu'il faut tracer auparavant de cette dernière république, fera connoître la différence de leur caractère, de leurs principes, & donnera l'idée d'une légiſlation toute nouvelle.

CHAPITRE IV.

République d'Athènes. — Lois de Solon. — Pisistrate.

Gouvernement d'Athènes, établi par Thésée, vers l'an 1259 avant J. C.

L'ATTIQUE fut long-temps divisée en douze bourgades indépendantes. Vers le temps de la guerre de Troie, Thésée les réunit en un corps de peuple, & forma une espèce de république, dont la capitale étoit Athènes. Il distribua les citoyens en trois classes, nobles, laboureurs, & artisans. Celle des nobles, beaucoup moins nombreuse que les autres, les égaloit ou même les surpassoit en pouvoir, parce qu'elle avoit toutes les dignités entre les mains. Cette forme de gouvernement se maintint jusqu'au roi Codrus, qui se dévoua pour la patrie à une mort glorieuse, s'il faut en croire des récits pleins d'oracles & de prodiges, où l'historien semble n'être qu'un rédacteur de traditions populaires. On étoit en guerre avec les Héraclides. L'ora-

Codrus, vers l'an 1095.

cle annonce que celle des deux armées qui perdra son général remportera la victoire. Codrus se déguise en paysan, & va blesser un soldat ennemi pour s'en faire tuer. Voilà son peuple victorieux.

Archontes.

Les Athéniens, plus qu'aucun autre peuple de la Grèce, respiroient l'indépendance. Un différend, survenu entre les deux fils de Codrus, fournit l'occasion d'abolir la royauté. On déclara Jupiter seul roi d'Athènes. Des magistrats, nommés archontes, furent chargés du gouvernement. Médon fils du dernier roi fut le premier. Leur magistrature, perpétuelle & héréditaire pendant trois siècles, ressemblant trop à la puissance royale, on en réduisit la durée, d'abord à dix ans, ensuite à un; & l'on créa neuf archontes, afin que partageant l'autorité, ils donnassent moins d'ombrage. Le premier des neuf s'appeloit proprement l'*archonte*. Son nom désignoit l'année courante.

Avant J. C. 624.

Dracon, législateur.

Athènes n'avoit point encore de lois écrites. Ainsi les magistrats se régloient, dans les jugemens, sur

leurs idées du juſte ou de l'injuſte, c'eſt-à-dire, ſouvent ſur leurs caprices; car où les règles manquent, tout eſt arbitraire. Le déſordre fit connoître la néceſſité des lois. Dracon, vertueux archonte, vers l'an 624 avant Jeſus-Chriſt, parut digne du glorieux miniſtère de légiſlateur; mais par un excès de ſévérité, il ordonna des peines capitales pour tous les délits ſans diſtinction. Les plus légers, diſoit-il, lui paroiſſoient mériter la mort, & il ne pouvoit trouver d'autre punition pour les plus graves. Maxime abſurde & cruelle, propre à détruire la ſociété, ſous prétexte d'en bannir le vice. Il voulut même qu'on fît le procès aux choſes inanimées, (telles qu'une ſtatue) qui auroient tué un homme par accident; qu'on les bannît avec exécration, pour inſpirer l'horreur du meurtre. Ces petits moyens ſuſceptibles de ridicule, ſemblent dégrader plutôt qu'affermir la légiſlation. Les lois de Dracon, écrites avec le ſang, comme le diſent les anciens, tombèrent d'elles-mêmes, parce qu'elles étoient impraticables.

Extrême ſévérité de ſes lois.

Ce joug une fois briſé, les Athéniens, par la pente naturelle de leur génie, paſsèrent d'un extrême aſſujettiſſement à une licence extrême. Les pauvres, accablés de dettes, tourmentés par leurs créanciers, réduits à devenir eſclaves & à vendre même leurs enfans, ſe ſoulevoient ſans retenue contre les riches ; & ceux-ci étoient expoſés à des violences capables d'anéantir leur fortune. Tous vouloient changer la forme de la république, au gré de leurs différens intérêts. Les montagnards, qui étoient pauvres, demandoient la démocratie; les riches, habitans de la plaine, préféroient l'ariſtocratie ; * les habitans de la côte étoient décidés pour un gouvernement mixte, plus conforme à l'intérêt général. Solon eut la gloire de s'attirer la confiance de tous les partis, & d'être choiſi pour légiſlateur en des conjonctures ſi épineuſes.

Diviſions entre les citoyens.

* Dans la *démocratie*, le peuple gouverne ; dans l'*ariſtocratie*, les principaux citoyens.

Avant J. C. 594.

Solon, nouveau législateur.

Distingué par sa naissance, instruit par ses voyages, éclairé sur-tout par la philosophie, qu'on dirigeoit alors à la politique; esprit studieux, homme aimable, bon citoyen, puisqu'il refusa même la royauté; Solon auroit pu, sans doute, établir d'excellentes lois, si, ne consultant que ses lumières, il n'avoit pas été entraîné par la force du caractère national. Pour satisfaire tous les partis à la fois, il usa de tempéramens, qui laissèrent subsister la racine de tous les maux. Ses lois, dit-il lui-même, étoient les meilleures que les Athéniens pussent recevoir. En ce cas, Athènes devoit avoir un mauvais gouvernement, & l'on ne doit pas s'en prendre au législateur.

Il veut contenter tous les partis.

Forme de la démocratie.

Le pouvoir suprême fut remis entre les mains du peuple, & les magistratures confiées aux principaux membres de l'état. Rien n'étoit plus sage, pourvu que l'autorité des magistrats fût de nature à pouvoir réprimer le peuple, & contrebalancer sa puissance; mais le défaut d'équilibre fut pernicieux. Quoique les citoyens riches, ou d'une fortune hon-

Quatre classes de citoyens.

nête, formaſſent trois claſſes, & les pauvres une ſeule; cependant les derniers, comme plus nombreux, ſe trouvèrent, par les diſpoſitions du légiſlateur, arbitres des affaires les plus importantes. C'étoit livrer la république à une populace inquiète, turbulente, aveugle. Dans les aſſemblées publiques, chacun eut droit de ſuffrage ſur la paix, la guerre, les finances, & ſur tout ce qui intéreſſoit directement la patrie. On pouvoit y appeler des jugemens du ſénat. Solon fit même ſes lois aſſez obſcures, pour que les appels fuſſent fréquens. Ainſi les lois, qu'on doit rendre également ſimples & claires, puiſqu'elles ſont la règle commune de la vie civile, devinrent une matière de diſputes; & la quatrième claſſe, l'emportant ſur les trois autres enſemble, devint juge de ce qu'il ne lui convenoit pas de décider. Nous la verrons ſouvent expoſer l'état aux derniers malheurs.

Le petit peuple maître des délibérations, & juge des lois.

D'un autre côté, le ſénat établi par Solon, compoſé de quatre cents perſonnes, (cent de chaque tribu *,) &

Le ſénat trop nombreux & trop foible.

* Cécrops avoit diviſé le peuple d'A-

qu'on augmenta dans la suite de deux cents ; outre qu'il étoit trop nombreux pour délibérer avec sagesse, avoit trop peu d'ascendant pour diriger la multitude. Les assemblées ordinaires du peuple se tenoient presque tous les huit jours ; tout citoyen, âgé de cinquante ans, avoit droit d'y haranguer ; les talens d'un orateur séditieux, ou corrompu, pouvoient aisément surmonter la prudence des sénateurs, qui ne faisoient que proposer les affaires : il devoit y avoir un conflit perpétuel entre la tête & les membres, & par conséquent de terribles convulsions dans tout le corps. *J'admire*, disoit le Scythe Anacharsis à Solon, *que chez vous les sages aient seulement le droit de délibérer, & que celui de décider appartienne aux fous.* L'expérience prouva bien qu'Anacharsis avoit raison.

---

thènes en quatre tribus, qu'il ne faut pas confondre avec les classes de Solon. Le nombre des tribus augmenta jusqu'à dix.

L'unique

L'unique remède à cet inconvénient fut le rétablissement de l'aréopage, presque anéanti par Dracon, qui lui avoit substitué le tribunal des *éphètes*. Solon lui rendit son ancien lustre. Il lui donna l'inspection sur les affaires publiques, & sur l'éducation de la jeunesse, objet si important & si négligé de nos jours. Il le composa uniquement d'anciens archontes. Ce changement ne pouvoit être qu'avantageux à l'état; mais l'aréopage lui-même quoique infiniment respecté, n'étoit pas une barrière assez forte contre les mouvemens populaires : une multitude effrénée, disposant de tout, n'a plus d'oreilles pour les sages, lorsque la passion l'emporte & la précipite.

Solon rétablit l'Aréopage, & augmente son autorité.

En général, les lois particulières de Solon valoient beaucoup mieux que sa forme de gouvernement; elles doivent être étudiées par ceux qui aiment à connoître les principes de la société civile. J'en rapporterai quelques-unes sur lesquelles la raison peut s'exercer utilement.

Lois particulières;

Après avoir aboli toutes les lois de Dracon, excepté celles contre le

Sur les dettes.

meurtre, il réprima la dureté des créanciers, & défendit les empriſonnemens pour dettes (ce qu'il ne faudroit pas étendre au commerce, ſelon la remarque de Monteſquieu; l'intérêt public en ſouffriroit trop). On ajoute même qu'il abolit les dettes, afin de tirer les pauvres de la misère & de l'oppreſſion.

Sur les accuſations, & les cas d'émeute.

Pour animer le zèle en faveur de tous les membres de l'état, il ordonna que chaque citoyen pourroit attaquer en juſtice quiconque feroit tort à un autre. Il ordonna que dans les émeutes & les factions, où l'on en viendroit aux voies de fait, tout citoyen ſeroit obligé de prendre parti; (parce que les plus ſages embraſſeroient ſans doute le meilleur, & ſeroient auſſi les plus capables de ménager l'accommodement.)

Sur les teſtamens.

Il régla qu'au défaut d'enfans, on pourroit laiſſer ſon bien à qui l'on voudroit : (les teſtamens étant inconnus juſqu'alors, les biens paſſoient au plus proche héritier, & reſtoient du moins dans les familles, ce qui étoit un avantage.). -- Qu'un homme convaincu d'oiſiveté ſeroit

réputé infâme après la troisième accusation ; & que l'aréopage veilleroit sur les moyens par lesquels chacun subsistoit : (les Égyptiens avoient fourni cette loi, dont il semble que les nations modernes pourroient profiter.) -- Qu'un fils qui dissiperoit follement le bien de son père, ou qui refuseroit la subsistance à ses parens, seroit de même déclaré infâme ; mais que si le père ne lui avoit point fait apprendre de métier, le fils ne seroit pas obligé de le nourrir, ni sujet aux peines de cette loi : (par-là le père & les enfans se trouvoient également intéressés à remplir le vœu de la société & de la nature.) --- Qu'une femme ne porteroit à son mari que trois robes & des meubles de peu de valeur : (les dots, moins nécessaires dans les républiques, pouvoient faire du mariage une espèce de trafic très-dangereux, & d'ailleurs trop morceller le partage des familles.) --- Qu'un citoyen qui fréquenteroit des femmes de mauvaise vie, seroit exclu de la tribune aux harangues, comme indigne par ses

Contre l'oisiveté, les mauvais fils & les mauvais pères.

Sur les dots, les bonnes mœurs, les citoyens utiles, ethiopies à la guerre, &c.

mœurs de la confiance du peuple. --- Qu'un archonte, coupable d'ivreſſe, ſeroit puni de mort; (tant la tempérance eſt eſſentielle aux magiſtrats.) --- Que les enfans, dont les pères auroient été tués en combattant pour la patrie, ſeroient élevés aux frais de l'état juſqu'à l'âge de vingt ans: (c'étoit un moyen efficace d'exciter & d'entretenir la valeur, comme l'infamie étoit pour la lâcheté une punition fort utile. Piſiſtrate ordonna auſſi, quelque temps après, que les ſoldats eſtropiés à la guerre ſeroient nourris par la république.)

Loi concernant les accuſateurs.

L'accuſateur qui n'avoit pas pour lui la cinquième partie des ſuffrages, devoit payer une groſſe amende. » Solon, dit Monteſquieu, ſut bien » prévenir l'abus que le peuple » pourroit faire de ſa puiſſance dans » le jugement des crimes: il voulut » que l'aréopage revît l'affaire; que » s'il croyoit l'accuſé injuſtement » abſous, il l'accusât de nouveau » devant le peuple; que s'il le » croyoit injuſtement condamné, » il arrêtât l'exécution, & lui fît

Jugemens revus par l'aréopage.

» rejuger l'affaire : loi admirable » qui soumettoit le peuple à la » censure de la magistrature qu'il » respectoit le plus, & à la sienne » même *. « Pourquoi donc Athènes commit-elle tant d'énormes injustices ?

L'ostracisme.

On abusa sur-tout de l'*ostracisme*, par lequel des hommes illustres, devenus suspects, étoient bannis pour dix ans. Ce n'étoit pas une peine flétrissante, mais une précaution pour dissiper les ombrages du peuple. Il falloit six mille suffrages contre celui que l'on poursuivoit. Le nombre des citoyens montant au plus à vingt mille, un homme irréprochable sembloit devoir être en sûreté. Cependant l'ingratitude, l'envie & la cabale, triomphèrent quelquefois de la vertu même. L'époque & l'auteur de cette institution politique sont inconnus. Quelques-uns l'attribuent à Thésée; d'autres la disent postérieure à Solon. L'ostracisme, sous d'autres noms, étoit en vigueur dans un nombre de

* *Esprit des Lois*, *l.* 6 *c.* 5.

démocraties ; mais il n'y produiſoit que du mal, parce qu'il n'y étoit pas reſtreint par de bonnes lois.

Lois ſomptuaires.

Sans étendre plus loin ces détails, il eſt à propos d'obſerver que le légiſlateur d'Athènes mit des bornes à la dépenſe des femmes, & aux frais des enterremens & des cérémonies religieuſes : deux objets qui intéreſſent plus ou moins la proſpérité publique, ſuivant la nature & les richeſſes d'un état.

Étrangers exclus du gouvernement.

Les étrangers furent admis dans Athènes ; mais exclus du gouvernement : une loi condamnoit à mort ceux qui paroîtroient dans les aſſemblées du peuple.

Penſées d'Anacharſis & de Solon ſur les lois.

Il eſt certain que Solon n'atteignit pas au grand but de la légiſlation, à la tranquillité & au bonheur des citoyens : cependant il en connut les vrais principes. On en jugera par ce trait. Anacharſis lui parloit un jour de l'inutilité des lois, & les comparoit à des toiles d'araignée, où les foibles & les petits vont ſe prendre, mais que les riches & les puiſſans rompent ſans peine. *Les hommes*, répondit Solon, *gar-*

dent leurs conventions quand ils n'ont pas d'intérêt à les violer ; il en sera de même de mes lois : je les accommode tellement aux intérêts des citoyens, que tous sentiront qu'il vaut mieux les observer que de les enfreindre. Soit en politique, soit en morale, peut-on rien imaginer de mieux pour attacher les hommes au devoir, que de leur y faire trouver leur intérêt ? Et ne doivent-ils pas le trouver dans un bon gouvernement, où tout se rapporte au bonheur public, où le bien des particuliers est toujours uni au bien général ? Si donc l'effet ne répondit point aux espérances du législateur, c'est que le gouvernement & les lois qu'il établit, s'accordoient peu avec le véritable intérêt des Athéniens. Anacharsis avoit tort de supposer que les lois sont toujours impuissantes pour une partie du corps politique : Solon eut tort peut-être de ne pas donner aux siennes assez de force pour contenir la multitude. Mais il faut en convenir, les Athéniens étoient trop difficiles à gouverner. Qui sait si les nouvelles lois

n'étoient pas réellement les meilleures qu'ils eussent voulu recevoir?

Dégoût de Solon.

Avant la mort du législateur, ce peuple volage donna l'essor à son caractère. Chaque jour on proposoit à Solon des changemens. Il se dégoûta au point d'abandonner sa patrie; on lui permit de s'absenter pour dix ans. De nouveaux voyages augmentèrent ses connoissances, tandis qu'on préparoit une révolution dans l'état. Il revint; le mal étoit déja incurable. Pisistrate son parent, homme riche, généreux, populaire, possédant l'art d'éblouir les citoyens par des qualités brillantes, & de les gagner par des caresses trompeuses, aspiroit secrettement au pouvoir suprême. Mais Solon avoit pénétré ses vues : *A votre ambition près*, lui disoit-il, *vous êtes le meilleur des Athéniens.* Comme l'ambition change d'ordinaire les vertus en vices, Pisistrate devint fourbe pour s'élever. Il se blessa un jour de sa propre main, se montra en public couvert de sang, réclama la protection du peuple, se disant assassiné par les ennemis du

Ambition de Pisistrate.

Il se rend maître de l'état.

peuple même. Un de ſes complices demande auſſi-tôt des gardes pour la ſûreté d'un citoyen ſi précieux. On les accorde; Piſiſtrate les emploie à s'emparer de la citadelle, & à établir ſa domination.

Solon fit de vains efforts pour ranimer dans les ames l'amour de la liberté. Un jour que l'uſurpateur lui envoya demander, ce qui lui inſpiroit tant d'audace, il répondit hardiment, *ma vieilleſſe*. Cependant gagné par la modération de Piſiſtrate, qui obſervoit & faiſoit obſerver ſes lois, il ſe rapprocha de lui, il lui donna des conſeils, & approuva ce qu'il voyoit d'équitable dans le nouveau gouvernement. La noble paſſion de s'inſtruire l'accompagna juſqu'au tombeau. *Je vieillis*, diſoit-il, *en apprenant toujours quelque choſe*. Fin de Solon.

Quelques vers de galanterie, compoſés dans ſa jeuneſſe, n'ont point obſcurci ſa réputation de ſage, acquiſe par tant de travaux & de vertus. Une de ſes lois portoit défenſe aux eſclaves de ſe parfumer, & de ſe livrer à un amour criminel,

trop commun parmi les Athéniens. Plutarque en conclut qu'il sembloit l'autoriser dans les autres, & qu'il ne fut pas lui-même se défendre de l'amour. On pourroit en conclure seulement que les mœurs d'Athènes lui paroissoient impossibles à réformer.

Pisistrate chassé & rétabli.

Un tyran (les anciens donnoient ce nom à tout prince usurpateur, & souvent aux rois légitimes), un tyran ne pouvoit vivre tranquille, sur-tout dans cette cité orageuse. Malgré sa douceur & son habileté, Pisistrate fut bientôt contraint de s'enfuir. Il fut rétabli par un des principaux conspirateurs, Mégaclès, à condition d'épouser sa fille. Selon le récit d'Hérodote, une femme déguisée en Minerve, montée sur un char, conduisant Pisistrate, le fit recevoir, comme ramené par Minerve même. La superstition populaire fournit d'étranges ressources aux imposteurs. Cependant les factions se renouèrent : Pisistrate se retira encore; il demeura onze ans en exil; mais il recouvra sa puissance par de nouveaux artifices.

Alors il prit un meilleur système de gouvernement. Au lieu d'attirer à la ville les habitans de la campagne, comme avoit fait Thésée, il les assujettit prudemment aux soins de l'agriculture. Soit qu'il y employât l'autorité ou la persuasion, il en recueillit de grands avantages. On cessa de remplir la place publique, & d'y cabaler; l'agriculture occupa des hommes inquiets, les détourna de tout autre objet, les rendit moins attentifs au gouvernement qu'au produit de leur travail : on défricha les terres incultes, on améliora les autres. Pisistrate s'en fit payer le dixième pour les besoins de l'état. Ce ne fut pas sans exciter des murmures; mais son humanité adoucissoit les rigueurs de l'impôt, & les cultivateurs goûtèrent les fruits de la paix. Il favorisa les arts & les sciences; autre moyen de rendre un peuple docile. Il fit connoître aux Athéniens les poësies d'Homère, il éleva de superbes édifices, il jeta les fondemens du temple de Jupiter Olympien. En un mot, il enseigna aux princes l'art de règner; &,

Il se sert de l'agriculture, pour empêcher les cabales.

Il favorise les arts & les lettres.

quoique usurpateur, il fit aimer un joug qui sembloit assurer le bonheur public.

Avant J. C. 514. Enfans de Pisistrate.

Hipparque & Hippias, ses deux fils, partagèrent après lui l'autorité souveraine. Le premier avoit tout le mérite du père, & fut néanmoins assassiné par Aristogiton & Harmodius, ses ennemis personnels; le second, naturellement doux, irrité de ce meurtre, & du péril auquel il s'étoit vu exposé lui-même, se rendit odieux par des excès de sévérité. Aristogiton, mis à la torture, nomma, au lieu de ses complices, plusieurs amis d'Hippias, qui les fit mourir sur le champ. Il finit par dire au tyran avec insulte : *Je ne connois plus que toi de digne de mort.* Léœna, femme courageuse quoique simple courtisane, subit de même la question : craignant que la douleur ne lui arrachât l'aveu qu'on demandoit, elle se coupa la langue avec les dents. Ces traits frappans ranimèrent l'esprit national. Le tyran fut chassé, le gouvernement populaire fut rétabli. Nous verrons la liberté ro-

Le gouvernement populaire est rétabli

maine naître d'une cause peu différente.

Sparte avoit secouru les Athéniens contre les Pisistratides. Cependant elle prit bientôt les armes pour leur donner de nouveaux maîtres, & même pour rétablir Hippias. Une pareille conduite ne peut se concilier avec cette vertu qu'on célèbre tant; mais l'ambition de présider aux affaires de la Grèce entraînoit les Spartiates : ils commençoient à être jaloux de la puissance d'Athènes, ils craignoient que la liberté n'accrût sa réputation & les forces, ils ne vouloient point de rivaux. Leur rivalité même deviendra funeste. Avant de voir ces deux républiques lutter contre les forces de l'Asie, réfléchissons un moment sur la différence de leur caractère, & sur les progrès de l'esprit humain parmi les Grecs.

Sparte opposée à la liberté d'Athènes.

CHAPITRE V.

Parallèle de Sparte & d'Athènes.
--- Progrès de l'esprit humain.
--- Les sept Sages, &c.

Différence de Sparte & d'Athènes.

LYCURGUE & Solon ayant suivi des systêmes tout différens, soit parce que leurs idées n'étoient pas les mêmes, soit parce que le génie de leurs citoyens ne comportoit pas les mêmes lois; Sparte & Athènes devoient nécessairement former entre elles un contraste singulier. Celle-la étoit dévouée à la guerre; aucun citoyen ne pouvoit avoir d'autre objet, ni choisir d'autre occupation; il falloit être un héros ou renoncer à sa patrie: celle-ci n'excluoit rien, admettoit tous les arts, toutes les études; chaque Athénien devoit être soldat au besoin, & pouvoit être d'ailleurs tout ce qu'il vouloit, pourvu qu'il fît quelque chose. Là, une pauvreté rigoureuse, brisant les ressorts de l'avarice & de l'intérêt,

Les occupations.

La fortune.

ne laiſſoit aux paſſions d'activité que pour la gloire & pour les choſes publiques : ici, la vue des richeſſes animoit l'induſtrie, le commerce, les talens, & partageoit le cœur entre l'intérêt de l'état & celui de la fortune. Là, on contractoit dès le berceau l'habitude d'une parfaite obéiſſance, la vie ſe paſſoit à obéir, les magiſtrats & les généraux n'avoient beſoin que d'un ſigne pour l'exécution de leurs volontés : ici, on ſouffroit impatiemment la ſujétion & la contrainte ; on aimoit la licence ſous le nom de liberté ; on ſe livroit aux caprices ; on bravoit ſouvent les lois & les magiſtrats, parce que leur foible autorité pouvoit devenir le jouet d'une aſſemblée populaire.

L'obéiſſance aux lois.

L'extrême auſtérité des Spartiates, devenue par l'éducation une ſeconde nature, affermiſſoit un gouvernement fondé ſur les mœurs, & la vigueur du gouvernement la ſoutenoit à ſon tour contre les penchans de l'humanité. Les mœurs athéniennes, amollies par le goût des plaiſirs, flottantes par l'inſtabilité des prin-

Les mœurs, par rapport au gouvernement.

cipes, ne pouvoient être corrigées par un mauvais gouvernement, & devoient en augmenter les vices & les abus. Le Spartiate fier, dur, impérieux, voudra toujours donner la loi; il deviendra souvent injuste & cruel, en suivant un système régulier de politique : l'Athénien, vaillant, magnanime, spirituel, industrieux, doux & poli, mais vain, frivole, inconstant, fera de belles actions, de beaux ouvrages, & une infinité de grandes fautes qui entraîneront la ruine d'Athènes. Ce parallèle peut servir d'explication aux événemens.

Le caractère national.

La manière dont les deux peuples traitoient les esclaves, montre assez la différence de leur caractère. En comparaison des Hélotes, les esclaves d'Athènes étoient les hommes les plus heureux. Ils avoient action en justice contre leurs maîtres, en cas de vexation; on leur permettoit d'acheter des fonds de terre, & de se racheter eux-mêmes quand ils avoient amassé une somme; on les affranchissoit souvent par récompense, ou par pure générosité, & alors ils se choisissoient des patrons

Les Athéniens traitoient humainement leurs esclaves.

qui prenoient en main leurs intérêts. Autant les Hélotes abhorroient les Spartiates; autant les esclaves des Athéniens devoient s'attacher à leurs maîtres, s'il est possible de faire aimer l'esclavage.

Cette humanité, qui s'étendoit jusqu'aux animaux, venoit, sans doute, en grande partie, de la culture de l'esprit. Déja se développoit en Attique le goût des lettres, si capable d'adoucir les mœurs. Thespis inventa le théâtre du temps de Solon; & ses essais grossiers annonçoient des chefs-d'œuvre d'un nouveau genre. Quoique le législateur lui reprochât de débiter en public des mensonges, l'art dramatique bien dirigé pouvoit être une source d'instruction comme de plaisir. Pisistrate enrichit Athènes d'une bibliothèque publique. Son fils Hipparque eut à sa cour le poëte Simonide; il y attira cet Anacréon, qui charme encore les esprits par l'élégante naïveté de ses vers. Archiloque, Stésichore, Alcée & Sapho, avoient déja mis en vogue la poësie lyrique. Les anciennes colonies grecques se glorifioient

Les lettres commencent à fleurir.

Théâtre.

Bibliothèque publique.

Poëtes à la cour.

alors d'être la patrie des auteurs célèbres. Rien n'eſt plus favorable au génie, que la tranquillité & le bonheur dont on y jouiſſoit depuis long-temps.

Philoſophie, d'abord toute morale & politique.

Dès que les rayons de la littérature & du goût ſe font ſentir, ils produiſent une fermentation avantageuſe dans les têtes bien organiſées. De nouvelles idées naiſſent en foule : on cherche le beau & le vrai ; on travaille à s'inſtruire ; on ſent la néceſſité de l'étude : la philoſophie commence à paroître. Heureuſement ſes premiers regards ſe portèrent vers les objets les plus eſſentiels, la morale & la politique. Il étoit naturel que des citoyens ſtudieux, dans un pays de liberté, s'occupaſſent d'abord de ce qui pouvoit contribuer au bonheur de l'homme & à celui de l'état.

Converſation des anciens ſages.

Plutarque nous apporte une converſation des anciens Sages, dans laquelle on diſcute cette queſtion : *Quel eſt le gouvernement populaire le plus parfait* ? Voici leurs réponſes, traduites par Rollin. Solon dit que c'eſt *celui où l'injure faite à un particulier*

intéreſſe tous les citoyens. Bias ; *celui où la loi tient lieu de tyran*, (c'eſt-à-dire, de roi). Thalès ; *celui où les habitans ne ſont ni trop riches ni trop pauvres.* Anacharſis ; *celui où la vertu eſt en honneur, & le vice abhorré.* Pittacus ; *celui où les dignités ne ſont accordées qu'aux gens de bien & jamais aux méchans.* Cléobule ; *celui où les citoyens craignent plus le blâme que la loi.* Chilon ; *celui où les lois ſont écoutées & ont du crédit, & non les orateurs.* Périandre *, tyran de Corinthe, leur hôte, conclut en faveur du gouvernement populaire qui approcheroit le plus de l'ariſtocratie, où l'autorité eſt entre les mains d'un petit nombre d'hommes vertueux. Cet entretien, quoique vraiſemblablement ſuppoſé, nous apprend ſur quelles matières s'exerçoit l'eſprit des philoſophes, avant

* Il eſt bien étrange qu'on ait mis ce Périandre au nombre des Sages, quoique ſon gouvernement fût deſpotique & ſes mœurs corrompues. Mais il careſſa les philoſophes, il parut l'être avec eux : leur reconnoiſſance, mêlée de flatterie, fit ſans doute ſa réputation.

qu'ils devinſſent des ſophiſtes. Ésope vivoit dans le même temps.

Aſtronomie ; diviſion de l'année par Thalès & par Solon.

Cependant Thalès, de Milet en Ionie, qu'on met à la tête des ſept Sages de la Grèce, ſe diſtinguoit auſſi par la philoſophie ſpéculative, dont nous parlerons ailleurs. Il étoit aſtronome ; & Solon le ſurpaſſoit dans cette ſcience très-peu connue chez les Grecs. Thalès diviſa l'année en douze mois de trente jours ; s'étant apperçu de ſon erreur, il la corrigea par une autre erreur, en intercalant un mois entier après deux années. Solon réforma l'année de Thalès, la rendit purement lunaire de trois cents cinquante-quatre jours, & intercala vingt-trois jours au bout de deux ans, pour la faire cadrer avec l'année véritable. C'étoit beaucoup dans la Grèce, puiſque l'on n'y connoiſſoit pas ſeulement la diviſion de la ſemaine en ſept jours. Les Égyptiens & les Phéniciens étoient bien plus ſavans depuis pluſieurs ſiècles.

Architecture; commerce.

Déja les beaux arts commençoient à ſe perfectionner. On avoit inventé les deux premiers ordres d'architec-

ture, le Dorique & l'Ionique. Les talens préparoient en quelque ſorte le ſiècle de Périclès & de Philippe. Corinthe donnoit l'exemple du commerce maritime ; elle joignoit à la liberté les richeſſes & la ſplendeur. Enfin, la Grèce touchoit à l'époque d'une gloire ſolide & brillante, qui fut d'abord le fruit des armes & du patriotiſme, enſuite du génie exercé dans tous les genres.

Corinthe.

SECONDE ÉPOQUE.

Depuis le commencement de la guerre contre les Perſes, juſqu'au gouvernement de Périclès.

CHAPITRE PREMIER.

Commencemens de la guerre contre les Perſes. --- Miltiade vainqueur à Marathon.

Idée générale de la guerre ſoutenue contre les Perſes.

Si la guerre eſt horrible en elle-même, puiſqu'elle ne préſente à nos yeux que des hommes tués par des hommes, que des ruines couvertes de ſang humain; elle devient une ſource d'actions ſublimes & admirables, quand elle eſt entrepriſe ou ſoutenue pour la défenſe de la patrie, par des citoyens qui joignent au courage héroïque la diſcipline & la ſcience militaire. Affronter les pé-

rils, mépriſer la mort, ſuppléer au petit nombre à force de génie & de bravoure, profiter des moindres avantages, réparer les plus grands malheurs, vaincre des ennemis preſque sûrs de la victoire, ſauver la vie & la liberté des membres de l'état, mériter par ſes ſervices une reconnoiſſance & une renommée immortelles : c'eſt de quoi effacer en partie les horreurs inſéparables de toute expédition ſanglante. La guerre des Grecs avec les Perſes intéreſſera ſurtout par ce magnifique ſpectacle.

État des colonies aſiatiques.

Avant d'en commencer le récit, rappelons-nous que les violences des Héraclides, dans le Péloponnèſe, rent déſerter une multitude d'habitans, qui allèrent s'établir ſur les côtes de l'Aſie-mineure. Ces colonies induſtrieuſes & tranquilles devinrent bientôt floriſſantes. Les arts & les lettres y jetèrent de profondes racines. Mais elles ne purent éviter le joug de la Perſe. L'eſprit de liberté qu'elles conſervoient dans l'aſſujettiſſement, occaſionna la guerre des deux nations.

Occaſions de cette guerre.

Nous avons laiſſé le vaſte empire

de Cyrus entre les mains de Darius fils d'Hyſtaſpe, dont l'ambition trop reſſerrée en Aſie ſe portoit à de nouvelles conquêtes. Un motif de vengeance, joint à cette paſſion inſatiable, lui inſpira le deſſein d'aſſervir la Grèce. Les Ioniens s'étant révoltés contre lui, réclamèrent le ſecours des Grecs d'Europe. Cléomène roi de Sparte, protecteur du tyran Hippias chaſſé d'Athènes, refuſa d'aider les Ioniens. Athènes plus généreuſe leur accorda vingt vaiſſeaux. Elle étoit irritée contre les Perſes, parce qu'ils avoient reçu Hippias, & qu'ils vouloient le rétablir. L'enthouſiaſme de la liberté ſe trouvoit alors dans la plus vive fermentation. Ce peuple, languiſſant ſous les Piſiſtratides, reſpiroit l'héroïſme depuis qu'il avoit briſé ſes chaînes.

Avant J. C. 501.

Athènes ſe déclare pour les Ioniens contre Darius.

Les Ioniens marchent en Lydie, brûlent Sardes, & ſe croient libres. Mais Darius ſe venge bientôt par la ruine de Milet. Il fait rentrer dans l'obéiſſance & l'Ionie & les îles voiſines. Furieux contre les Athéniens en particulier, il avoit ordonné qu'on lui dît chaque fois qu'il ſe mettroit

Darius veut aſſervir la Grèce.

troit à table : *ſeigneur, ſouvenez-vous d'Athènes.* Il envoie des hérauts en Grèce demander la terre & l'eau, c'eſt-à-dire, qu'on le reconnoiſſe pour ſouverain. Dans leur indignation, les Spartiates & les Athéniens font périr deux de ces hérauts, que le droit des gens auroit dû rendre ſacrés. Cependant pluſieurs villes ſe ſoumettent, en particulier Égine, ſituée près d'Athènes, dans la mer Égée. Sparte préſidoit à la confédération grecque ; les Athéniens lui ayant porté leurs plaintes, elle fait enlever les principaux Éginètes, comme des traîtres envers la patrie. C'étoit un grand bonheur pour la Grèce, que pluſieurs petits états, indépendans les uns des autres, fuſſent unis par des traités & des obligations réciproques, depuis l'établiſſement des Amphictyons, de manière que l'intérêt commun eût force de loi, & qu'une eſpèce de tribunal commun punît l'infidélité. Sans cet avantage, elle auroit bientôt ſubi le joug.

Athènes & Sparte ligués contre lui.

Darius avoit envoyé une armée de terre & une flotte pour exécuter

Les Perſes pénètrent dans l'Attique.

ſon projet. La flotte fait naufrage en doublant le promontoire d'Athos, (aujourd'hui *Capo Santo;*) les Thraces attaquent de nuit & diſſipent l'armée de terre, commandée par Mardonius, jeune ſeigneur ſans expérience. Des troupes plus nombreuſes, ſous de meilleurs généraux, viennent inonder l'Attique, après avoir ſaccagé Érétrie dans l'île d'Eubée. Athènes en péril s'adreſſe aux confédérés, & ſollicite les ſecours néceſſaires. Sparte promet des ſoldats; mais diffère leur départ de quelques jours, parce qu'une coutume religieuſe empêchoit de ſe mettre en campagne avant la pleine lune: ſuperſtition bien indigne de cette république ſage & belliqueuſe. Les autres peuples gardent le ſilence de la conſternation. Platée ſeule envoie un millier de combattans. On eſt obligé, pour la première fois, d'armer les eſclaves.

Athènes ſollicite le ſecours des alliés.

L'armée athénienne n'étoit que de dix mille hommes, & les Perſes en avoient plus de cent mille *. Cette

Armée athénienne ſous dix généraux.

* Rollin fait leur armée de cent mille

inégalité de forces doit être regardée comme un moindre mal, que le partage du commandement entre dix généraux, nommés par les dix tribus, & qui se succédoient alternativement chaque jour. Comment espérer qu'ils suivroient un plan uniforme, qu'ils agiroient tous de concert, que les fautes de l'un ne rendroient pas inutile l'habileté de l'autre? L'imprudence des Athéniens se montre dans cet usage, qu'une fausse jalousie de liberté avoit établi. Heureusement Miltiade étoit du nombre des généraux, & il avoit pour collégues de bons citoyens. Ce fut le salut d'Athènes.

Il falloit décider si on attaqueroit l'ennemi, ou si on l'attendroit dans la ville. Le dernier parti sembloit le plus sûr, & entraînoit les suffrages. Miltiade osa insister pour le

Miltiade propose le combat.

hommes de pied & de dix mille chevaux, après avoir dit à la page précédente qu'elle étoit de cinq cens mille hommes. Justin lui en donne six cens mille. Cornelius Nepos avec plus de vraisemblance, la suppose dix fois seulement plus nombreuse que celle d'Athènes. Qui en croire?

premier, comme néceſſaire dans une circonſtance où l'on avoit beſoin d'un coup de vigueur. Le vertueux Ariſtide, un des généraux, fit prévaloir le ſentiment de Miltiade. Enſuite, convaincu que l'exécution demandoit une ſeule téte, il eut la généroſité, lorſque ſon jour de commandement arriva, de mettre ce grand homme à ſa place : tous les autres ſuivirent ſon exemple.

Ariſt. le lui cède le commandement.

Avant J. C. 490.

La bataille de Marathon fut le triomphe du patriotiſme. L'art militaire, peu connu auparavant, y ſeconda parfaitement la bravoure. Miltiade s'étoit poſté au pied d'une montagne; il avoit couvert ſes flancs, pour n'être pas enveloppé; il avoit mis ſur les aîles ſes plus grandes forces, pour ſe ménager plus de reſſources. Les Grecs coururent au combat. Leur impétuoſité inattendue troubla l'ennemi; leurs deux ailes ayant renverſé celles de l'armée des Perſes, fondirent ſur le corps de bataille déja triomphant, & le mirent en déroute. Hippias fut tué dans le combat, lorſqu'il ſe flattoit ſans doute de réduire ſa patrie en ſervitude.

Bataille de Marathon.

Cette grande armée, qui avoit ordre d'envoyer à Darius tous les Athéniens chargés de fers, & qui avoit apporté du marbre pour en faire des trophées, s'enfuit avec précipitation vers ſes vaiſſeaux, dont ſept furent pris & pluſieurs autres brûlés par les vainqueurs. Le brave Cynégire eut la main droite coupée, enſuite la gauche, tandis qu'il s'efforçoit d'en retenir un ſur le rivage. Il s'attacha avec les dents à ce vaiſſeau, & reçut le coup mortel. Fuite honteuſe des Perſes.

Un ſoldat court porter à Athènes la nouvelle de cette victoire. Il arrive; il s'écrie, *réjouiſſez-vous, nous ſommes vainqueurs;* & il tombe mort. Le lendemain de la bataille, arrivèrent les Spartiates, après une marche forcée de trois jours. Quel dut être leur chagrin d'arriver trop tard! Ils euſſent regardé comme un opprobre ce retardement, ſi la ſuperſtition ne leur en avoit fait un devoir.

La gloire étoit alors la récompenſe des grands hommes: elle ſuffiſoit à la vertu républicaine. On érigea des monumens aux morts; La gloire, récompenſe des vainqueurs.

on peignit la bataille de Marathon, & toute la faveur accordée à Miltiade fut de le repréſenter dans ce tableau à la tête de ſes collégues.

Injuſtice d'Athènes envers Miltiade.

Croiroit-on que le ſauveur de la patrie pût devenir la victime de l'ingratitude ? mais les Athéniens furent toujours ſi ombrageux, que le moindre ſoupçon leur faiſoit oublier les plus grands ſervices. Miltiade leur ayant demandé une flotte, pour punir les inſulaires qui avoient trahi l'intérêt commun, échoua dans ſon expédition contre l'île de Paros : il revint bleſſé après un long ſiège. Soit que des motifs de haine perſonnelle l'euſſent excité à cette entrepriſe, comme le dit Hérodote ; ſoit qu'on ne pût lui reprocher que ſon malheur ; le peuple injuſte le traita en criminel. Il fut accuſé, condamné à une amende de cinquante talens *, ſomme égale aux

* » Le talent, dit M. l'abbé de Mably, (*Entretiens de Phocion, p.* 189.) » peſoit » ſoixante livres de douze onces, qui, ſelon » notre manière de compter, font quatre-» vingt-dix marcs. Notre marc d'argent

frais de la flotte; il mourut en prison, parce qu'il ne put payer cette amende : héros d'autant plus respectable, qu'il avoit renoncé au pouvoir souverain dans la Chersonèse, pour se dévouer au service de sa patrie. Il laissa un fils digne de lui, l'illustre Cimon, que l'on verra signaler ses talens & ses vertus.

Émulation qu'excite la gloire de Miltiade.

Quels biens l'émulation ne peut-elle pas produire, quand elle est excitée par des objets vraiment admirables ! La victoire de Marathon immortalise Miltiade; & la gloire de ce héros devient un germe d'hé-

» valant aujourd'hui cinquante livres, le » talent grec valoit quatre mille cinq cents » de nos livres numéraires. Le talent d'or » pesoit de même soixante livres, ou qua» tre-vingt-dix de nos marcs. « Il y avoit soixante mines dans le talent, cent drachmes dans la mine, & six oboles dans la drachme.

Le P. Rothe, continuateur de l'Histoire Romaine du P. Catrou, évalue le talent trois mille six cents livres; M. Goguet, quatre mille deux cens cinquante-six livres trois sous huit deniers. C'est, à-peu-près, l'évaluation qu'en donnent les auteurs anglois de l'Histoire universelle.

roïsme. Thémistocle, né pour suivre ses traces, frappé des éloges qu'on lui donne, s'éloigne des compagnies, se concentre en lui même, est agité, rêveur, jusqu'à perdre le sommeil. Ses amis le questionnent sur ce changement. *Ah!* dit-il, *les trophées de Miltiade ne me laissent point de repos.* Il se dévoue à la carrière des armes, comme à celle de la politique; & malgré ses vices, il sera aussi le sauveur d'Athènes & de la Grèce.

CHAPITRE II.

Commencemens d'Ariſtide & de Thémiſtocle ; invaſion de Xerxès dans la Grèce.

DEUX citoyens illuſtres, Ariſtide & Thémiſtocle, eurent après la mort de Miltiade, la principale influence dans les affaires publiques. Dès leur jeuneſſe, la différence de caractère & de principes avoit excité entre eux une diviſion éclatante. Ariſtide, d'une vertu auſtère & à toute épreuve, déteſtoit tout ce qui ne pouvoit s'accorder avec la juſtice la plus exacte, & méritoit l'application qu'on lui fit en plein théâtre de ce vers d'Eſchyle, *il veut être juſte, & non le paroître ;* éloge parfait de l'homme de bien. Thémiſtocle, plein de feu, d'ambition & d'audace ; nullement ſcrupuleux ſur les moyens, pourvu qu'ils aſſuraſſent le ſuccès ; pliant ſes principes au

Ariſtide & Thémiſtocle.

Différence de leur caractère & de leurs principes.

gré des circonſtances & de la fortune ; cherchant moins à être eſtimable, qu'à ſe faire des admirateurs & des partiſans ; ne pouvoit manquer avec ſes talens extraordinaires, comme l'avoit prédit ſon précepteur, de faire ou beaucoup de bien, ou beaucoup de mal à ſon pays.

Leur ſyſtême de politique, différent.

Athènes étoit toujours un théâtre de diſputes politiques. Quand le gouvernement eſt mauvais dans un état libre, on s'agite ſur le fond du gouvernement. Imbu des maximes de Lycurgue, qui avoit donné au peuple un frein néceſſaire, Ariſtide penchoit du côté de l'ariſtocratie. Thémiſtocle ſe déclaroit pour le peuple, qu'il avoit intérêt de flatter. Le ſurnom de *Juſte*, accordé généralement à ſon rival, ne bleſſa point ſon orgueil ; parce qu'il prévit qu'un ſi beau titre déplairoit à ceux mêmes qui l'accordoient, & deviendroit pour eux un motif de jalouſie & de haine.

Thémiſtocle rend Ariſtide ſuſpect.

En effet, pour ſe débarraſſer de cet émule, toujours oppoſé à ſes ſentimens, il fit valoir contre lui le titre qui atteſtoit ſa vertu, re-

préſentant Ariſtide comme un juge ſouverain des procès, comme un monarque dont l'autorité faiſoit la loi, ſans avoir beſoin de l'appareil du trône. Ses émiſſaires remplirent l'état de ſoupçons, & le peuple demanda enfin l'oſtraciſme. C'étoit la coutume d'écrire ſur une coquille (*oſtracon*) le nom de celui qu'on vouloit bannir. Un payſan, ne ſachant point écrire, ne connoiſſant point Ariſtide, s'adreſſe à lui-même pour le prier de mettre le nom d'Ariſtide ſur ſa coquille. *Quel tort vous a fait cet homme*, lui dit le vertueux citoyen? *aucun*, répond le payſan; *mais je ſuis las de l'entendre par-tout appeler le* JUSTE. Ariſtide écrivit ſon nom. Six mille ſuffrages au moins, (car il falloit ce nombre,) lui furent contraires. Il reçut avec ſoumiſſion la ſentence, & dit en partant pour ſon exil: *Je prie les dieux de ne pas permettre que les Athéniens aient lieu de ſe ſouvenir d'Ariſtide.*

Oſtraciſme contre Ariſtide.

Thémiſtocle, après cette indigne manœuvre, eût été couvert d'opprobre aux yeux de la poſtérité,

Prévoyance de Thémiſtocle.

ſans les ſervices éclatans qu'il rendit bientôt à la patrie. Perſonne, en fait de politique & de guerre, n'avoit de plus grandes vues, & n'étoit plus propre à l'exécution. Loin de s'endormir, comme les autres Athéniens, ſur les périls dont la victoire de Marathon ſembloit les avoir délivrés; il ne doutoit point que la guerre, commencée à peine avec les Perſes, ne dût continuer avec fureur. Il conſidéroit la foibleſſe & les reſſources d'Athènes. Il voyoit qu'avantageuſement ſituée pour la marine, ſes flottes étoient fort inférieures à celles des Éginètes ſes voiſins; que cependant la marine ſeule pouvoit la mettre en ſûreté, accroître ſes richeſſes, & lui procurer de la puiſſance. S'attachant donc principalement à cet objet, il perſuada aux Athéniens d'y conſacrer le revenu de leurs mines d'argent, quoiqu'ils euſſent coutume de le partager pour leur avantage particulier. On en conſtruiſit cent galères, qui devinrent le rempart de la république.

Il s'attache à la marine.

Sans cette prévoyance & ces me-

Entrepriſe de

sures, la Grèce entière étoit infailliblement perdue. Darius se préparoit à l'envahir avec toutes les forces de l'Asie. Il mourut; mais son fils Xerxès hérita de son ressentiment, avec toute la chaleur d'une jeunesse altière & fougueuse *. Les figues d'Attique étoient excellentes : *Je ne veux plus en manger*, disoit-il, *que lorsque le pays m'appartiendra*. Cette fantaisie contribua peut-être à le décider. Après d'immenses préparatifs, il envoya demander la terre & l'eau. Thémistocle, pour animer davantage ses concitoyens, en leur ôtant toute espérance de conventions, (car il falloit ou conserver la liberté, ou s'ensevelir avec elle,) fit mourir l'interprète qui avoit traduit le dé- Xerxès contre la Grece.

* Xerxès étoit fils d'un second lit, né de la princesse Atosse, fille de Cyrus, que Darius épousa étant déja sur le trône. Darius le préféra aux enfans du premier lit, & le nomma son successeur comme l'aîné des enfans *du roi*, quoiqu'il ne le fût pas des enfans *de Darius*. Un Spartiate suggéra cette distinction, en disant qu'elle servoit de règle à Sparte.

cret du roi de Perſe. Cette démarche impoſoit la néceſſité d'être invincibles.

Prodigieuſe armée de Xerxès.

Cependant Xerxès, à la tête d'une armée innombrable, que Rollin, d'après Hérodote, fait monter à plus de cinq millions deux cens mille hommes, en y comprenant les gens de mer & toute la ſuite de l'armée, venoit en triomphe écraſer un petit peuple qu'il mépriſoit. Diodore de Sicile diminue beaucoup le nombre de ces troupes, ainſi que Pline, Élien & d'autres auteurs.

Hérodote peu croyable ſur les détails de cette expédition.

Quelque abſurde que ſoit évidemment le calcul d'Hérodote, c'eſt, dit-on, l'hiſtorien le plus croyable, parce qu'il vivoit dans le ſiècle de l'expédition. Mais il ne faut qu'examiner ſon récit, les diſcours, les ſonges, les circonſtances qu'il y ajuſte, pour ſe défier de ſon témoignage. Il ſemble avoir imité Homère plutôt que d'écrire en hiſtorien. Il fait de Xerxès, tantôt un philoſophe qui verſe des larmes à la vue de cette multitude infinie, dont il ne reſtera pas un ſeul homme dans l'eſpace de cent ans; tantôt

un furieux & un insensé, qui ordonne de fouetter la mer, parce qu'une tempête a rompu le pont de bateaux, sur lequel ses troupes devoient passer l'Hellespont (aujourd'hui les Dardanelles) : tous les entrepreneurs de l'ouvrage sont condamnés au supplice, comme s'ils avoient pu enchaîner les vents & les vagues : on construit un nouveau pont; l'armée passe en sept jours & sept nuits, mais ces soldats n'avancent qu'autant qu'on les presse à grands coups de fouet. Selon Hérodote, Xerxès fit percer le mont Athos pour ouvrir un passage à sa flotte; cependant les voyageurs modernes attestent que le mont Athos n'a jamais été percé.

Juste sujet de se défier des Grecs.

Comment les mensonges des Grecs ont-ils pu en imposer à tant d'écrivains estimables? En les copiant, on ôte à l'histoire toute vraisemblance, on s'interdit tout usage de la critique. Faut-il donc aussi regarder les Perses comme des barbares, parce que les anciens les nomment ainsi? & ne sait-on pas que cette nation étoit policée & floris-

ſante, lorſque la Grèce étoit encore plongée dans une affreuſe barbarie? La vanité grecque, digne de paſſer en proverbe, nous doit rendre fort circonſpects ſur les détails, d'autant plus que nous en tirerions peu d'avantages réels.

Démarate, roi de Sparte, réfugié en Perſe.

Démarate, un des rois de Lacédémone, étoit exilé depuis quelque temps; parce que dans ſa patrie, diſoit-il lui-même, *la loi étoit plus forte que les rois.* (Cet exil venoit cependant de l'inimitié de ſon collègue Cléomène, qui ſuborna la prêtreſſe de Delphes pour le faire condamner.) Il avoit cherché un aſyle en Perſe, & y jouiſſoit d'une conſidération particulière. Xerxès, après la revue des troupes, lui ayant demandé ſi les Grecs oſeroient bien l'attendre, il répondit avec franchiſe, ſur-tout au ſujet des Spartiates, que l'amour de la liberté les rendroit ſourds à toute propoſition; & que, fuſſent-ils réduits à une poignée de combattans, ils ne refuſeroient point le combat. *Ils ſont libres*, ajouta-t-il, *mais dominés par la loi; & cette loi leur*

Ce qu'il dit à Xerxès ſur les Grecs.

ordonne de vaincre ou de mourir. L'événement justifia son discours. L'histoire va nous apprendre ce que peut la liberté contre les forces du despotisme.

Sparte & Athènes se disposent à la guerre.

Avertis par Démarate lui-même de l'invasion qui les menaçoit, les Spartiates & les Athéniens excitèrent toute la nation à prendre les armes. Mais la terreur, d'une part; la jalousie du commandement, de l'autre; détachèrent de la ligue presque tous leurs alliés. Gélon qui regnoit à Syracuse, & dont on sollicita le secours, offrit une flotte de deux cents galères & une armée considérable, à condition qu'il en auroit le commandement. Cette condition fut rejetée avec dédain, tant le courage inspiroit de confiance. Il faut avouer que Gélon auroit eu peine à tenir parole, puisque la cour de Perse avoit engagé les Carthaginois à faire une invasion en Sicile.

Thémistocle se fait élire général.

Ayant renoncé au secours des Syracusains, on n'en fut pas moins ferme dans le dessein d'une vigoureuse défense. Athènes s'empressa d'élire son général. Un orateur

nommé Épicyde, auſſi avare que préſomptueux, ſe mit ſur les rangs avec Thémiſtocle ; & comme le peuple eſt toujours facile à tromper, il fut ſur le point d'obtenir la préférence. Thémiſtocle le prit par ſon foible, le combla de préſens, l'engagea de la ſorte à ſe déſiſter, & ſe fit élire. Le bien public le demandoit. C'eſt alors qu'un homme ſupérieur, ſans bleſſer la modeſtie, peut ſe rendre juſtice à lui-même, & ambitionner des places où l'honneur eſt environné de périls.

Euribiade, général de la flotte.

Quoique les Athéniens euſſent équipé les deux tiers de la flotte, les Spartiates leur en diſputèrent le commandement. Tous les alliés ſe déclarèrent pour ces derniers, & l'on fit un mauvais choix dans la perſonne d'Euribiade. Thémiſtocle y conſentit par crainte d'une rupture ; mais il annonça aux Athéniens qu'on ne tarderoit pas à leur céder cet honneur, pourvu qu'ils fiſſent leur devoir. Il avoit déja ſignalé ſa modération, en appuyant un décret pour le rappel des bannis, d'Ariſtide en particulier. L'union de ces deux

Sage conduite de Thémiſtocle.

rivaux, quand les besoins de l'état l'exigeoient, est une des plus touchantes leçons de patriotisme. Nous les verrons agir de concert, avec le zèle généreux qui sacrifie au bien public les animosités personnelles.

Enfin Xerxès arrive aux Thermopyles, defilé fort étroit entre la Phocide & la Thessalie, où l'attendoient quatre mille hommes sous les ordres de Léonidas, roi de Sparte. Ayant tenté inutilement de le corrompre, il lui écrit en maître de livrer ses armes. Léonidas répond en Spartiate : *Viens les prendre.* Les ennemis sont repoussés, malgré leur nombre prodigieux. Ils découvrent malheureusement un sentier, par lequel ils gagnent la hauteur sans être aperçus. Ce poste ne pouvoit plus se défendre. Léonidas ayant obligé les autres Grecs de se retirer, n'avoit plus que trois cents Spartiates. Il croit devoir se dévouer avec eux ; il se prépare au combat ; *mes amis*, leur dit-il ; *dînons gaîment, comme si nous devions souper ensemble chez Pluton.* Tous ces héros périrent dans

Avant J. C. 480. Combat des Thermopyles.

Léonidas y périt avec ses Spartiates.

le combat, excepté un seul, qui en porta la nouvelle. Il fut traité à Sparte en déserteur, jusqu'à ce qu'il eût effacé glorieusement sa honte dans la première occasion. Les Amphictyons firent mettre dans la suite aux Thermopyles cette inscription, admirable par sa simplicité même : *Passant, annonce à Lacédémone que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois.*

Les Grecs, aux jeux olympiques, malgré le danger.

Le passage des Thermopyles coûta, dit-on, vingt mille hommes à Xerxès; perte légère pour une armée si nombreuse. Sans lui supposer, avec les historiens trop crédules, trois millions de combattans, ni même le quart de ce nombre; ses ennemis, dont l'armée montoit seulement à onze mille deux cents hommes, sembloient ne pouvoir échapper au dernier malheur. Il continua sa route; l'incendie & le ravage marquoient ses pas. S'étant informé de ce que faisoient les Grecs, on lui apprit qu'ils étoient aux jeux olympiques; on lui donna une idée de ces jeux, où une simple couronne d'olivier excitoit tant d'émulation. *Quels hommes,*

s'écria un satrape ; *quels hommes qui ne combattent que pour l'honneur !*

Cependant Athènes alloit périr. Les peuples du Péloponnèse l'abandonnoient, pour se retrancher derrière l'isthme de Corinthe. L'oracle avoit déclaré qu'elle ne trouveroit son salut que *dans des murailles de bois*. Cet oracle, inspiré vraisemblablement par Thémistocle, lui procura le moyen d'amener le peuple où il vouloit. Voyant que la ville étoit hors d'état de se défendre contre un déluge d'ennemis, & que la mer seule offroit un asyle aux citoyens, il persuada que les murs de bois étoient les vaisseaux, où les dieux mêmes ordonnoient de s'embarquer. Comme la religion attachoit les Athéniens à leurs foyers, à leurs tombeaux & à leurs temples, il falloit les en détacher par un motif supérieur de religion. Encore eut-il beaucoup de peine à faire passer un décret, portant qu'Athènes seroit mise sous la sauve garde de Minerve; que tous les citoyens qui pouvoient servir, monteroient sur les vaisseaux ; & que chacun prendroit

Athènes n'a plus de ressources que dans sa flotte.

Thémistocle fait abandonner la ville.

des mesures pour la sûreté de sa famille.

Xerxès, maître d'Athènes.

On se sépara en versant des torrens de larmes. La ville de Trézène, dans l'Argolide, reçut généreusement la plupart des femmes, des enfans, des hommes avancés en âge, & pourvut à leur subsistance. Quelques citoyens s'obstinèrent à ne point partir, ils s'enfermèrent dans la citadelle, dont les murs étant de bois, leur paroissoient désignés par l'oracle. Ils s'y défendirent jusqu'à la mort. Xerxès brûla cette forteresse, & goûta le plaisir de la vengeance sans prévoir la révolution qui le menaçoit.

CHAPITRE III.

Batailles de Salamine, de Platée & de Mycale ; les Perſes chaſſés pour toujours de la Grèce.

Un premier combat naval, (près d'Artémiſium,) ſans être déciſif, avoit été avantageux aux Grecs, en les formant à la manœuvre, en leur apprenant qu'ils pouvoient tenir tête à l'ennemi, malgré la ſupériorité de ſes forces. Ils s'étoient raſſemblés dans le détroit de Salamine. Là on tint conſeil ſur le parti qu'il falloit prendre. Eurybiade vouloit, & le plus grand nombre avec lui, gagner le golfe de Corinthe, pour être à portée de défendre le Péloponnèſe. Thémiſtocle ſoutenoit qu'abandonner le détroit, où la flotte des Perſes ne pouvoit agir librement, ſeroit une faute inexcuſable. *Frappe, mais écoute*, dit-il à Eurybiade, qui, dans la chaleur de la diſpute, s'em-

Diſpute de Thémiſtocle & d'Eurybiade.

portoit jusqu'à lever le bâton sur-lui. Ce mot fit une telle impression sur le Spartiate, qu'il se laissa depuis gouverner par Thémistocle. Heureusement on ne connoissoit pas le faux honneur que les barbares ont introduit parmi nous : on savoit mépriser une injure, ou s'en venger glorieusement.

Présomption de Xerxès.

Si Xerxès avoit suivi le conseil d'Artémise, reine d'Halicarnasse, héroïne prudente dont il étoit accompagné, il eût évité une bataille dangereuse ; en avançant avec lenteur, il eût écrasé les Grecs sans courir de risque. Son orgueil n'écoutoit pas la raison. Rien ne lui sembloit capable de résistance. Thémistocle, pour l'attirer dans le piège, lui fit annoncer secrètement que les Grecs alloient s'éloigner de Salamine, & qu'alors il perdroit l'occasion de ruiner leur flotte d'un seul coup. Cet avis le décida. Il donna promptement l'ordre de combattre ; il se plaça sur une hauteur, d'où sa présence devoit animer les troupes : un grand prince les auroit animées par l'exemple & l'action.

Thémistocle l'attire dans le piège.

Aristide,

Aristide, qui commandoit à Égine, étoit venu de nuit, à travers la flotte ennemie, joindre Thémistocle, & se dévouer aux périls en citoyen. Après l'avoir invité à finir toute dissension, il lui offrit de servir sous ses ordres, de l'aider de ses conseils. Thémistocle étoit trop grand homme, pour ne pas sentir le prix de ces offres. Une confiance mutuelle les unit dès ce moment; préfage infaillible du succès. Aristide & Thémistocle, réunis pour défendre la patrie.

La bataille de Salamine, comme celle de Marathon, fit voir qu'un excellent général vaut presque lui seul une armée. Thémistocle, sans en avoir le titre, en remplit les fonctions. Il sut prendre l'avantage du vent; il mit un ordre admirable dans les dispositions de la flotte. Les vaisseaux des Perses, lourds, embarrassés par leur nombre, & par le peu de largeur du détroit, ne purent tenir contre la manœuvre des Grecs. Ceux-ci, avec moins de quatre cents voiles, dissipèrent une armée navale où l'on en comptoit plus de deux mille. La reine Artémise donna lieu par son courage, de dire que les Bataille de Salamine. Artémise.

femmes s'étoient montrées des hommes, & les hommes, des femmes. Le grand-roi prit honteusement la fuite. Sur un faux avis donné adroitement par Thémistocle, qu'on pensoit à rompre son pont de bateaux, il se hâta de repasser en Asie, laissant à Mardonius trois cens mille hommes, pour réparer ce désastre.

Xerxès s'enfuit en Asie.

Mardonius veut séduire les Athéniens.

Mardonius, quoique présomptueux & imprudent, avoit appris que la victoire ne dépend pas du nombre des troupes. Diviser les Grecs lui parut un moyen plus sûr de les vaincre. Il envoya le roi de Macédoine aux Athéniens, pour leur faire des propositions avantageuses : il promettoit même de leur donner le commandement de la Grèce, s'ils se détachoient des alliés.

Réponse d'Aristide.

Aristide étoit premier archonte : la séduction ne pouvoit rien sur son cœur. Sa réponse fut, en présence des ambassadeurs de Sparte, que tout l'or & toutes les promesses du monde ne corromproient point la vertu des Athéniens ; qu'ils seroient toujours les mortels ennemis des Perses ; & qu'ils vengeroient éter-

nellement sur eux les maux que leur patrie en avoit soufferts. Il fit prononcer des anathêmes contre quiconque proposeroit de s'allier avec eux, ou de trahir l'alliance nationale. On étoit si éloigné de toute foiblesse à cet égard, qu'un Athénien ayant été d'avis d'écouter un second député de Mardonius, fut lapidé à l'instant; que les femmes en furie lapidèrent même ses enfans & sa femme comme des criminels. Le droit des gens fut plus respecté alors que les lois civiles; car on renvoya le député sans lui faire d'insulte.

Sentimens des Athéniens à l'égard des Perses.

Pour soutenir de pareilles démarches, il falloit une constance à l'épreuve de toutes les calamités de la guerre. Mardonius fondit sur Athènes, & acheva de la détruire. Les Athéniens s'étoient retirés, comme auparavant, à Salamine. Les Spartiates ne s'étoient pas pressés de les secourir, réservant leurs troupes pour la défense de Péloponnèse; mais touchés enfin des reproches de leurs alliés, ils firent marcher cinq mille citoyens, qui avoient chacun

Les Spartiates envoient une armée.

ſept Hélotes à leur ſuite. L'armée grecque ſe trouva forte de ſoixante-ſix mille hommes au moins, parmi leſquels on ne compte que huit mille Athéniens. C'étoit aſſez contre un mauvais général, & contre une multitude ſans diſcipline. Pauſanias, tuteur d'un roi de Sparte, avoit le commandement; les Athéniens avoient à leur tête Ariſtide.

Avant J. C. 479. Bataille de Platée.

On s'avança dans la Béotie, que les ennemis préférèrent à l'Attique pour champ de bataille, parce que le pays eſt découvert, uni, & plus favorable aux grandes armées. Mardonius, craignant de manquer de vivres, ſe livrant à ſon impétuoſité naturelle, voulut combattre, malgré les repréſentations d'un de ſes meilleurs officiers. Le mépris des bons conſeils conduit ordinairement au précipice. La bataille de Platée ne fut pas moins fatale aux Perſes que celle de Salamine. Leur imprudent général tomba mort d'une bleſſure; un corps de quarante mille hommes ſe ſauva par une prompte fuite: preſque tout le reſte fut taillé en pièces. Jamais les Perſes n'ont pénétré depuis en Europe.

Un Éginète proposant à Pausanias de venger, sur le cadavre de Mardonius, les outrages faits à celui de Léonidas, que les ennemis avoient traité indignement; il répondit avec une noble fierté, qu'on connoissoit bien peu la gloire, si on l'attachoit à imiter les barbares; que Sparte se glorifioit de la modération, & non d'une basse vengeance; que d'ailleurs les Spartiates étoient assez vengés par la mort de tant de milliers de Perses. Peu de jours après le combat, pour donner une leçon intéressante à ses officiers, il fit préparer un festin avec tout le luxe asiatique, & un petit repas conforme à la frugalité de Sparte. Le contraste étoit frappant. *Quelle folie*, s'écria-t-il, *pour Mardonius, accoutumé à vivre si délicieusement, de venir attaquer des hommes qui savent se passer de tout!* Pausanias, après avoir donné cette leçon, devoit se montrer incorruptible. Cependant le butin de Platée corrompit ses mœurs.

Modération de Pausanias après la victoire.

L'émulation n'avoit pas moins contribué que la vertu aux succès

Les Spartiates & les Athéniens se

Diſputent le prix de la valeur.

des Grecs. Chaque peuple prétendoit au prix de la bravoure, qu'on décernoit ſolennellement. Les Athéniens & les Spartiates, après la bataille de Platée, ſe le diſputèrent avec une chaleur qui pouvoit dégénérer en violences. L'unique moyen de les calmer, fut de réunir les ſuffrages en faveur d'un autre peuple. On accorda le prix aux Platéens : Ariſtide & Pauſanias ſouſcrivirent à ce jugement. Quand la gloire eſt le premier mobile d'une nation, l'héroïſme y devient comme naturel ; une branche de laurier ſuffit pour exciter aux plus grands efforts : il paroîtroit honteux d'évaluer le mérite à prix d'argent. C'eſt ce que l'hiſtoire des anciennes républiques offre ſouvent à notre admiration. La victoire de Salamine valut à Thémiſtocle l'honneur de voir tous les Grecs ſe lever en ſa préſence, aux jeux olympiques, & le regarder avec reſpect comme leur libérateur. Il avouoit que cette récompenſe étoit au-deſſus même de ſes deſirs.

Récompenſe de Thémiſtocle.

Amour de la gloire.

Tous les ſoldats partageoient les

nobles ſentimens des capitaines. Avant la bataille de Platée, les Athéniens ſe diſoient entre eux : » Ce n'eſt pas pour un pays ou pour » une ville ſeulement que nous com- » battons, c'eſt pour les trophées » de Marathon & de Salamine. » Prouvons qu'ils furent l'ouvrage » des Athéniens, non de Miltiade » & de la fortune. «

Une ſi noble émulation, l'amour de la liberté & de la patrie, une diſcipline exacte, & ſur-tout l'habileté des généraux grecs, comparés à l'eſprit de baſſeſſe & de ſervitude, à l'aviliſſement des Perſes, au ſot orgueil & à l'infâme lâcheté de leur maître, à l'imprudence de leurs généraux, expliquent le dénouement de cette guerre. Comment des millions de combattans, avec des chefs ſeulement médiocres, auroient-ils pu échouer, pour ainſi dire, contre un atôme ? le nombre ſeul ne devoit-il pas accabler les Grecs, pourvu qu'une tête dirigeât l'action des membres. La Grèce, diviſée & remplie de traîtres, n'étoit-elle pas une proie facile pour

Cauſes du ſuccès des Grecs dans cette guerre.

le monarque de l'Asie? Il falloit un Xerxès & un Mardonius; il falloit aussi un Thémistocle, un Aristide & un Pausanias, pour que les événemens tournassent d'une manière si étrange.

Xerxès vaincu aussi en Asie.

Les Perses, battus en Europe, le furent de même en Asie, au combat naval de Mycale, qui se donna le même jour que la bataille de Platée. Avec le secours des Ioniens, les Grecs achevèrent de ruiner la flotte & l'armée de Xerxès. Il s'enfuit de Sardes où il étoit, après avoir ordonné que tous les temples des colonies grecques fussent brûlés & démolis. L'impiété ne dicta point cet ordre, puisque la religion des mages proscrivoit les temples & les idoles. Reconnoissons ici l'imbécillité d'un prince lâche qui, n'osant combattre des hommes, se venge de son ignominie sur des murailles; ou qui, ayant épuisé follement ses coffres, cherche une ressource dans le pillage des temples, & se rend ainsi exécrable aux peuples, qu'il comptoit auparavant parmi ses sujets. Toutes les villes d'Ionie en-

Il fit brûler les temples.

trèrent dès-lors dans la confédération grecque : elles prirent les sentimens des braves républicains, dont l'origine & la langue leur étoient communes : elles se trouvèrent dignes de la liberté, dont l'influence opéroit alors tant de prodiges.

CHAPITRE IV.

Rétabliſſement d'Athènes, malgré la jalouſie de Sparte. -- Adminiſtration d'Ariſtide.

Commencemens de diviſion entre Sparte & Athènes.

Si les Grecs avoient été auſſi ſages que courageux, ils n'auroient penſé qu'à s'unir plus étroitement. Leur force dépendoit de cette ligue dont ils devoient ſentir la néceſſité. Qu'une émulation mutuelle les portât à ſe ſurpaſſer les uns les autres, c'étoit un bien, pourvu qu'elle ne dégénérât point en odieuſe jalouſie; mais l'ambition, ordinairement funeſte aux grands empires, eſt la ruine des petits états. Enflées de leurs victoires, les deux républiques rivales devinrent ennemies; elles ſe firent infiniment plus de mal, qu'elles n'en avoient reçu des Perſes. Suivons les progrès & les ſuites de cette diſcorde, dont le germe caché ſe développa bientôt, & fit naître

de finiſtres deſſeins qui annonçoient la guerre civile.

Les Athéniens pensèrent à rebâtir & à fortifier leur ville, dès que la défaite entière des Perſes eut diſſipé leurs alarmes. Rien n'étoit plus juſte ni plus néceſſaire. Cependant ils y trouvèrent un obſtacle dans la politique ambitieuſe de Sparte, qui, conſidérant d'un œil jaloux leur puiſſance maritime, & la gloire qu'ils venoient d'acquérir, craignoit de voir paſſer entre leurs mains l'honneur du commandement. Elle allégua de faux prétextes de bien public. A l'entendre, l'intérêt de la Grèce exigeoit qu'on ne ſouffrît aucune place forte hors du Péloponnèſe, de peur que l'ennemi n'en fît une place d'armes, en cas de nouvelle invaſion. Thémiſtocle crut devoir oppoſer l'artifice à cette politique injuſte.

Sparte s'oppoſe au deſſein de rebâtir Athènes.

Pendant qu'il négocioit lui-même auprès des Spartiates, qu'il les amuſoit par des lenteurs & par des paroles, hommes, femmes, enfans, tous à l'envi travailloient au rétabliſſement des murs d'Athènes.

Thémiſtocle trompe les Spartiates, & leur parle enſuite avec fermeté.

Sparte s'en plaint hautement. Thémiſtocle nie le fait, & demande qu'on le faſſe vérifier ſur les lieux. On envoie des députés : il avertit ſecrètement Athènes de les retenir pour otages. Quand tout eſt prêt, il déclare que les Athéniens ont uſé du droit commun, en pourvoyant à leur ſûreté ; que la ville eſt en état de défenſe ; qu'après tant de ſervices rendus à la Grèce, on ne peut ſans outrage les ſoupçonner de mauvais deſſeins ; que Sparte a tort de vouloir établir ſa puiſſance ſur la foibleſſe de ſes alliés ; qu'au reſte, il ne rougit point d'avoir employé la ruſe, parce que *tout eſt permis pour le bien de la patrie.* Les Spartiates diſſimulèrent, ne pouvant donner l'eſſor au reſſentiment.

Projet injuſte de Thémiſtocle pour augmenter le pouvoir d'Athènes.

Il y a, ſans doute, des circonſtances où la ruſe devient néceſſaire contre la force & la mauvaiſe foi ; mais le principe de Thémiſtocle ne peut autoriſer la perfidie & l'injuſtice. On ceſſe d'admirer ce grand homme, dès qu'il ceſſe de reſpecter les lois inviolables, qui doivent préſider à la conduite des gouver-

nemens, comme à celle des particuliers. Nous allons juger de sa politique. Après avoir relevé Athènes, il vouloit en faire la première ville de la Grèce, & lui assurer le commandement dont Sparte se montroit trop jalouse. Le port du Pirée construit par ses soins *, un décret d'ajouter vingt vaisseaux par an à la flotte, des privilèges pour attirer un grand nombre d'ouvriers & de matelots ; toutes ces mesures n'annonçoient que de la prudence, puisque la mer étoit proprement la ressource de sa patrie. Il ne s'en tint pas là. Un jour il demande à l'assemblée du peuple qu'on lui donne quelqu'un, pour conférer sur un dessein de la dernière importance, qui étoit de nature à exiger le secret. On jette les yeux sur Aristide, on s'en rapporte à son jugement. Thémistocle lui communique son projet:

Ce projet rejeté comme injuste.

* Athènes avoit les ports de Munichie & de Phalère, trop petits & peu commodes. Le Pirée réunissoit tous les avantages ; mais il étoit à deux lieues de la ville. La communication se fit par un long espace environné de murailles.

c'étoit de brûler la flotte des alliés, moyen infaillible de rendre Athènes l'arbitre de toute la Grèce. Le rapport d'Aristide fut tel que la vertu devoit le dicter. Il déclara qu'il n'y auroit rien de plus utile, mais en même temps de plus injuste, que le projet de Thémistocle; & tous les suffrages furent pour le parti de l'équité.

Il n'auroit produit que du mal.

L'utilité de ce plan étoit au moins fort douteuse, quoi qu'en pensât Aristide. La Grèce, justement indignée, n'auroit pas manqué de réunir ses efforts contre une ville parjure; la haine publique l'auroit poursuivie, sa gloire auroit disparu pour jamais; & quel avantage enfin auroit pu compenser les pernicieux effets de cette entreprise? Si la politique a pour but le bonheur des nations, elle n'y atteindra qu'en suivant les règles de l'équité; car toute injustice expose au malheur, ne fût-ce que par l'infamie qui l'accompagne.

Thémistocle empêche d'affoiblir la confédération des Grecs.

Thémistocle montra bien plus de prudence dans l'assemblée des Amphictyons. Les Spartiates propo-

ſoient d'en exclure tous ceux qui n'avoient pas pris les armes contre Xerxès. Les Theſſaliens, les Argiens, les Thébains, & pluſieurs autres étant de ce nombre; & la ligue des Amphictyons ne comprenant qu'une trentaine de villes, très-médiocres pour la plupart, le décret propoſé l'auroit pu anéantir, ou l'auroit miſe à la diſcrétion de deux ou trois villes principales. Thémiſtocle s'y oppoſa, & ſes raiſons l'emportèrent. Il n'avoit en vue que l'intérêt particulier d'Athènes, comme auſſi les Spartiates ne cherchoient qu'à dominer dans le conſeil amphictyonique; mais ſon ſentiment étoit avantageux à toute la Grèce : le bien public demandoit qu'on reſſerrât les liens de la confédération, plutôt que d'en détacher les membres.

Décret populaire d'Ariſtide.

D'un autre côté, le peuple remuoit dans Athènes, & vouloit enlever aux riches le peu d'autorité que leur laiſſoit la démocratie. Ariſtide crut devoir céder à la fougue populaire. Il régla, par un décret, que le gouvernement ſeroit

commun à toutes les classes de citoyens, & que les archontes pourroient être choisis indifféremment parmi le peuple & parmi les riches. Une aveugle populace qu'on ne savoit comment réprimer, devint alors plus insolente que jamais.

Avant J. C. 476. Pausanias corrompu depuis la victoire de Platée.

Cependant Athènes touchoit au moment d'enlever à Sparte son ancienne supériorité sur la Grèce. Elle n'eut besoin pour cela que du mérite de quelques citoyens, & que des fautes d'un Spartiate corrompu. Les Grecs avoient envoyé une flotte, pour affranchir de la domination des Perses ceux des alliés qui en portoient encore le joug. Pausanias la commandoit en chef; Aristide & Cimon, fils de Miltiade, conduisoient les Athéniens. Pausanias, devenu arrogant & même voluptueux, depuis sa victoire de Platée, ne conservoit qu'une écorce des mœurs de sa patrie. Le dégoût de la vertu dispose au crime : il méditoit déja une trahison, en paroissant encore servir la Grèce. Ses hauteurs, son faste, sa dureté, les manières & la magnificence des Perses qu'il affecta

enfin, excitèrent l'indignation des alliés; tandis que les deux généraux d'Athènes leur inſpiroient le reſpect & la confiance par une conduite pleine de ſageſſe & de douceur. On ſe déclara bientôt; on ſe mit ſous la protection d'Athènes, on lui déféra le commandement; & Sparte eut aſſez de modération ou de prudence pour y renoncer. Quelle gloire Athènes auroit perdue, ſi elle avoit ſuivi auparavant le conſeil odieux de Thémiſtocle!

Le commandement eſt déféré aux Athéniens.

Suſpect d'entretenir des intelligences avec l'ennemi, Pauſanias fut rappelé. Il exerçoit la puiſſance royale, comme tuteur d'un jeune roi; mais les lois de Sparte le ſoumettoient au jugement des éphores. Une de ſes lettres écrite à Xerxès fut la conviction de ſon crime. Ne pouvant éluder cette preuve, il ſe réfugia dans le temple de Pallas. On n'oſoit l'arracher de cet aſyle: on en mura la porte, & ſa mère s'empreſſa elle-même à porter des pierres. Les éphores le laiſsèrent mourir de faim. Comme la ſuperſtition ſe gliſſe partout, on craignit bientôt d'avoir

Sparte rappelle & punit Pauſanias.

violé le temple ; & l'oracle de Delphes, consulté sur cet objet, ordonna d'y élever deux statues en l'honneur du criminel, pour appaiser la déesse Pallas.

Thémistocle est banni par l'ostracisme, & accusé ensuite comme complice de Pausanias.

Thémistocle, quelque temps auparavant, avoit subi l'ostracisme. Son banniſſement étoit le fruit de la haine qu'il s'étoit attirée, en se glorifiant trop de ses services. D'ailleurs, il méritoit de grands reproches : une fortune immense, acquise depuis qu'il se méloit des affaires, prouvoit assez qu'il n'avoit pas toujours pris pour règle l'intérêt public. Les Spartiates l'accusèrent comme complice de Pausanias, dont en effet il avoit été le confident, mais dont il avoit désapprouvé les desseins. Le peuple d'Athènes, le croyant coupable, voulut lui faire son procès. Il s'enfuit d'un lieu dans un autre, jusques chez Admète, roi des Molosses, qui, malgré d'anciens sujets d'inimitié, refusa généreusement de le livrer à ses ennemis. Des amis zélés mirent à couvert la plus grande partie de ses trésors. Il y eut néanmoins cent talens de confisqués ; sa pre-

mière fortune n'avoit été que de trois talens.

Un admirable désintéressement rehaussa au contraire le crédit & la gloire d'Aristide. Jusqu'alors la répartition des sommes que les alliés fourniſſoient pour la guerre, avoit excité beaucoup de murmures, parce qu'elle n'étoit point soumise à des règles équitables. Quand Athènes fut en possession du commandement, on forma un autre système, pour établir l'ordre dans les finances publiques, dont la bonne administration décide principalement de la prospérité des peuples. On résolut de fixer les taxes en proportion des revenus de chaque ville, & d'avoir un trésor commun dans l'île de Délos. Le plus difficile étoit de trouver un homme capable d'exécuter ce plan. Les suffrages se réunirent sur Aristide. Son intégrité justifia un choix si glorieux. Il imposa les taxes, il mania les finances, en homme aussi éclairé qu'incorruptible. Il vint à bout de contenter tout le monde, (prodige inoui !) & de soutenir

Aristide est chargé des finances de la Grèce.

toutes les dépenses avec quatre cents soixante talens, par une économie qui sembloit doubler le trésor. Les taxes augmentèrent considérablement après lui. On devoit bien s'y attendre.

Admirable désintéressement d'Aristide.

Ce grand homme conserva sa pauvreté, en disposant des revenus de la Grèce. Callias, son proche parent, le plus riche des Athéniens, ayant été accusé; l'accusateur lui reprochoit comme un crime l'indigence où il laissoit Aristide avec sa famille. Pour se laver de ce reproche, il proteste d'avoir souvent, & toujours inutilement, pressé Aristide de recevoir de grosses sommes pour ses besoins; il en appelle à son témoignage. Aristide l'avoue. Les desirs superflus, dit-il alors, multiplient les besoins de l'homme : le moyen de n'avoir ni soucis ni embarras est de se borner au pur nécessaire. C'est ce qu'il avoit pratiqué.

Sa mort dans sa pauvreté.

Il mourut dans cette honorable pauvreté. La république fit les frais de ses funérailles, & se chargea de l'entretien de sa famille. Platon le

met d'un seul mot au-dessus de ce qu'il y avoit alors de plus grand : Aristide s'est appliqué, dit-il, *a remplir Athènes de vertu.*

Il s'étoit formé auprès d'un grand homme.

Peut-être fut-il redevable de son mérite à un excellent citoyen, nommé Clisthène, auquel il s'étoit attaché dans sa jeunesse, & dont les leçons, ainsi que les exemples, développèrent en lui le germe de tant de qualités sublimes. Heureux le jeune homme qui se sent pénétré d'admiration pour les grands hommes ! rien n'annonce mieux qu'il est capable de les imiter. Heureux surtout, s'il en peut avoir un pour guide ! ses progrès seront plus rapides & plus sûrs. Ce bonheur n'étoit point rare chez les anciens. Avec de l'émulation & du talent, on trouvoit bientôt quelque illustre personnage, dont le zèle se plaisoit à cultiver les espérances de la patrie. On le suivoit constamment, on se formoit à son école, on ambitionnoit de se montrer digne d'un si beau modèle. Plutarque observe combien cette coutume fut avantageuse. Elle

l'a été quelquefois parmi nous, & le deviendra encore quand la frivolité fera place aux ſentimens d'honneur & de vertu.

CHAPITRE V.

Cimon augmente la gloire d'Athènes. --- Guerre entre les deux républiques.

Cimon, digne successeur d'Aristide.

UN digne élève d'Aristide, Cimon fils de Miltiade, eut après lui la plus grande autorité. Il augmenta même la gloire de sa patrie, non-seulement par ses exploits, mais par cette vertu douce & cette probité invariable qui ont tant d'empire sur les cœurs. Une jeunesse déréglée l'avoit d'abord exposé au mépris du peuple. Son exemple prouve que, si les égaremens du premier âge sont toujours nuisibles, on peut du moins les réparer. Les leçons du plus juste des Grecs l'ayant formé également à la politique & à la vertu, il fit chaque jour des progrès dans la carrière du mérite. Athènes lui étoit en partie redevable du commandement. Il tourna l'inquiétude des citoyens contre les ennemis du dehors; il enleva

Sa politique.

Ses succès contre les Perses.

aux Perſes beaucoup de places ; il attaqua & détruiſit leur flotte ſur les côtes de Pamphilie ; il remporta le même jour une grande victoire ſur leur armée de terre ; il les chaſſa de la Thrace, y établit une colonie, ſoumit l'île de Thaſe après un ſiége de trois ans, & répandit la terreur juſqu'à la cour du *grand-roi*.

Thémiſtocle réfugié auprès d'Artaxerxès.

Xerxès avoit été aſſaſſiné par Artaban, capitaine de ſes gardes. Son fils Artaxerxès, ſurnommé Longuemain, régnoit alors. Thémiſtocle, toujours pourſuivi par les Grecs, ne trouvant plus de ſûreté en Europe, s'étoit retiré auprès de ce prince, dont il gagna la confiance en jurant une haine implacable à ſa patrie. Selon Plutarque, le roi de Perſe, quelques années après, voulant lui faire porter la guerre au ſein de l'Attique, il s'empoiſonna pour ſe délivrer d'une commiſſion qui le révoltoit. Au contraire, Thucydide, preſque contemporain, le croyoit mort de maladie *.

* Thémiſtocle ne mourut qu'après le banniſſement & le rappel de Cimon. L'en-

Thémiſtocle

Thémiſtocle fut un de ces hommes preſque auſſi dignes de blâme que de louanges, dont le génie enlève l'admiration, & dont le cœur paroît ſouvent dépravé. Il ſauva la Grèce du danger où elle ſe trouvoit; il créa la puiſſance d'Athènes. Un peuple reconnoiſſant lui auroit pardonné bien des fautes. On vante avec raiſon, cette parole qu'il dit, après avoir donné ſa fille à un honnête homme pauvre : *J'aime mieux le mérite ſans bien, que le bien ſans mérite;* mais il avoit amaſſé de quoi enrichir ſa fille & ſon gendre. En un mot, l'intérêt & l'ambition étoient la principale règle de ſa conduite; l'équité le touchoit peu, & il ne le diſſimuloit point. Quelqu'un lui conſeillant d'être impartial envers tous les citoyens, & lui diſant qu'il mériteroit par-là les plus grands éloges : *A dieu ne plaiſe*, répondit-il, *que je ſois aſſis ſur un*

On doit le blâmer, même en l'admirant.

---

chaînement des idées m'a fait anticiper un peu ſur les dates. Ce n'eſt point ici un abrégé chronologique; ce doit être plutôt un ouvrage de raiſonnement.

tribunal où mes amis ne trouvent pas plus de faveur que les autres! Mais les amis de l'ambitieux sont d'ordinaire ou ses complices ou ses flatteurs. Reprenons le fil des événemens.

Les Égyptiens révoltés contre les Perses, & vaincus.

Les Égyptiens se révoltèrent contre les Perses, & furent secourus par les Athéniens, qui d'abord leur firent gagner des batailles. Si l'Égypte avoit été aussi belliqueuse que la Grèce, aussi jalouse de la liberté, elle eût, sans doute, profité des circonstances & rétabli sa réputation. La guerre finit par un nouvel esclavage. Les Perses, quoique amollis, conservoient une grande supériorité sur ce peuple. Ils battirent même les Athéniens, dont le nombre étoit insuffisant. Artaxerxès avoit sollicité les Spartiates contre Athènes, sans que ses offres ni la jalousie pussent leur faire trahir la confédération. Cependant un funeste levain de discorde devoit bientôt diviser cruellement les deux républiques.

Avant J. C. 454.

Malheurs de Sparte.

Des malheurs que Sparte essuya coup sur coup, servirent à manifester les sentimens que les Athé-

niens avoient pour elle. Un horrible tremblement de terre en renversa presque toutes les maisons ; les Hélotes brisèrent leurs chaînes, prirent les armes, se liguèrent avec les Messéniens, & avec d'autres ennemis de leurs maîtres. On réclama dans cette extrémité le secours d'Athènes. L'orateur Éphialte, partisan de Périclès, qui étoit déja en crédit, soutint que loin de secourir l'ambitieuse rivale d'Athènes, il falloit se féliciter de ses pertes, & la laisser ensevelie sous ses ruines. Cimon avoit trop de lumières & de grandeur d'ame, pour adopter cette fausse politique, quoique les Spartiates en eussent donné l'exemple. Indépendamment de la foi des traités, de l'intérêt commun de la Grèce, des principes de générosité & d'honneur, il voyoit que Sparte étoit un frein nécessaire à la licence des Athéniens. Il combattit fortement les prétextes spécieux de l'ambition; il démontra qu'on ne devoit pas laisser *la Grèce boiteuse, ni Athènes sans contre-poids* ; enfin, il persuada; & chargé de porter

Cimon détermine les Athéniens à la secourir.

lui-même le secours, il remplit sa commission en vrai patriote.

Guerre entre les deux républiques.

Quelque temps après, les Spartiates ayant sur les bras les mêmes ennemis, s'adressèrent encore aux Athéniens. Cimon leur amena encore des troupes ; mais ils les renvoyèrent par une défiance injurieuse. Cette insulte mit en fureur la populace d'Athènes. Elle se vengea sur l'homme le plus innocent & le plus respectable. Cimon fut banni par la faction de Périclès, comme s'il eût favorisé Sparte contre les intérêts de sa patrie. (Nous verrons dans le chapitre suivant, les ressorts que Périclès employoit pour dominer.) Bientôt la guerre s'allume entre les deux républiques. L'illustre exilé vient avec empressement offrir ses services à l'armée athénienne. On lui ordonne de se retirer. Ses amis, au nombre de cent, soupçonnés comme lui, & voulant dissiper des soupçons injustes, animés par ses exhortations, s'étant fait de son armure une espèce d'étendard, combattirent pour leur patrie avec tant de bravoure, qu'ils se firent tous tuer.

Injuste bannissement de Cimon.

Les Athéniens furent vainqueurs à cette bataille de Tanagre, en Béotie; triſte prélude des horreurs que devoit produire la diſcorde.

Les préjugés contre Cimon ſe diſſipèrent, parce que l'on ſentoit chaque jour combien ſon abſence étoit nuiſible. Il fut rappelé après cinq ans; Périclès, ſon rival, propoſa lui-même le décret. Ces exemples de patriotiſme réparoient du moins de temps en temps les fautes des paſſions. Le premier ſoin du vertueux citoyen fut de conclure une trêve avec les Spartiates. Il reprit enſuite ſon excellent ſyſtême, qui étoit d'occuper les Athéniens contre l'ennemi étranger, ſoit pour augmenter leur puiſſance par des moyens légitimes & glorieux, ſoit pour fixer leur inquiétude & prévenir les effets de leurs cabales. Il remporta de nouvelles victoires ſur les Perſes; il achevoit la conquête de l'île de Chypre, pour paſſer de-là en Égypte, où les ennemis avoient eu des avantages conſidérables. Le trône de Cyrus ſembloit être alors menacé d'une révolution prochaine.

Cimon rappelé.

Il finit la guerre civile, & occupe les Athéniens contre les Perſes.

Avant J. C. 449. Traité d'Artaxerxès avec les Grecs.

Artaxerxès eut la prudence de chercher la paix. On fit un traité dont voici les conditions : » Que toutes les villes grecques de l'Asie » seroient libres, & pourroient choisir les lois & le gouvernement qui » leur conviendroient le mieux ; que » les Perses ne navigueroient plus » depuis le Pont-Euxin jusques aux » côtes de la Pamphylie ; qu'aucun » de leurs généraux n'approcheroit » de ces mers, avec des troupes, à la » distance de trois journées ; & que » les Athéniens ne feroient aucune » hostilité contre les états du roi. «

Fin de la guerre Médique.

La guerre Médique (c'est le nom qu'on lui donne) avoit duré cinquante & un ans, depuis la prise & l'incendie de Sardes. Dans le cours ordinaire des choses humaines, elle auroit dû écraser la Grèce : la Grèce triompha cependant. On ne peut trop observer que ce prodige fut l'ouvrage du génie & de la sagesse, encore plus que de la valeur. Miltiade fit beaucoup à Marathon, & Pausanias à Platée ; mais les conseils de Thémistocle, d'Aristide & de Cimon firent plus encore. La marine & les

finances entre leurs mains étoient les sources fécondes de la prospérité publique.

La mort de Cimon fut une perte irréparable. Riche & désintéressé, ses richesses, sans donner la moindre atteinte à sa vertu, la rendirent plus avantageuse aux citoyens. En tout temps ses jardins leur étoient ouverts; sa table, frugale & abondante, étoit celle des pauvres, aussi-bien que de ses amis, & loin de capter par ce moyen la faveur du peuple, il se déclara toujours contre les abus de la démocratie. On lui fit un crime d'être juste & modéré envers les Spartiates. C'est ainsi que jugent les passions.

Mort de Cimon; sa vertu dans les richesses.

TROISIÈME ÉPOQUE.

Depuis le gouvernement de Périclès, jusqu'au règne de Philippe de Macédoine.

CHAPITRE PREMIER.

Gouvernement de Périclès, jusqu'à la guerre du Peloponnèse.

Caractère de Périclès.

UN génie s'étoit élevé dans Athènes, auſſi vaſte, auſſi profond, plus cultivé par l'étude qu'aucun de ceux dont elle avoit reçu tant de gloire, mais plus dangereux, s'il abuſoit de ſes talens. Je parle de Périclès, homme d'une naiſſance illuſtre, d'un goût exquis, d'une ſagacité admirable, grand orateur, grand politique, quelquefois grand citoyen, & qui cependant fit beaucoup de mal à ſa patrie, parce qu'il eut l'ambition d'y dominer.

Son principal instrument, pour l'exécution de ses desseins, fut l'éloquence, cet art tantôt divin, tantôt funeste, suivant l'usage qu'on en fait. Élevé par le philosophe Anaxagore, il avoit appris de lui à reconnoître l'intelligence suprême, à mépriser les vaines terreurs & les puérilités bisarres de la superstition; à nourrir son style de pensées & non de mots, & à lui donner une énergie victorieuse, qui ne peut naître que de la raison épurée. Athènes étoit remplie d'orateurs, depuis que la tribune aux harangues servoit de théâtre à quiconque vouloit briller & acquérir du crédit; mais aucun n'avoit pu, comme Périclès, subjuguer la multitude par la persuasion.

Son éloquence perfectionnée par la philosophie.

Il étudia sur-tout les hommes; il connut à fond le génie des Athéniens, & tous les ressorts par lesquels un fin politique pouvoit devenir leur maître. Les voyant amoureux d'une liberté excessive, jusqu'à prendre ombrage de la réputation des grands hommes, jusqu'à les bannir lorsque leurs services les rendoient les plus respectables, il affecta

Sa politique pour parvenir au gouvernement.

d'abord de l'éloignement pour les affaires, se montra peu à la ville, & parut n'ambitionner que la gloire des armes. Ensuite, saisissant l'occasion favorable, où Cimon, le seul concurrent qu'il pût avoir, étoit occupé au-dehors d'entreprises militaires, il se produisit, déguisa son caractère, flatta le peuple, prit le rôle d'homme d'état, renonça aux plaisirs, aux sociétés, & se livra entièrement aux affaires publiques.

Il se montre rarement dans les assemblées.

Plus habile que Thémistocle, il sut prévenir les dégoûts de la multitude, en évitant les assemblées, quand sa présence n'y étoit pas nécessaire : ses amis, ses agens y parloient pour lui. Moins il faisoit étalage de ses talens, plus il étoit applaudi, lorsqu'il jugeoit à propos de les déployer.

Il corrompt les Athéniens par des profusions pernicieuses.

Sa fortune ne lui permettoit pas d'imiter les libéralités de Cimon : c'étoit pourtant le meilleur moyen de s'attacher beaucoup d'amis ou de partisans. Il y suppléa aux dépens de la patrie. Non-seulement il fit partager aux citoyens les terres

conquiſes, mais encore il leur fit diſtribuer les deniers publics pour des jeux, des ſpectacles, & même pour les fonctions preſcrites par les lois. Quiconque aſſiſtoit aux tribunaux, ou aux aſſemblées du peuple, avoit ſon ſalaire. Les Perſes, on peut le dire, n'avoient pas fait tant de mal aux Athéniens en ravageant leur pays. Les finances diſſipées par d'inutiles profuſions, les mœurs corrompues par le goût des plaiſirs & par l'avidité des richeſſes, la fureur des ſpectacles irritée par un attrait invincible, l'oiſiveté nourrie par des reſſources auparavant inconnues, la licence des aſſemblées populaires augmentée par le concours d'une populace avide, les fonctions de citoyen avilies par une ſorte de vénalité : tels furent les fruits de l'ambitieuſe politique de Périclès.

Il affoiblit l'aréopage.

Il alla encore plus loin. Comme le ſort ne lui avoit procuré aucune des charges qui ouvroient l'entrée de l'aréopage, cet illuſtre tribunal devint l'objet de ſa haine, ſans doute parce qu'il en redoutoit l'au-

torité & la juſtice. Il anima contre lui le peuple dont il dirigeoit tous les mouvemens ; il vint à bout de lui enlever les cauſes les plus importantes. Athènes oublia ſes lois ; le gouvernement changea au gré d'un ſeul homme. Cimon vivoit alors, & étoit occupé contre les Perſes. Lorſqu'à ſon retour, il gémit de ce renverſement de principes ; lorſqu'il répéta, ſelon ſa coutume, que l'on ne voyoit rien de pareil à Lacédémone ; il fut regardé comme l'ennemi d'Athènes, & ſacrifié par l'oſtraciſme au corrupteur de l'état.

Il orne Athènes de ſuperbes édifices.

Après la mort de Cimon, l'autorité de Périclès s'accrut toujours. Maître des finances, il les prodigua en édifices, en ſtatues, en décorations, propres à charmer le peuple, & à faire d'Athènes la plus belle ville du monde. Alors s'élevèrent, ſous la direction de Phidias, ces chefs-d'œuvre d'architecture & de ſculpture qui ont été des modèles du bon goût, & qui, pluſieurs ſiècles après, conſervoient encore toute leur beauté ; monumens auſſi ſupérieurs à ceux des Égyptiens, que la per-

fection eſt au-deſſus du giganteſque.

Les alliés ſe plaignirent hautement que le tréſor commun, deſtiné à la défenſe du pays & à la guerre contre les barbares, fût conſacré à l'embelliſſement d'une ſeule ville. Ils avoient raiſon; mais Périclès avoit le talent de la parole & les ſuffrages du peuple. A l'entendre, » cet argent appartenoit aux Athéniens, dès qu'ils rempliſſoient » leurs engagemens, dès qu'ils fourniſſoient aux dépenſes néceſſaires » de la ligue; Athènes étant bien » pourvue d'armes & de vaiſſeaux, » elle devoit, par un noble uſage » de ſes richeſſes, mériter l'admiration des ſiècles futurs, & en même » temps aſſurer la ſubſiſtance des » citoyens; or rien n'y contribuoit » davantage que les ouvrages publics, qui excitent tous les arts, » exercent tous les bras & tous les » talens, & font naître de la même » ſource l'ornement & l'abondance.«

Plaintes des alliés ſur la diſſipation du tréſor.

On voit au premier coup-d'œil ce qu'il y a de foible dans ces réponſes. Les contributions des alliés

Périclès inexcuſable en ce point.

pouvoient-elles donc tourner au profit d'Athènes? l'usage n'en étoit-il pas fixé? s'il y avoit du superflu, ne devoit-il pas servir au soulagement des alliés mêmes? Loin de diminuer les taxes, Périclès les augmenta de près d'un tiers; pour quel besoin? sans doute, pour ces fastueuses dépenses. Trois mille sept cents talens qu'elles coûtèrent, étoient une somme excessive, comparés au revenu de l'Attique, qui, selon Démosthène, se réduisoit à cent trente talens *. En dissipant le trésor, on s'exposa aux malheurs d'un avenir incertain. L'ancienne simplicité de mœurs se perdit, ce qui fut un plus grand mal. Dans une riche monarchie, Périclès auroit mérité les mêmes éloges que Colbert en France; mais il doit être blâmé comme ministre d'une république. On en jugera par les faits.

Son désintéressement vanté par Plutarque.

Plutarque vante son désintéressement, sa frugalité, son économie domestique. Ces vertus sont très-respectables, mais ne justifient point

* Troisième Philippique.

ſon gouvernement. D'ailleurs, s'il n'ajouta pas une obole à ſon patrimoine; comment expliquer ce que rapporte le même hiſtorien? Il aſſure que Périclès, entendant les clameurs qui s'élevoient contre lui, offrit au peuple de payer à ſes propres dépens tous les ouvrages, pourvu que les inſcriptions ne portaſſent que ſon nom. La vanité des Athéniens ne pouvoit y conſentir, quand la choſe eût été poſſible. On s'écria qu'il étoit le maître de puiſer dans le tréſor.

Il offre de payer à ſes frais les ouvrages publics; à quelle condition?

Les riches lui avoient ſuſcité un adverſaire puiſſant, dans la perſonne de Thucydide, beau-frère de Cimon. L'un ou l'autre devoit ſuccomber. Thucydide fut le plus foible, & ſubit la rigueur de l'oſtraciſme. Alors s'érigeant une eſpèce de royauté, Périclès maîtriſa tellement le peuple, que, ſans avoir la même complaiſance qu'autrefois pour ſes caprices, il conſerva toujours le même empire ſur ſes délibérations. Une haute réputation de probité fortifioit l'aſcendant que lui donnoient l'éloquence & la politique. Il y ajouta

Périclès, maître de la république.

la gloire des armes, par quelques expéditions militaires, où il réussit toujours en ménageant avec soin le sang des citoyens, qu'il auroit voulu, disoit-il, rendre immortels.

Il établit des colonies; sa flotte.

Athènes étoit surchargée d'une multitude d'hommes également pauvres & oisifs, inquiets & turbulens. Il sentoit le besoin de les occuper, de les éloigner même de manière à les rendre utiles. Pour cela il établit plusieurs colonies, dont les liaisons avec la métropole devoient augmenter sa puissance : celle de Thurium, en Italie, devint célèbre. Chaque année, il équipoit une flotte de soixante vaisseaux : il y soudoyoit pendant huit mois un grand nombre de misérables, qui ne servoient auparavant qu'à troubler l'état, & il en faisoit des marins, capables de le bien servir. En un mot, Périclès savoit employer les hommes : c'est un des plus grands secrets de la politique.

On accuse ses amis pour le perdre.

Tant de gloire & d'autorité augmentent la haine de ses envieux. On cherche les moyens de le perdre; on commence par attaquer ses amis.

Phidias eſt accuſé d'avoir volé le public, ſur-tout en faiſant la magnifique ſtatue de Minerve. Il prouve ſon innocence : l'or qui lui avoit été donné pour cet ouvrage, détaché de la ſtatue & peſé, ſe retrouve tout entier. On ne laiſſe pas de le traîner en priſon, & il y meurt. La fameuſe Aſpaſie de Milet, femme d'un génie ſupérieur, que Périclès aimoit tendrement, & qu'il avoit enfin épouſée; cette femme, dont Socrate ſe glorifioit d'avoir été le diſciple, eſt accuſée d'impiété & de débauches *. Son éloquence, les larmes de Périclès la ſauvent à peine. On venoit de faire paſſer en loi un décret perfide, par lequel il étoit ordonné de dénoncer quiconque, ſous pré-

Procès de Phidias, d'Aſpaſie & d'Anaxagore.

Décret abſurde contre les philoſophes.

* Thargélie, autre femme célèbre de Milet, qui paſſe, comme Aſpaſie, pour avoir été une courtiſane, s'étoit déja immortaliſée par ſon eſprit & ſon ſavoir. On dit que Xerxès l'envoya en Grèce pour attirer les peuples dans ſon parti, & qu'elle le ſervit utilement ; on dit encore qu'elle ſe maria quatorze fois, que ſon dernier mari fut un roi de Theſſalie, & qu'elle vécut trente ans ſur le trône.

texte de philoſophie, expliquoit les phénomènes de la nature, d'une manière oppoſée à la religion du pays, c'eſt-à-dire, ſans y faire intervenir les divinités de la mythologie grecque. En conſéquence Anaxagore, qui le premier avoit établi par la raiſon l'exiſtence de dieu, eſt cité comme impie, & Périclès, déſeſpérant de ſa juſtification, l'engage à prendre la fuite. (Tous les grands hommes, diſciples de ce philoſophe, furent accuſés du même crime.) C'étoit moins à lui qu'à Périclès qu'on prétendoit porter le coup.

Périclès accuſe lui-même.

Enfin le ſuccès enhardit les accuſateurs. Ils l'attaquèrent directement lui-même comme voleur des deniers publics, & firent un décret pour l'obliger à rendre ſes comptes. Tandis qu'il s'y préparoit, Alcibiade encore jeune dit un jour : *Il devroit plutôt penſer à ne les pas rendre.* En effet, Périclès ſe délivra de ce ſoin par la guerre du Péloponnèſe, à laquelle, ſelon les uns, il ceſſa pour lors de s'oppoſer, ou qu'il excita, ſelon les autres, pour ſon intérêt

On lui ordonne de rendre ſes comptes.

Il ſe délivre de ce ſoin par la guerre du Péloponnèſe.

particulier. Plutarque accuſe de malignité ceux qui lui font ce reproche ; Thucydide, hiſtorien encore plus croyable, aſſure que ſon adminiſtration intègre le mettoit au-deſſus de la calomnie. Mais quand on réfléchit ſur le caractère de Périclès, ſur ſon ambition & ſa politique, ſur les affaires que lui ſuſcitèrent ſes ennemis, il paroît impoſſible de le laver de tout ſoupçon à cet égard. C'eſt une témérité, comme l'obſerve Plutarque *, de fouiller dans le cœur des grands hommes pour leur prêter des intentions, & de donner une mauvaiſe tournure à ce qui peut être interprété favorablement. Cette maxime vraie, il l'applique à Périclès, en ſuppoſant que ſa conduite paſſée n'annonçoit que le zèle du bien public. Mais en cela il ſe contredit lui-même. On ſe trompe rarement, lorſqu'on juge des actions par le caractère & les principes des hommes.

Si les ſoupçons contre lui ſont légitimes.

Quoi qu'il en ſoit, différentes cauſes produiſirent la guerre du Pé-

Griefs des alliés contre Athènes.

* *De Herodoti malign.*

loponnèſe, l'un des principaux événemens de cette hiſtoire. Athènes, fière de ſes ſuccès & de ſa puiſſance, n'ayant plus cette modération, qui lui avoit procuré le commandement, inſpiroit à la Grèce autant de haine que de jalouſie. Elle avoit ruiné les Samiens, aſſujetti les Éginètes, interdit aux Mégariens l'entrée de ſes ports & de ſes marchés; elle avoit aliéné les Corinthiens, en prenant parti pour les Corcyréens qui leur faiſoient la guerre; elle avoit ſoumis au tribut, & enſuite révolté par ſa tyrannie, Potidée en Macédoine, colonie de Corinthe, enfin, les Athéniens aſſiégeoient Potidée, ils preſſoient vivement ce ſiège. C'eſt-là que Socrate ſe montra auſſi intrépide guerrier, qu'il étoit grand philoſophe: il ſe fit admirer comme un héros, & comme l'exemple de l'armée: il ſauva ſon cher Alcibiade.

L'affaire eſt agitée à Sparte.

Les Corinthiens & les autres mécontens s'adreſſent à Sparte; lui repréſentent l'ambition & les injuſtices des Athéniens, la néceſſité d'y oppoſer une barrière; qu'ils menacent la liberté de toute la Grèce;

qu'ils tendent à leur but avec une activité & une promptitude incroyables, tandis que les Spartiates, avec trop de bonne foi & de lenteur, laissent croître cette puissance, toute prête à les écraser. L'ambassadeur d'Athènes répondit pour sa patrie, que les Grecs lui avoient déféré eux mêmes le commandement; qu'ils devoient se souvenir de ses services; qu'un funeste esprit d'indépendance pouvoit seul exciter contre elle leurs murmures; mais qu'elle sauroit bien se défendre, si on l'attaquoit au mépris des engagemens les plus sacrés. Il insinua (chose étrange, même dans un gouvernement monarchique!) que de tous temps les plus forts étoient les maîtres, & que c'étoit l'ordre de la nature.

Périclès décide les Athéniens à la guerre.

Cette réponse ne satisfit point. Tous les alliés résolurent de prendre les armes, quoique le roi de Sparte, Archidamus fût pour les voies de douceur. On entama cependant une négociation, afin de gagner du temps. On demanda aux Athéniens plusieurs articles, sur-tout qu'ils levassent le siège de Potidée. Périclès,

dans la situation critique où il se trouvoit, insista sur la gloire d'Athènes, vanta ses ressources *, exposa les risques d'une molle condescendance, & fit rejeter les propositions. Ainsi, la guerre devenant inévitable, il en traça le plan général.

Son plan.

Son système étoit de craindre peu le ravage des terres, & beaucoup la perte des hommes; de ne point hasarder de bataille contre des ennemis supérieurs en nombre; mais de pourvoir à la sureté de la ville, & de s'attacher principalement à la marine, qui faisoit la force d'Athènes.

---

* Selon Diodore de Sicile, il représenta qu'il y avoit encore six mille talens dans le trésor, outre les richesses immenses renfermées dans les temples, ou chez les particuliers; qu'on avoit sur pied une armée de douze mille hommes, sans compter les garnisons & les troupes des colonies; que la flotte étoit de trois cents voiles, & pouvoit être augmentée facilement. Périclès, (on doit l'avouer,) n'avoit pas tout sacrifié au luxe.

CHAPITRE II.

Commencemens de la guerre du Péloponnèſe. --- Alcibiade. --- Les Athéniens vaincus en Sicile.

LA guerre du Péloponnèſe, écrite preſque en entier par Thucydide, un des meilleurs hiſtoriens & des meilleurs capitaines de l'antiquité, fournit dans un eſpace de vingt-ſept ans beaucoup de détails, intéreſſans pour les militaires, mais dont je ne dois point charger cet ouvrage; ils fatigueroient inutilement les autres lecteurs. Les Spartiates avoient dans leur parti preſque tout le Péloponnèſe, & de plus la Phocide, la Béotie, les Locriens, les Mégariens, &c. Leur armée montoit à ſoixante mille hommes. Celle d'Athènes ſe réduiſoit à environ quinze mille, ſans compter ſeize mille habitans de tout âge, armés pour la défenſe de la ville. Périclès ne pouvoit tenir la campagne avec ſi peu de troupes. Il

Avant J. C. 431.

Forces des deux partis.

Les Athéniens abandonnent leurs terres.

eut besoin de toute son éloquence pour engager les Athéniens à quitter leurs terres, & à se tenir enfermés dans leurs murailles, tandis que les ennemis porteroient le ravage jusqu'aux portes de leur ville. L'Attique fut dévastée; mais les galères d'Athènes ne firent pas moins de mal au Péloponnèse. On connut alors l'utilité des sciences : une éclipse de soleil auroit abattu le courage des troupes, frappées des terreurs de la superstition, si Périclès ne leur avoit pas expliqué la cause de ce phénomène.

Éclipse expliquée par Périclès.

On le charge de l'oraison funèbre des morts.

Après la campagne, on le chargea de faire l'oraison funèbre de ceux qui avoient été tués. C'étoit l'usage d'Athènes, plus utile sans doute que celui de célébrer la mémoire des grands, quelque dignes qu'ils soient de l'oubli ou de la censure. Périclès, dans son discours, exalte la gloire de ces guerriers, qui ont répandu leur sang pour l'état; il enflamme par leur exemple l'émulation & le courage; il dit à leurs frères & à leurs enfans, qu'ils ne peuvent atteindre à leur renommée sans de

sublimes

ſublimes efforts, que l'envie & la haine pourſuivent l'homme vivant, pour lui enlever ſa gloire, mais qu'on rend juſtice à ceux qui ne ſont plus. Enfin, cet éloge inſpire la vertu & l'héroïſme. L'orateur fut reconduit en triomphe par les mères & les veuves des morts, tranſportées de joie ou d'enthouſiaſme.

Une peſte affreuſe ravagea l'Attique. On raconte, malgré le ſilence de Thucydide, qu'elle exerça le zèle du fameux médecin Hippocrate, qui rejetant des offres magnifiques du *grand roi*, ſe conſacra généreuſement au ſervice des Grecs ſes concitoyens. Ce fléau n'empêcha point de continuer la guerre. Le malheur aigrit les ames. On s'emporte contre Périclès, & on l'accuſe des maux publics. Il déploie ſon éloquence ordinaire; il répète les noms impoſans de gloire & de liberté : il repréſente qu'on ne doit point lui imputer ce que la prudence ne pouvoit nullement prévoir ; qu'on eſt trop affecté du mal préſent, & trop peu ſenſible au bien à venir ; qu'il faut ſouffrir patiemment les maux que le ciel

Avant J. C. 430.

La guerre continue malgré la peſte.

Périclès conſidéré comme l'auteur des maux publics.

envoie, & repouſſer avec courage ceux qui nous viennent des hommes, &c. Toutes ſes raiſons ne calment point le chagrin d'un peuple volage. On le condamne à une amende, on le dépouille du commandement; mais on ſe repent auſſitôt : on lui demande pardon; on le détermine à reprendre les rênes du gouvernement de l'état. Tel étoit le caractère des Athéniens.

Il eſt condamné & rétabli.

Mort de Périclès.

Cet homme rare qui, par un prodige d'habileté, avoit fixé quarante ans la légéreté d'Athènes, mourut peu après de la peſte. Neuf trophées, monumens d'autant de victoires, le progrès des ſciences, des arts, du commerce & de la marine, fourniſſent une ample matière à ſon éloge. Il dit en mourant que ce qu'il y avoit de plus glorieux dans ſa vie, étoit *de n'avoir fait prendre le deuil à aucun citoyen.* Mais n'avoit-il pas fait des plaies mortelles à ſa patrie? & comment Plutarque peut-il tant louer ſa vertu, après l'avoir peint comme le corrupteur des mœurs publiques? On raconte que ſur la fin, accablé d'affaires, il négligeoit Anaxagore,

Plaintes d'Anaxagore ſur ſon compte.

au point que ce philosophe alloit mourir de désespoir. Périclès l'ayant appris, courut le consoler, le pria instamment de vivre, lui représenta combien il avoit besoin de ses avis. *Ceux qui ont besoin de la lumière d'une lampe*, lui répondit Anaxagore, *ont soin d'y verser de l'huile.*

Acharnement entre les deux républiques.

Si Périclès fut l'auteur de la guerre du Péloponnèse, la rivalité implacable de Lacédémone & d'Athènes en fut le premier principe. Les effets en devoient être affreux, puisque la haine s'envenimoit par les hostilités. La guerre entre des républicains a un caractère singulier d'acharnement. Comme le remarque M. l'abbé de Mably, » les monarchies peuvent » oublier les injures qu'elles ont re- » çues, parce que le prince imprime » son caractère à sa nation, & qu'il » peut n'être ni vindicatif, ni ambi- » tieux, ni jaloux. Mais dans des ré- » publiques, telles que celles de la » Grèce, où la multitude gouverne, » quel magistrat pouvoit résister au » torrent de l'opinion publique, & » la détourner? Les Grecs ne de-

» voient plus avoir d'autre politique » que celle de leurs passions *. »

La guerre se fait avec barbarie de part & d'autre.

On vit, en effet, Potidée soutenir trois ans de siège, & la chair humaine y servir d'alimens à des citoyens affamés. On vit Sparte oubliant son honneur pour satisfaire sa vengeance, rechercher l'amitié du roi de Perse, & lui demander du secours. On vit les deux républiques faire mourir des ambassadeurs arrêtés en chemin, comme pour fermer toutes les voies de réconciliation par des excès de cruautés. Les sièges, les combats, les incursions perpétuelles, forment une longue suite de barbarie. Cléon, homme vil, harangueur insolent, gouvernoit les Athéniens, & ne leur inspiroit que des résolutions violentes. Naturellement moins modérés que les Athéniens, les Spartiates suivoient l'impulsion de leur caractère. Craignant un soulèvement des Hélotes, ils en choisirent deux mille des plus braves, qui avoient le mieux servi dans l'armée; ils les promenèrent couronnés de

Cléon gouverne Athènes.

Cruauté des Spartiates envers les Hélotes.

* Voyez les *Observations sur les Grecs.*

fleurs, comme pour récompenser leurs services; & tous ces malheureux disparurent, victimes sans doute d'une perfidie atroce. On ne croira pas que les ennemis fussent traités plus humainement.

La guerre duroit depuis dix ans avec la même fureur, & à-peu-près les mêmes succès, ou les mêmes pertes de part & d'autre. Il étoit impossible que tant de maux ne fissent désirer la paix. Le déclamateur Cléon, & Brasidas, général de Lacédémone, en écartoient les propositions; celui-ci par intérêt de gloire, celui-là par fougue d'orgueil & d'arrogance. Tous deux moururent. On fit une suspension d'armes; on conclut ensuite une trêve pour cinquante ans. Alors on vit renaître une apparence de concorde; mais la haine restoit dans les cœurs, la mauvaise foi avoit pris la place de l'équité, & l'ambition ne savoit plus se contenir.

Trêve inutile après dix ans de guerre.

Avant J. C. 422.

Apparence de concorde, mais la haine reste dans les cœurs.

Un jeune homme, illustre par sa naissance, distingué par sa figure & par ses richesses, plein de talens & de vices; vertueux quelquefois, lors-

Alcibiade veut renouveler la guerre par ambition.

qu'il écoutoit les leçons de Socrate, son maître & son ami : presque toujours entraîné aux désordres, quand il suivoit ses propres penchans & les conseils de ses flatteurs ; mais capable de revêtir toutes sortes de caractères & de formes, pour tirer avantage des conjonctures ; Alcibiade, qui aspiroit au gouvernement d'Athènes, ennemi du calme, fondant ses projets ambitieux sur les troubles & sur la guerre, travailloit à rallumer un feu mal éteint, & ne pouvoit manquer d'y réussir. *Courage*, lui disoit un jour Timon, le fameux misanthrope ; *courage, mon fils ! tu fais fort bien de t'élever ; car c'est pour la ruine de tout ce peuple.*

Son audace dès l'enfance.

Son audace s'étoit montrée dès l'enfance, & Plutarque en raconte un trait singulier. Il jouoit au milieu d'une rue. Arrive une charrette ; il crie au charretier d'arrêter. Cet homme va son train ; les autres enfans se retirent, Alcibiade se jette à terre, s'étend sur le passage, & défie le paysan de lui passer sur le corps avec sa voiture. Cette opiniâtreté pouvoit le perdre : elle réussit alors.

Il poſſédoit l'art de manier les eſprits. Comme ſon libertinage l'expoſoit à la cenſure, pour détourner l'attention des médiſans, il s'aviſa un jour de faire couper la queue à un très-beau chien qu'il avoit. Ce fut bientôt la nouvelle d'Athènes. On vint lui dire que tout le monde le blâmoit d'avoir défiguré cet animal. *Tant mieux*, répondit-il en riant, *je veux que les Athéniens parlent de mon chien, pour qu'ils ſe taiſent ſur ma conduite.* Une bagatelle occupoit ſérieuſement ce peuple léger, & faiſoit diverſion aux choſes les plus ſérieuſes. Son adreſſe pour tromper le peuple.

Sparte & Athènes ſe plaignant de quelques infractions du traité, Alcibiade ſaiſit l'occaſion de le rompre. Il rendit ſuſpect Nicias, général circonſpect & bon citoyen, qui n'avoit que des ſentimens pacifiques. Il trompa des ambaſſadeurs de Sparte, envoyés avec plein pouvoir de terminer les différends; les ayant engagés à dire une fauſſeté devant le peuple, il s'éleva auſſi-tôt contre eux, & les fit renvoyer comme des fourbes. Cependant Nicias avoit ſon Il fait rompre le traité.

parti. Les Athéniens étoient diviſés entre lui & ſon rival. L'oſtraciſme alloit décider la querelle. Hyperbolus, homme décrié & audacieux, déclamoit contre l'un & contre l'autre, afin de ſuccéder à leur pouvoir. Mais les deux factions ſe réunirent contre lui-même. Il fut banni. On renonça dès-lors à l'oſtraciſme, qui parut avili en tombant ſur Hyperbolus. Nous avons déja obſervé que c'étoit moins un châtiment, qu'une précaution contre l'autorité des principaux citoyens.

Hyperbolus banni.

Fin de l'oſtraciſme.

Si Alcibiade ſe fût contenté de nourrir la haine du peuple contre les Spartiates, il eût prolongé les maux de la patrie, ſans l'expoſer peut-être aux derniers malheurs. Mais ce génie bouillant formoit, au ſein des plaiſirs, les projets les plus audacieux. Il méditoit la conquête de la Sicile, pour conquérir enſuite Carthage, & pour venir de-là s'emparer du Péloponnèſe. Son imagination réaliſoit tant de chimères; ſon éloquence les fit adopter aux Athéniens. Nicias leur démontra inutilement la témérité d'une telle entrepriſe, les dan-

Projet d'Alcibiade ſur la Sicile, adopté malgré les remontrances de Nicias.

gers à quoi l'on s'expoſeroit en courant après des conquêtes ſi incertaines, tandis qu'on étoit environné d'ennemis. Il réfuta en vain les prétextes frivoles de cette guerre. Parce que les Léontins & les Égeſtins, peuples de Sicile, avoient à ſe plaindre des Syracuſains, & imploroient le ſecours d'Athènes, (car on n'alléguoit pas d'autre motif raiſonnable;) falloit-il donc qu'Athènes ſacrifiât ſes intérêts, ſa ſureté, pour une cauſe qui ne la regardoit point? falloit-il aller combattre en Sicile & abandonner l'Attique aux Spartiates? La raiſon parloit par la bouche de Nicias; mais la beauté, les talens, les profuſions d'Alcibiade enchantoient le peuple & la jeuneſſe. On réſolut de prendre les armes contre Syracuſe. Alcibiade fut chargé de l'expédition avec Nicias & Lamachus. Du temps de Périclès les Athéniens avoient déja eu l'idée de conquérir la Sicile. Périclès étoit trop habile & trop puiſſant, pour ne pas les en diſſuader.

Idée générale du gouvernement de la Sicile.

Obſervons ici que la Sicile étoit en partie peuplée de colonies grec-

ques. Elle avoit eu, comme la Grèce, beaucoup de petits tyrans; elle avoit repris sa liberté; elle avoit passé de révolution en révolution. Au temps de l'invasion de Xerxès, Gélon s'étoit rendu le maître à Syracuse. Les Grecs implorèrent alors son secours. Il demanda le commandement de leur armée : ne l'ayant pas obtenu, il se contenta de défendre la Sicile contre les Carthaginois, que Xerxès avoit engagés à l'attaquer; & il les défit glorieusement. Gélon mérita, par ses services & par sa bienfaisance, que Syracuse lui déférât volontairement le titre de roi. Il anima l'agriculture, même par son exemple, se montrant quelquefois à la tête des laboureurs : en cela il se proposoit non-seulement d'augmenter la richesse d'un pays fertile, mais d'y exercer les hommes au travail, si nécessaire pour maintenir les bonnes mœurs, & la tranquillité publique. On le regretta, comme le père de la patrie. Hiéron, son frère & son successeur, s'attira, malgré de grands vices, les éloges des poëtes qu'il favorisoit, en particulier ceux de

Gélon, Hiéron, Thrasybule, anciens rois de Sicile.

Pindare, dont la lyre n'auroit pas dû être vénale, puisqu'elle étoit digne des héros. Thrasybule, frère d'Hiéron, & plus vicieux que lui, monta ensuite sur le trône. Sa tyrannie le fit chasser, vers l'an 460 avant Jésus-Christ.

Pétalisme, fort mauvaise imitation de l'ostracisme d'Athènes.

Les Syracusains, ayant secoué le joug, affranchirent le reste de la Sicile, où ils établirent le gouvernement populaire. Leur *petalisme*, mauvaise imitation de l'ostracisme d'Athènes, subsista peu, parce qu'il dépeuploit l'état de bons citoyens. Ce n'est pas ici le lieu de parler des nouveaux tyrans qui régnèrent en Sicile. Denys ne subjugua Syracuse qu'environ soixante ans après. Elle goûtoit les avantages de la liberté, & se rendoit redoutable à ses voisins, lorsque les Athéniens prirent les armes pour la conquérir.

Avant J. C. 415.

Alcibiade accusé d'impiété avant son départ.

Presque au moment du départ, un accident imprévu remplit Athènes de rumeurs sinistres. Les Statues de Mercure se trouvèrent mutilées, sans qu'il fût possible de savoir par qui. Les ennemis d'Alcibiade, soit qu'ils eussent prémédité le complot,

ſoit qu'ils profitaſſent de l'occaſion, l'accusèrent de ce crime, ou d'un autre de même eſpèce. Soutenu par les troupes, il montra beaucoup de fermeté ; il demanda un prompt jugement. Ses accuſateurs n'eurent garde d'y conſentir : la circonſtance leur étoit trop peu favorable. On ſuſpendit l'affaire, ſous prétexte que l'embarquement ne pouvoit ſe différer. La flotte partit enfin avec un appareil de triomphe.

Il eſt rappelé de Sicile pour ſubir le jugement.

Syracuſe, colonie de Corinthe, très-floriſſante par le commerce, fut alarmée d'abord de l'orage qui la menaçoit : elle ſe prépara enſuite à ſe défendre avec vigueur. La méſintelligence des trois généraux Athéniens lui laiſſa le temps de prendre toutes les meſures néceſſaires. La folie du peuple d'Athènes la ſervit également. A peine arrivoit-on en Sicile : Alcibiade reçoit ordre d'aller ſubir le jugement ſur l'accuſation d'impiété. Ses ennemis avoient gagné du terrain en ſon abſence ; & couverts d'un maſque de religion, ils pouvoient compter de réuſſir au tribunal d'un peuple auſſi ſuperſti-

tieux que volage. Alcibiade, diffamé comme impie, perdoit tout-à-coup le mérite dont Athènes étoit auparavant extasiée.

Il ne vouloit pas courir les risques d'une condamnation. Sur cet objet, disoit-il, je ne me fierois pas même à ma mère, de peur que par mégarde elle ne prît une fève noire pour une blanche. (Quand les juges condamnoient un accusé, ils donnoient leur suffrage avec une fève noire.) Cependant il part, comme pour obéir. On débarque à Thurium. Il s'échappe des mains de ses conducteurs, & s'enfuit à Sparte. Là, se pliant aux mœurs austères du pays, & se déclarant l'ennemi mortel d'Athènes, il gagne l'amour de ce peuple qui le haïssoit. Les Athéniens le condamnent à mort par contumace; on le livre aux malédictions des prêtres. Une prêtresse, nommée Théano, refusa son ministère à la vengeance. *Je suis prêtresse*, dit-elle, *pour bénir, & non pour maudire.* L'accusation contre Alcibiade, peut-être mal fondée, quoiqu'il méprisât la religion po-

Il se réfugie à Sparte, & se déclare l'ennemi d'Athènes.

Bon mot de la prêtresse Théano.

pulaire, étoit du moins fort imprudente ; elle armoit contre la patrie l'homme le plus capable de nuire. En recevant la nouvelle de sa sentence de mort, il s'écria : *Je leur ferai voir que je suis encore vivant.* Il tint parole.

Nicias se comporte mal au siège de Syracuse.

Dans l'expédition téméraire qu'il avoit fait entreprendre, la vivacité de son courage & les ressources de son génie, auroient été d'un grand secours. Il falloit, pour y réussir, des événemens extraordinaires qu'il auroit pu amener. Mais les incertitudes, la timide lenteur de Nicias, ne pouvoient que rendre le succès plus difficile. En répétant toujours qu'on avoit eu tort de s'engager dans cette guerre, il décourageoit les troupes & multiplioit les obstacles. Cependant Syracuse est assiégée. Les travaux de l'art, les combats & les vicissitudes, décrits fort au long par Thucydide, se retrouvent dans l'ouvrage de Rollin, auquel je renvoie les curieux. Les Syracusains, amollis par la paix, par l'opulence, auroient succombé, si les secours qu'ils demandoient à Sparte

& à Corinthe n'étoient arrivés à propos. Alcibiade avoit fortement appuyé leurs sollicitations ; & ses conseils contribuèrent beaucoup au malheur d'Athènes.

Les assiégés pensoient à se rendre, lorsque Gylippe, qui amenoit les secours de Sparte, vint ranimer leur courage & leur espérance. Nicias avoit perdu son collègue Lamachus. Resté seul, pressé & comme assiégé par les ennemis, il perd la confiance que lui avoient inspirée ses premiers succès ; il demande un successeur, en exposant dans sa lettre l'état critique de l'armée. On lui envoie des secours avec deux nouveaux collègues, Démosthène & Eurymédon. Le premier, hardi, impétueux, méprisant tout haut la lenteur de Nicias, hasarda imprudemment un combat nocturne, où deux mille Athéniens furent tués. Les fatigues, les maladies, le découragement, le danger même d'Athènes que les Spartiates tenoient bloquée, tout inspira le desir de lever le siège.

Avant J. C. 413. Les Spartiates font lever le siège.

La retraite pouvoit alors se faire sans risque. Les ennemis ne s'y at-

Les Athéniens font

défaits devant Syracuſe.

tendoient point; il étoit facile de leur échapper. Mais une éclipſe de lune déconcerta le projet des généraux. Ce phénomène parut ſurnaturel. Nicias, par une ſuperſtition puérile, crut devoir différer le départ de *trois fois neuf jours;* car des devins l'avoient ridiculement décidé ainſi. Gylippe & les Syracuſains eurent le temps de ſe préparer au combat; les Athéniens, battus ſur mer & ſur terre, furent entièrement défaits. Eurymédon périt en combattant; Nicias & Démoſthène ſe rendirent priſonniers, après d'inutiles efforts de courage. On eut, ſelon Thucydide, la perfidie & la cruauté de les mettre à mort, quoique Gylippe demandât qu'ils fuſſent envoyés à Lacédémone. Selon d'autres écrivains, ils ſe tuèrent en priſon. Les Syracuſains ſe vengèrent par des barbaries. Ce fut-là le fruit qu'Athènes retira de cette entrepriſe, qui avoit coûté des ſommes immenſes. La témérité ambitieuſe d'un jeune homme, ainſi que la légéreté d'un peuple vain, entraîna tant de malheurs.

CHAPITRE III.

Suite de la guerre du Péloponnèſe. — Priſe d'Athènes par Liſandre.

Avant J. C. 412.

Conſternation d'Athènes.

LE peuple d'Athènes étoit encore ſi infatué de ſes chimériques eſpérances, que le premier qui annonça la nouvelle du déſaſtre de Sicile, fut condamné à mort. Bientôt les chimères diſparurent, les doutes s'évanouirent, & l'on tomba dans une profonde conſternation. Le danger étoit d'autant plus terrible, que par le conſeil d'Alcibiade, les Lacédémoniens avoient fortifié Décélie, proche d'Athènes, d'où ils portoient impunément le ravage d'un bout de l'Attique à l'autre. Sans la lenteur ordinaire du gouvernement de Sparte, Athènes frappée comme d'un coup de foudre, eût vraiſemblablement été la proie de ſes ennemis.

La lenteur des Spartiates

On perdit le moment de l'accabler; elle reſpira, & ſe ménagea des

Lui laisse le temps de se reconnoître.

ressources. Un conseil de vieillards fut chargé de l'examen des affaires dont le peuple décidoit. Il fallut rétablir les finances & la marine. Mille talens étoient en réserve dans le trésor depuis le commencement de la guerre. Un décret avoit défendu d'y toucher : un décret le permit alors ; & l'expérience fit connoître combien il importe d'avoir un fonds d'épargnes, pour les besoins extraordinaires. Le défaut d'économie & de prévoyance, en ce point, a souvent précipité la ruine des états.

Ingratitude de Sparte envers Alcibiade.

Athènes perdit la plupart de ses alliés, parce qu'elle étoit malheureuse, & qu'elle avoit abusé de son empire. Plusieurs villes, même d'Ionie, embrassèrent le parti des Spartiates. Ce fut principalement l'effet des intrigues d'Alcibiade, qui, respirant toujours la vengeance, soulevoit les peuples contre sa patrie. Mais Agis, roi de Sparte, dont il avoit débauché la femme, cherchoit à le rendre odieux. Son extrême crédit excitoit d'ailleurs la haine & la jalousie des principaux citoyens.

Sparte ne conſervoit plus qu'une ombre de l'ancienne équité. Les cabales étouffèrent la reconnoiſſance ; & l'on expédia un ordre en Ionie, pour faire périr Alcibiade, dans le temps qu'il redoubloit ſes ſervices. Il le ſut ; il chercha un aſyle parmi les Perſes.

Des révolutions de cour, attachées à la nature du deſpotiſme, affoibliſſoient continuellement cet empire. Artaxerxès Longuemain avoit eu pour ſucceſſeur Xerxés, ſon unique fils légitime, qui fut bientôt aſſaſſiné par Sogdien, ſon frère naturel. Quelques mois après, Ochus, autre enfant d'Artaxerxès, détrôna Sogdien, prit le nom de Darius, & règna au milieu des factions & des troubles. Les Grecs l'ont appelé Nothus (*le Bâtard*). Ce Darius étoit ſur le trône, lorſqu'Alcibiade ſe réfugia auprès de Tiſſapherne, ſatrape de Sardes. Il venoit de le faire déclarer contre Athènes, & l'ingratitude des Spartiates en étoit plus odieuſe.

Révolutions en Perſe.

Il paſſe chez Tiſſapherne, & le porte à entretenir la diviſion entre les Grecs.

Sa réputation, ſa dextérité, ſon goût pour les mœurs voluptueuſes

de Perſe, lui gagnèrent ſans peine l'amitié & la confiance du ſatrape. Tiſſapherne apprit de lui à entretenir la diviſion entre les Grecs, en balançant les deux partis, de manière que l'un ne pût dominer par la ruine totale de l'autre. Politique adroite, dont les Perſes avoient peut-être beſoin contre une nation ſi entreprenante & ſi belliqueuſe! La ruſe ou la force, la tromperie ou la violence : il ſemble que d'un peuple à l'autre, & ſouvent d'un individu à l'autre, ce ſoient les pivots de la ſociété; de la ſociété, qui auroit pour baſe une bienveillance univerſelle, ſi les hommes cherchoient le vrai bonheur dans la nature!

Diſſenſions à Athènes.

Cependant de fatales diſſenſions agitoient Athènes, lorſque tout invitoit les Athéniens à ſe réunir pour leur intérêt. Les uns vouloient abolir la démocratie & rappeler Alcibiade; Piſandre prétendoit que c'étoit l'unique moyen de ſalut : les autres ſoutenoient que ce ne pouvoit être que la ruine de la liberté & de la patrie; ils inſiſtoient ſur les malé-

dictions prononcées, soit contre Alcibiade, soit contre ceux qui proposeroient son rappel. Cette malheureuse ville, toujours flottante au gré du caprice ou de l'opinion, changea un mauvais gouvernement en un plus mauvais. Quatre cents citoyens furent choisis pour exercer une autorité absolue. Ils ne furent que des tyrans; ils cassèrent le sénat; ils foulèrent aux pieds toutes les lois.

Nouveau genre de gouvernement.

L'armée étoit à Samos pour contenir les alliés dans le devoir. Elle refuse de consentir à cette innovation, rappelle Alcibiade, le nomme généralissime, le presse d'exterminer les tyrans. Alcibiade, après avoir joué tant de personnages, ravi de commander encore aux Athéniens, modère avec prudence l'ardeur des soldats, & se prépare au retour par des victoires. Il attaque & détruit les flottes de Lacédémone; il reprend l'empire de la mer : l'Hellespont, Byzance, plusieurs villes importantes, passent sous la domination d'Athènes. Elle avoit déjà déposé les Quatre-cents, & décerné le rappel

Alcibiade est rappelé, & sert sa patrie.

d'Alcibiade. On le reçut enfin avec transport, en se reprochant tout ce qu'on avoit fait contre lui. Les ministres de la religion eurent ordre de l'absoudre des anathémes. L'un d'eux eut la bonne foi de dire : *Je ne l'ai point maudit, s'il n'a point fait de mal à la république.* C'étoit faire entendre que ces malédictions n'avoient de force que sur le crime.

On le fait absoudre par les prêtres.

Il devient l'idole d'Athènes.

Alcibiade redevint tout-à-coup l'idole du peuple. Il se souvenoit des ressorts que ses ennemis avoient employés pour le perdre. Sa politique artificieuse emprunta les dehors de la superstition, afin de se mettre à couvert de tout reproche d'impiété. Il célébra pompeusement les mystères de Cérès. On reconnoît ici la souplesse de son caractère ; on retrouvera bientôt aussi l'inconstance des Athéniens.

Les Athéniens s'obstinent à la guerre.

Sparte, effrayée des victoires d'Alcibiade, fit des propositions de paix. Si la raison avoit pu dissiper le vertige & l'ivresse d'Athènes, c'étoit le moment de terminer une guerre, qui depuis vingt-cinq ans

faisoit le malheur de la république. Les déclamations d'un vil harangueur ayant prévalu sur le sentiment du bien public, toute espérance de paix s'évanouit; & les Spartiates nommèrent pour général Lysandre, homme digne de lutter contre Alcibiade. Lysandre ne rougit point de faire sa cour au jeune Cyrus, fils du roi de Perse, qui gouvernoit l'Asie-mineure. Il en obtint des sommes, pour augmenter la paye des matelots : par ce moyen, il attira sur sa flotte une partie de ceux d'Athènes. Enfin, tandis qu'Alcibiade ramassoit de l'argent en Ionie, il battit le téméraire Antiochus qu'il avoit chargé du commandement. Les Athéniens comptoient sur des victoires rapides. Cet échec les irrita; un ennemi d'Alcibiade n'eut pas de peine à le leur rendre suspect : ils le déposèrent, & mirent à sa place dix généraux.

Lysandre les bat; ils déposent Alcibiade.

D'un autre côté, Lysandre, plus ambitieux encore que grand homme de guerre, fut rappelé dans sa patrie. Callicratidas, son successeur, donna l'exemple des vertus antiques, qu'on

Callicratidas, successeur de Lysandre, vaincu par sa faute au combat des Arginuses.

ne pouvoit plus guère concilier avec l'intérêt préſent. Il dédaigna de courtiſer les Perſes, & l'argent lui manqua au beſoin. Il ne laiſſa pas de remporter des victoires ; il aſſiégea Conon, l'un des généraux athéniens, dans le port de Mitylène ; mais Athènes ayant envoyé une grande flotte au ſecours de ſon général, le Spartiate fut complettement vaincu vers les îles Arginuſes, (près de Leſbos), pour s'être fait un devoir de combattre malgré la ſupériorité de l'ennemi. *Sparte*, dit-il, *ne tient pas à un ſeul homme.* Idée fauſſe ; puiſque d'un ſeul homme peut dépendre le ſalut de tous, quand il eſt le chef. Callicratidas fut tué en combattant. Sa mort glorieuſe n'effaça point la tache de ſon imprudence. Les Athéniens avoient équipé en moins d'un mois cent dix galères pour cette expédition. Les Spartiates & leurs alliés en perdirent plus de ſoixante & dix dans le combat.

Athènes condamne ſes généraux après leur victoire,

On voit preſque toujours la gloire d'Athènes ternie par la fureur populaire ; mais il n'y en eut jamais d'exemple

d'exemple auſſi révoltant que celui-ci. Le préjugé, venu d'Egypte, que le bonheur des morts dépendoit de la ſépulture, étoit un dogme chez les Grecs. Ils auroient tout ſacrifié pour jouir des honneurs funèbres. Procurer cet avantage à ceux qui avoient péri en combattant, étoit donc un devoir des plus inviolables. Les généraux ne le négligèrent pas. Cinquante galères furent deſtinées au ſoin de le remplir, après la bataille des Arginuſes. Une rude tempête empêcha l'exécution de cet ordre. Le peuple crut que les morts, privés ainſi de la ſépulture, demandoient vengeance. On accuſa, on condamna, on exécuta pour ce crime imaginaire, ſix généraux dignes des récompenſes les plus glorieuſes. Socrate ſeul, dans le ſénat dont il étoit membre, s'expoſa conſtamment à cette injuſtice. Telle eſt ſouvent, même parmi les nations policées, la force tyrannique des préjugés. Avec tout ſon eſprit, le peuple d'Athènes ſe déshonora ſans ceſſe faute de raiſon. Il eut honte & ſe repentit bientôt.

parce que les morts n'ont pu s'enterrer.

selon sa coutume, d'un jugement si exécrable. Théramene, un des dix généraux, s'étoit porté pour accusateur contre ses collègues ; il avoit échauffé, ameuté le peuple : voilà l'homme vraiment digne de haine, ainsi que tous les méchans qui font servir d'instrumens à leurs passions la fougue & les préjugés populaires. Deux autres généraux n'étoient pas revenus à Athènes. Ils étoient aussi condamnés, mais ils échappèrent au supplice.

Avant J. C. 404. Les Athéniens défaits par Lysandre à Ægos-Potamos.

Pour satisfaire les alliés & les Perses, Sparte rendit le commandement à Lysandre, dont les mœurs étoient fort opposées aux lois de Lycurgue, mais dont les talens pouvoient réparer le dernier malheur. Il prit Lampsaque, sur la côte de l'Hellespont. Les Athéniens, avec cent quatre-vingt galères, le suivirent promptement, & lui présentèrent la bataille. Il la refusa plusieurs jours de suite : il cherchoit à nourrir leur confiance orgueilleuse, pour les surprendre avec avantage. Cette ruse étoit d'autant mieux imaginée, qu'ils n'avoient ni ports

ni villes près de-là, & qu'ils devoient tirer d'assez loin leurs provisions. Alcibiade, retiré en Thrace, vint les avertir du danger auquel ils s'exposoient. On ne l'écouta point : on s'accoutuma à débarquer le soir, après avoir insulté l'ennemi tout le jour. Lysandre saisit un moment où ils étoient dispersés, & fondit sur leur flotte, près d'un lieu appelé Ægos-Potamos. Il s'en rendit maître aisément; il tailla en pièces l'armée, & fit trois mille prisonniers, que l'on condamna au supplice, comme par droit de représailles.

Philoclès, un des généraux athéniens, s'étoit signalé autrefois par des traits de cruauté contre les prisonniers spartiates. Lysandre lui demandant de quelle peine il se croyoit digne : *N'accuse pas*, répondit-il, *des hommes qui n'ont aucun juge : tu es vainqueur; use de tes droits : traite-nous comme nous t'aurions traité si nous t'avions vaincu.* Tant il est vrai qu'on doit s'attendre aux mêmes injustices qu'on fait à autrui! Tant il est vrai encore que les

Cruauté envers les vaincus.

principes d'humanité, si peu connus autrefois, servent plus au bonheur du genre humain, que les principes cruels des anciennes républiques !

Siège d'Athènes.

Bientôt Athènes est assiégée par mer & par terre. Ces fiers républicains, abattus sous le poids de l'infortune, démentent leur ancien courage. Ils offrent de tout céder, pourvu qu'on leur laisse la ville & le port. L'affaire est agitée à Sparte. Les Corinthiens & les Thébains vouloient que la ville fût détruite ; les Spartiates, plus généreux dans cette occasion, se souvinrent des services qu'elle avoit rendus à toute la Grèce. On fit le traité aux conditions suivantes : » Que les for-

Elle se soumet à des conditions honteuses.

» tifications du Pirée seroient démolies, avec le mur qui joignoit » ce port à la ville ; que les Athéniens livreroient toutes leurs galères, excepté douze ; qu'ils abandonneroient toutes les places dont » ils s'étoient emparés ; qu'ils rappelleroient les bannis, & qu'ils » feroient la guerre sous les ordres » des Spartiates. «

Ainsi fut terminée cette terrible

guerre de vingt-ſept ans, que l'ambition fit naître, que la haine rendit atroce, & qui fut auſſi funeſte aux Grecs, que l'ancienne confédération leur avoit été avantageuſe.

CHAPITRE IV.

Sparte corrompue par Lyſandre. — Thraſybule délivre Athènes de la tyrannie. — Procès de Socrate. — Retraite des Dix-mille.

Ambition de Lyſandre.

L'AMBITIEUX Lyſandre travailloit pour lui, ſans ſe mettre en peine du bien public. Il vouloit dominer par-tout. Après ſa victoire navale d'Ægos-Potamos, il avoit aboli dans pluſieurs villes maritimes la démocratie, pour les ſoumettre à des magiſtrats dont il pouvoit diſpoſer. Il changea auſſi le gouvernement d'Athènes; il y établit trente tyrans ſous le nom d'archontes, qui commirent des cruautés inouies. Il corrompit les mœurs de Sparte, en y introduiſant les richeſſes. Quinze cents talens qu'il y envoya devinrent une peſte publique. Gylippe même, ſi célèbre par la délivrance de Syracuſe, ne put

Il introduit les richeſſes à Sparte.

vaincre la tentation d'en dérober une ſomme ; & convaincu de ce vol infâme, il s'enfuit pour éviter le ſupplice. Les plus ſages citoyens voulurent d'abord proſcrire avec exécration l'or & l'argent de Lyſandre. Ses amis propoſèrent d'en faire uſage ſeulement pour les beſoins de l'état. L'expédient fut goûté, & l'on décerna peine de mort contre tout particulier qui garderoit une pièce de la nouvelle monnoie : comme ſi, ſelon la judicieuſe penſée de Plutarque, le particulier pouvoit mépriſer long-temps ce que l'état trouvoit utile ; comme ſi, en ouvrant les cœurs à l'avarice, on pouvoit eſpérer que la loi empêcheroit l'argent de pénétrer dans les maiſons.

Il eſt vrai, les richeſſes infectèrent Sparte ; mais enfin un tréſor public ne devenoit-il pas néceſſaire dans le nouveau ſyſtême ? Dès que l'on croyoit avoir beſoin d'une marine ; dès que l'on vouloit s'étendre au-dehors, ou porter les armes loin du pays, comment ſe paſſer de finances ? n'avoit-on pas plus d'une fois mendié

Ce mal étoit devenu comme néceſſaire, parce que les Spartiates n'étoient plus les mêmes.

l'or des Perſes ? & n'étoit-ce pas une preuve inconteſtable, qu'en s'éloignant des anciens principes, on ne pouvoit plus ſe gouverner comme autrefois ? Il falloit néceſſairement, ou conſerver en entier les lois de Lycurgue, ou changer de mœurs. La corruption ſe préparoit depuis long-temps. L'ambition avoit inſpiré une politique ſi odieuſe, que les Spartiates députèrent à Syracuſe opprimée par Denys, en apparence pour conſoler les Syracuſains, & en effet pour affermir le tyran dont ils eſpéroient des ſecours. Ainſi je doute qu'on puiſſe regarder comme bien vrai le mot célèbre de Paufanias, qui règnoit alors. On lui demandoit un jour pourquoi les anciennes coutumes ſe perpétuoient à Sparte : *C'eſt que les lois y commandent aux hommes*, répondit-il, *& non les hommes aux lois.*

Mot célèbre de Paufanias.

Sparte jouiſſoit du moins de ſa liberté, tandis qu'Athènes, ſous ſes trente tyrans, ſouffroit tout ce que l'eſclavage a de plus horrible, pour des hommes accoutumés à l'indé-

Athènes opprimée par trente tyrans.

pendance ; empriſonnemens, exils, confiſcation de biens, ſupplices. Selon Xénophon, les tyrans firent mourir, en huit mois de paix, plus de citoyens que les ennemis n'en avoient tué en trente ans de guerre. Théramène, un des trente, fut exécuté lui-même, pour s'être oppoſé aux violences de ſes collégues. C'eſt lui qui, après la victoire des Arginuſes, avoit indignement accuſé les généraux de n'avoir pas fait enſevelir les morts. Il ſembloit réparer cette odieuſe injuſtice ; mais pouvoit-il ſe montrer juſte & modéré, ſans devenir criminel aux yeux des tyrans ?

Théramène exécuté.

Ici, on voit reparoître Alcibiade. De ſon exil, il paſſe en Aſie ; il veut ſe rendre à la cour de Perſe, dans la vue de faire une révolution en faveur d'Athènes. Les Spartiates le craignent : ils engagent le ſatrape Pharnabaze à ordonner le meurtre de l'Athénien. Des ſatellites, envoyés pour cet objet, n'oſant entrer dans ſa maiſon, y mettent le feu. Alcibiade ſort l'épée à la main, les repouſſe, eſt accablé enfin des

Perfidie des Spartiates à l'égard d'Alcibiade.

traits qu'ils lui tirent en fuyant.

Sa mort. Quelques-uns racontent sa mort différemment. Mais ce qu'il importe de savoir, c'est qu'avec des qualités supérieures, & une disposition admirable aux grandes choses, Alcibiade fut le fléau de la Grèce; c'est qu'il se rendit malheureux lui-même, en suivant la fougue des passions, plutôt que les conseils de Socrate.

Avant J. C. 403. Athènes trouva un autre vengeur, malgré la cruelle précaution des Spartiates, qui avoient défendu aux villes grecques de recevoir les Athéniens que la tyrannie mettoit en fuite. Thrasybule, à la tête de ces fugitifs, attaqua les tyrans & les chassa. Le gouvernement fut confié à dix citoyens; mais l'abus de l'autorité est d'un exemple si contagieux, que ceux-ci devinrent de nouveaux tyrans. Les Trente réclamoient le secours de Sparte: Lysandre les protégeoit avec ardeur; le roi Pausanias marcha contre Athènes, avec le désir néanmoins de la délivrer de l'oppression. Enfin, Thrasybule finit son ouvrage. Les tyrans furent tués, l'ancien

Thrasybule délivre Athènes de la tyrannie.

Fête d'amnistie après la mort des tyrans.

gouvernement rétabli. De pareilles révolutions ont pour l'ordinaire des suites sanglantes. Il restoit beaucoup de complices de la tyrannie, & les désordres publics avoient fait une infinité de coupables. Le libérateur d'Athènes étoit trop sage, pour ne pas prévoir qu'en punissant, on rouvriroit les plaies de l'état. Il proposa un acte célèbre d'amnistie, par lequel fut aboli le souvenir du passé. Malheureusement, les discordes civiles laissent un levain, qu'une salutaire douceur ne détruit point, si les passions conservent leur empire.

Elles régnèrent toujours à Athènes. Le procès de Socrate déshonora bientôt cette ville, plus que ne l'avoit pu faire la servitude. Socrate, le premier, dit Cicéron *, qui ait fait descendre du ciel la philosophie, qui l'ait placée dans les villes & introduite dans les maisons; qui l'ait obligée de s'attacher aux mœurs, aux devoirs de la vie, à l'examen du bien & du mal; ce vrai philosophe, modèle des vertus qu'il en-

Socrate, le plus respectable des philosophes.

* *Tuscul.* V. 10.

seignoit à ses disciples, s'étoit consacré depuis long-temps au soin de former la jeunesse. Après avoir exercé la sculpture, comme son père, il se livra au goût de l'étude par l'amour de la vérité : les systêmes & les spéculations stériles ne pouvant satisfaire son jugement, il étudia les principes de la sagesse, en fit la règle de sa conduite, apprit à être pauvre sans regret, patient, humain & bienfaisant par devoir, bon citoyen dans les armées & dans les tribunaux, bon mari avec une femme acariâtre, & toujours zélé promoteur du bien public. Il employa sur-tout l'instruction, si efficace quand elle est sagement employée. C'étoit en conversant qu'il instruisoit ses disciples. Une ironie fine rendoit ses raisons plus pénétrantes. Il se disoit quelquefois inspiré par un génie; mais tout donne lieu de croire qu'il l'entendoit de cette lumière naturelle qui fait la prudence de l'homme sage.

Il se livre au goût de l'étude & à l'amour de la vérité.

Socrate mépriſoit les sophistes, dont la vanité couverte d'un vain étalage de science, décidoit de tout

Les sophistes & les hypocrites conjurent sa perte.

ſans rien ſavoir, & ſe répandoit en paroles pour ne donner que de fauſſes idées : les ſophiſtes furent donc ſes ennemis. Il profeſſoit la religion de ſa patrie, en s'élevant au-deſſus des préjugés populaires ; & il dirigeoit vers le dieu unique les adorations qu'on prodiguoit à des fantômes de divinité : les ſuperſtitieux & les hypocrites ne pouvoient manquer de le haïr. Ces hommes dangereux conſpiroient ſa perte. On s'étoit déja ſervi contre Aſpaſie & Anaxagore du prétexte de la religion, prétexte qui colore ſi aiſément la méchanceté ; on tourna la même batterie contre le plus vertueux des hommes.

Anytus & Mélitus, noms infâmes dans l'hiſtoire, furent les chefs du complot. Ariſtophane, dont les comédies licencieuſes & ſatiriques n'étoient point du goût de Socrate ; piqué, ſans doute, de la préférence qu'il donnoit aux tragédies d'Euripide, lui porta les premiers coups, en le jouant ſur le théâtre. Sa pièce ſanglante *des Nuées*, mit au grand

Ariſtophane le joue ſur le théâtre.

jour la patience du philosophe. * Il y assista; il essuya de sang-froid les risées publiques : il s'imaginoit, dit-il à ses amis, *être à un festin où il amusoit tout le monde.* Mélitus, levant ensuite le masque, l'accuse de corrompre la jeunesse, & d'introduire de nouvelles divinités. Socrate enseignoit depuis quarante ans; chacun connoissoit sa doctrine : lui en faire un crime si tard, étoit une absurdité choquante; mais la passion ne rougit de rien, pourvu qu'elle se satisfasse.

Mélitus l'accuse.

Il subit le jugement avec courage.

L'accusé, sans vouloir ni avocats ni solliciteurs, se justifie par la simple exposition de sa conduite : » Je crois » l'existence de dieu plus que mes » accusateurs, dit-il avec force; & » j'en suis tellement convaincu, que

* Socrate y est représenté dans un panier, au milieu des nues, débitant des subtilités ridicules & des maximes odieuses. Un jeune homme qu'il a endoctriné va battre son père, & s'efforce ensuite de lui prouver qu'il a eu raison de le battre. Qu'on juge par-là de la bonne foi des calomniateurs du philosophe.

» je m'abandonne à dieu & à vous, » afin que vous me jugiez de la » manière qui vous paroîtra la plus » utile pour vous & pour moi. «

On le condamne d'abord sans fixer la peine. Il pouvoit choisir une amende; ses amis se chargeoient de la payer. Il refuse généreusement de prendre ce parti, de peur de se reconnoître coupable; il déclare même au peuple qu'il croit plutôt avoir mérité par ses actions d'être nourri aux dépens de la république. Cette noble fierté irrite davantage les esprits; on opine une seconde fois, selon la coutume; on le condamne à boire la ciguë : c'étoit la peine capitale. Il dit tranquillement à ses juges : » Je vais mourir par votre » ordre; la nature m'y avoit con- » damné dès ma naissance; mais la » vérité condamnera bientôt mes » accusateurs à l'infamie. «

On le condamne à la mort.

Ses amis voulant le tirer de prison, l'invitent à prendre la fuite. Après avoir demandé en riant, dans quel lieu on ne mouroit point, il répond qu'il mourra comme il a vécu, soumis à la justice, & que la

Il refuse de s'échapper de prison, & meurt en sage.

fuite ſeroit un attentat contre les lois. Le jour du ſupplice, il s'entretient avec eux ſur l'immortalité de l'ame, & ſur les ſentimens que doit inſpirer l'attente d'une autre vie; il prouve que cette vérité, quand elle ne ſeroit que douteuſe, doit régler la conduite de tout homme raiſonnable. Il les anime & les conſole. On apporte la ciguë: il la boit ſans émotion. Il avoit fait retirer ſa femme & ſes enfans. Il voit ſes amis fondre en larmes. *Où eſt donc la vertu*, leur dit-il? *Laiſſez-moi mourir tranquillement, & en béniſſant les dieux.* Le poiſon gagne le cœur. Il le ſent, il dit à Criton: *Je dois un coq à Eſculape; acquittez ce vœu pour moi, & ne l'oubliez pas.* Ce fut ſa dernière parole.

Repentir des Athéniens.

Les Athéniens, pénétrés de honte & de remords, après avoir perdu ce vrai philoſophe, rendirent les plus grands honneurs à ſa mémoire, punirent ſévérement ſes accuſateurs, & déteſtèrent quiconque avoit eu part au complot. C'étoit leur coutume de commettre des fautes énormes,

Abſurdité de leur conduite.

de s'en repentir toujours, & de ne jamais se corriger. Pour comble de folie, on permettoit aux poëtes de jouer les dieux sur le théâtre, tandis qu'on puniſſoit les ſages d'inſpirer aux citoyens des ſentimens dignes de la divinité. Les trente tyrans avoient épargné Socrate, quoique déclaré ouvertement contre leur tyrannie. Ce fut peu après leur expulſion, (l'an 400 avant notre ère,) que la ſentence du peuple le fit mourir. Un peuple ſans frein n'eſt pas le tyran le moins injuſte ni le moins cruel.

La morale eſt bien plus intéreſſante dans l'hiſtoire, que les détails d'expéditions.

On lit avec plaiſir dans Rollin tout ce qui regarde un ſeul homme, tel que Socrate; mais on peut s'ennuyer de ſes longs détails ſur la fameuſe retraite des Dix-mille. C'eſt que la morale en action inſtruit toujours & intéreſſe, au-lieu que ces autres détails, faſtidieux par eux-mêmes, n'ont preſque aucune utilité. Chacun apprendroit l'hiſtoire, chacun en profiteroit, ſi on ne l'avoit pas ſurchargée de minuties, qui fatiguent même dans les gazettes. Qu'un militaire étudie dans Xéno-

phon, ou dans Rollin, la retraite des Dix-mille, quand il saura des choses encore plus essentielles à son état. C'est assez pour nous d'avoir une idée de cet événement mémorable.

Le jeune Cyrus veut détrôner son frère Artaxerxès Mnémon.

Darius II (Nothus) étoit mort, & avoit laissé l'empire à son fils aîné, Artaxerxès Mnémon. Le jeune Cyrus, frère de celui-ci, commandoit dans l'Asie-mineure. Par une faute insigne, on lui laissa ce gouvernement, quoiqu'il eût manifesté l'ambition qui le dévoroit. Résolu de détrôner son frère, il engagea dans son parti les Spartiates, dont il s'étoit montré le protecteur, & qui, oubliant leurs vrais intérêts & ceux de la Grèce, se laissèrent séduire par de frivoles apparences. Treize mille Grecs marchent avec Cyrus, sans savoir où il les mène. Il augmente leur paye en chemin, parce qu'il les voit rebutés d'une si périlleuse entreprise. * On arrive près

Avant J. C. 401.

Les Spartiates se joignent à lui.

* Il leur promit un darique & demi par mois, c'est-à-dire, selon Rollin, quinze livres de notre monnoie. Mais les évalua-

de Babylone. Le roi s'avance avec une armée innombrable. Cléarque, général lacédémonien, conseille au jeune Cyrus de ne point exposer sa personne. *Quoi*, répond ce prince, *lorsque je cherche à me faire roi, tu veux que je me montre indigne de l'être!* Les deux frères s'acharnent l'un contre l'autre dans la bataille. Cyrus est tué. Cependant les Grecs, par leur courage & leur discipline, se montrent supérieurs à cette multitude d'ennemis. Ils déclarent qu'ils mourront plutôt que de rendre les armes. On traite d'abord avec eux; on s'engage à les laisser libres, à faciliter même leur retour; mais Cléarque est arrêté par trahison avec quatre principaux capitaines, & on les massacre. Cette atroce barbarie ne sert qu'à rendre les Grecs inébranlables dans leur résolution. Ils choisissent d'autres généraux; ils vont passer le tigre à sa source;

Cyrus est tué dans le combat.

---

tions de Rollin sont fort au-dessous de la valeur numéraire d'aujourd'hui; il ne met le talent qu'à mille écus, comme on faisoit du temps de Louis XIV.

en un mot, à travers une infinité d'obstacles & de périls, sans cesse attaqués, toujours vainqueurs, ils reviennent, au nombre de dix mille dans leur patrie, par l'Hellespont, après avoir parcouru cinq à six cents lieues de pays.

Retraite des Dix-mille.

Xénophon étoit un des généraux. L'histoire qu'il nous a laissée de cette expédition, paroît néanmoins suspecte à quelques égards. Il y peint le jeune Cyrus comme un prince accompli, sans blâmer l'entreprise odieuse que lui inspira l'ambition. Ce prince l'avoit charmé par son esprit & son mérite; mais un historien philosophe pouvoit-il pallier ses excès? La rebellion contre son roi, la haine contre son frère, la fureur d'usurper le trône par une guerre civile, souilleront éternellement la mémoire de Cyrus, quelques éloges qu'on lui ait donnés. Dans la lettre qu'il écrivit aux Spartiates, pour leur demander des troupes, il s'élevoit fort au-dessus de son rival, se vantant d'avoir le cœur plus royal, de savoir mieux la religion & la philosophie, de pouvoir

Xénophon, trop prévenu en faveur du jeune Cyrus

Il envoie une lettre aux Spartiates, pour leur demander du secours.

même (ce qui étoit, sans doute, un grand mérite chez les Perses,) boire plus de vin sans en être incommodé. La lettre entière annonce peu de goût des bienséances.

L'historien Ctésias, dont nous avons parlé quelquefois, étoit attaché à ce prince, & passa au service de Mnémon, en qualité de médecin. Photius a conservé des fragmens de ses ouvrages. Diodore l'a souvent copié, & ne pouvoit choisir un guide moins sûr.

Ctésias, médecin de Cyrus.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE PREMIER VOLUME.

PRÉFACE, page v

PROGRAMME d'un cours d'Hiſtoire générale, publié en 1768, *par les ordres de S. A. R.* L'INFANT *duc de Parme, &c.* p. xiv

TABLE de Géographie ancienne, pour faciliter l'intelligence de cet ouvrage, pag. 1

INTRODUCTION,

pag. 33

COMBIEN l'hiſtoire intéreſſe l'humanité. Elle fait connoître l'homme. Ses effets ſur l'eſprit & ſur le cœur. Deux règles de cette étude ; chercher le vrai, & ſe borner à l'utile. Erreurs ſans nombre mêlées à l'hiſtoire ancienne. Source des erreurs & des menſonges dans l'hiſtoire. Il faut donc examiner & choiſir. Le ſcepticiſme auſſi peu raiſonnable qu'un excès de crédulité. Hérodote en eſt la preuve. Laiſſer aux ſavans les recherches d'érudition. N'apprendre que ce qu'il eſt poſſible & utile de retenir. Critique du plan d'étude de Langlet Dufreſnoy. Objets les plus dignes d'attention. Incertitude des ſyſtêmes chronologiques. Différence entre les trois textes de l'écriture-ſainte. La révélation doit faire des ſaints, & non des ſavans. Idée chimérique du P. Pétau. Nouveauté du monde, prouvée par toutes les hiſtoires, quoique les époques ſoient incertaines. La méthode de Boſſuet, pour les époques, eſt ſuſceptible de critique. S'il convient de mêler l'hiſtoire ſainte avec la profane. Plan de cet ouvrage.

HISTOIRE ANCIENNE.

PREMIÈRE PARTIE.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES sur les anciens peuples, 53

Les hommes, d'abord sauvages, dans plusieurs pays. Commencemens de la société. Anthropophages. Les nations civilisées par le mariage, l'agriculture & les arts. L'écriture inventée fort tard; preuve de l'incertitude des anciennes histoires. Les Grecs amis des fables.

ÉGYPTIENS.

CHAPITRE PREMIER.

Ancienne hiſtoire d'Égypte, 57

Avantages de l'Égypte. Le Nil. Cauſes & effets des débordemens du Nil. Spectacle ſingulier de l'Égypte. Chronologie fabuleuſe des Egyptiens. Les dynaſties de Manéthon, rejetées par les uns, reçues par les autres. Combien le travail des ſavans eſt ſtérile ſur cet objet. L'ancienneté de l'Égypte, ſelon l'écriture. Iſis, Oſiris, Hermès, &c. déifiés pour leurs ſervices. Intervalle depuis Ménès. Bibliothèque d'Oſymandias. Lac Mœris, très-mal décrit par les anciens. Fables débitées ſur Séſoſtris. Ses conquêtes. Son retour & ſes ouvrages. Son orgueil barbare. Il ne fait travailler que les étrangers à ſes ouvrages. Conjecture frivole ſur Séſoſtris. Pſammétichus. L'hiſtoire d'Égypte s'éclaircit. Conte d'Hérodote ſur la langue la plus ancienne. Entrepriſes de Nechos. Amaſis célèbre. Solon &

Pythagore en Égypte. Trait d'Amasis pour se faire respecter. L'Égypte asservie par les Perses.

CHAPITRE II.

Gouvernement & lois des Égyptiens, 70

Naissance du gouvernement civil. Gouvernement monarchique, le plus ancien & le plus naturel. Progrès de la monarchie. Couronne héréditaire. Le roi d'Égypte soumis aux lois. Comment on l'avertissoit de ses devoirs. Pouvoir de la religion. Coutume de juger les morts, même les rois. Préjugé qui rendoit cette coutume utile. Le royaume divisé en départemens. Partage des terres. Part des soldats. Grande puissance des prêtres. Contradiction au sujet des tributs. Grand tribunal ; manière d'administrer la justice. Lois d'Égypte. Mariage du frère avec la sœur. Polygamie. Punition de l'adultère, de la lâcheté, du faux, &c. Peines contre l'homicide & le parricide. Éducation des enfans. Lois concernant les débiteurs. Loi contre l'oisiveté & la mauvaise conduite. Abus des professions héréditaires. L'émulation in-

compatible avec la séparation des classes. Si toute profession étoit honorée. Loi favorable aux voleurs.

CHAPITRE III.

RELIGION & mœurs des Égyptiens, 85

UTILITÉ de la religion. La superstition l'altère & devient funeste. L'idée de l'être suprême conservée en Égypte, malgré la superstition. Idolâtrie égyptienne. Animaux-dieux. Excès de zèle pour ces animaux. Divisions causées par le culte. Diverses superstitions des Égyptiens. Pouvoir excessif des prêtres d'Égypte. Prêtre-roi. Politique de ces prêtres. Ils cachoient la vérité par intérêt. Épreuves des initiés. Mœurs des Égyptiens. Vanité nationale ; haine des nouveautés. La nouveauté est souvent nécessaire. Figure de mort apportée dans les repas.

CHAPITRE IV.

ARTS & sciences des Égyptiens, 97

PREMIERS arts inventés en Égypte. La charrue. Le fer long-temps inconnu. Réflexions sur la naissance des arts. Ils sont nés du besoin & de l'industrie. Faux système de Posidonius sur l'invention du pain. Le hasard a contribué aux découvertes. On a long-temps ignoré l'usage du feu. Les arts cultivés en Égypte de temps immémorial. Les pyramides. La superstition & la politique ont fait construire les pyramides. Les constructeurs détestés pour leurs vexations. Momies des Égyptiens. Préjugé sur la sépulture. Les Égyptiens manquoient de goût. Labyrinthe. Obélisques. Thèbes. Industrie à transporter des pierres énormes. Sciences. Les sciences liées aux arts. Nécessité de l'astronomie. L'année lunaire & l'année solaire, trouvées par les Égyptiens. Jusqu'où s'étendoit leur astronomie. La superstition leur faisoit abhorrer la mer. Géographie cultivée en Égypte. Leur médecine superstitieuse. Ils n'osoient disséquer les cadavres. Philosophie. L'œuf, symbole du premier

être. Invention de l'écriture. Hiéroglyphes. Caractères alphabétiques. On conjecture qu'ils viennent tous de la même source. Les Egyptiens ont été trop admirés. Un moderne les rabaisse trop.

CHINOIS.

118

PRODIGIEUSE antiquité que s'attribuent les Chinois. Combien leur ancienne histoire est suspecte. Leur première observation astronomique. Système de M. de Guignes, qui fait des Chinois une colonie égyptienne. Ressemblance des Chinois avec les Égyptiens. Témoignage d'Anson sur les Chinois. Il y a de bons principes à la Chine, mais mal observés. Cause de la stabilité antique du gouvernement chinois. Le philosophe Confucius. Maximes de Confucius.

ASSYRIENS ET BABYLONIENS.

CHAPITRE PREMIER.

SUR les antiquités de ces peuples, 129

LES Assyriens & les Babyloniens confondus en un même état. Ctésias, auteur des fables sur l'Assyrie. Copié par Diodore. Indigne de créance. Récit de Ctésias & de Diodore sur Ninus. Sur Sémiramis & Babylone. Vide dans l'histoire d'Assyrie après Ninyas. Antiquités de Babylone, selon Bérose. Époque de Nabonassar. Observations astronomiques. L'empire assyrien, très-peu ancien, selon les Anglois. On perd du temps à vouloir éclaircir les antiquités & concilier les historiens.

CHAPITRE II.

RELIGION, sciences, mœurs des Babyloniens, 138

L'ASTRONOMIE, très-ancienne chez les Chaldéens. Culte des astres établi dans cette contrée. Astralogie judiciaire. Progrès des Chaldéens dans l'astronomie. La circonférence de la terre. Cadrans solaires. Observatoire. Cosmogonie des Chaldéens. Leurs fables orientalliégoriques. Ils exigeoient une soumission aveugle de leurs disciples. Le déluge dans Bérose. Les arts, le luxe & la débauche, réunis. Loi honteuse de la prostitution. Motif de cette loi. Mœurs des Babyloniens. Fête de cinq jours. Coutume singulière pour le mariage des filles. Divorce. Punition de l'adultère. Syrie. Superstitions syriennes.

PHÉNICIENS.

149

IDÉE des nations commerçantes. Néceſſité du commerce. Ses progrès. La navigation très-ancienne chez les Phéniciens. L'obſervation des aſtres les dirigeoit. Grande étendue de leur commerce. Leur voyage autour de l'Afrique, du temps de Néchos. Forme de leurs vaiſſeaux. Teinture des Phéniciens. Leurs ſciences. Les Phéniciens plus induſtrieux que les Egyptiens. Effets de l'avidité du gain. La pareſſe eſt pire. Sidon, Tyr. Fondation de Carthage. Superſtitions des Phéniciens. Culte d'Adonis. Les exemples de ſuperſtition utiles pour attacher à la vraie religion. Ouvrage de Sanchoniaton, le plus ancien après ceux de Moyſe. Sa coſmogonie. Opinions haſardées ſur cet auteur. Enfance du genre humain, ſelon Sanchoniaton.

HÉBREUX OU JUIFS.

161

COMMENCEMENT de la nation juive. Gouvernement théocratique, tout différent des autres. Obscurité des Juifs parmi les anciennes nations. Leur caractère. Lois de la religion mêlées aux lois civiles. Sévérité des lois judaïques. Cérémonies légales, en grand nombre. Eaux de jalousie. Année sabbatique & jubilé. Villes de refuge. Partage des prêtres. Leur autorité. Ignorance des Juifs dans les sciences. Ils cachoient leurs livres sacrés. Origine de la poésie. Si l'hébreu est la mère-langue. Circoncision commune en Orient.

MÉDES ET PERSES.

CHAPITRE PREMIER.

LES Médes avant Cyrus, 170

ANCIENNES hiſtoires fabuleuſes avant Cyrus. Les Médes ſecouent le joug des Aſſyriens. Ils choiſiſſent Déjocès pour juge, enſuite pour roi. Son deſpotiſme. Fables ſur Ecbatane, & ſur le mont Bagiſtan. Immutabilité des lois. Éducation des princes. Polygamie étrange.

CHAPITRE II.

L'EMPIRE des Perſes; Cyrus & ſes premiers ſucceſſeurs, 175

ANTIQUITÉ des Perſes. Époque de Cyrus. Rien n'eſt plus incertain que ſon hiſtoire. Cyropédie de Xénophon. On ne peut y ajouter foi. Principaux faits concernant Cyrus. Contradictions ſur la mort de Cyrus. Cyrus tout

différent dans Xénophon & dans Hérodote. Crésus. Ce que l'on peut conjecturer du caractère de Cyrus. Conquête de l'Égypte. Cambyse. La superstition des Egyptiens avança leur ruine. Expédition d'Éthiopie. Mariage incestueux de Cambyse, approuvé par les juges. Cruauté de Cambyse, & bassesse d'un favori. Mort de Cambyse. Darius I. Zopyre lui fait prendre Babylone. Tyrannie de Darius. Son expédition dangereuse contre les Scythes.

CHAPITRE III.

Gouvernement, lois, coutumes & mœurs des Perses, 188

Le despotisme né en Asie. Si ce gouvernement peut exister sans limites. Idée du despotisme persan. Combien un bon roi est au-dessus d'un despote. Bonne éducation des princes en Perse. Causes qui rendoient cette éducation inutile. Édit infâme de Xerxès. Satrapes; établissement des postes. Les provinces visitées par le roi ou par des commissaires. Avis donné au roi tous les jours. Administration des finances. Nature des impôts. La population encouragée.

L'agriculture honorée. Cruelle néceſſité de la guerre. Les Perſes, bons ſoldats du temps de Cyrus. Armés en tout temps. Préjugé & uſages pour la guerre. Juſtice. Trait de Cambyſe. Confrontation. On ne puniſſoit pas de mort pour un premier crime. Soin des mœurs. Éducation des enfans. Les vices punis. Droit des pères. Amour de la vérité chez les Perſes. Eunuques. Mariages inceſtueux. Flatterie qui les approuve. Servitude honteuſe des Perſes. Cauſes de la ruine de ce peuple. Cyrus les fit dégénérer.

CHAPITRE IV.

RELIGION des Perſes, 205

LES Perſes n'adoroient qu'un dieu. Ils ne vouloient ni temples ni ſtatues. Zoroaſtre. Doctrine des deux principes. Le ſadder, livre ſacré des Perſes. Préceptes pour les mages. Vie auſtère des mages. Leur autorité exceſſive. Leur ſcience myſtérieuſe. Comment les anciens prêtres acquirent trop de pouvoir. Morceau remarquable d'un ancien livre des Perſes. Sur les devoirs des rois. Remarques ſur cet écrit perſan.

INDIENS.

214

ANTIQUITÉ des Indiens. Diviſion des claſſes. Surveillans. Laboureurs. Inconvénient de cet uſage. Sciences & mœurs des Brachmanes. Ils mouroient volontairement. Doctrine de la métempſycoſe. Théologie des Brachmanes. Ce qu'enſeigne le védam. Brahma. Viſtnou. Ignorance des Indiens en aſtronomie, &c. Leur génie inventif. Les femmes ſe brûlent par ſuperſtition ſur le bûcher de leurs maris.

SCYTHES ET CELTES.

222

RÉFLEXIONS ſur les Scythes & les Celtes. Barbarie extrême des Scythes. Nations celtiques.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES sur les anciens peuples d'Asie, 225

PEUPLES de l'Asie-mineure. Les Asiatiques devoient être subjugués. Ancienne simplicité de mœurs. Cette simplicité ne venoit pas de vertu. L'Europe supérieure à l'Asie.

HISTOIRE ANCIENNE.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE GRECQUE.

229

IDÉE générale de l'hiſtoire grecque. Fables de ce peuple.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Depuis les temps fabuleux, juſqu'à la guerre contre les Perſes.

CHAPITRE PREMIER.

DES temps fabuleux & héroïques, 231

LES premiers Grecs furent des ſauvages. Des étrangers s'établirent dans la Grèce. Obſtacles au progrès de la ſociété en Grèce. Fondation d'Athènes par Cé-

crops. Il établit l'aréopage. Danaüs & Cadmus introduisent les arts dans la Grèce. Passion des Grecs pour les fables. Ils s'opposèrent d'abord à l'agriculture. Ligue & conseil des Amphyctions. Temple de Delphes. Guerre de Thèbes. Expédition des Argonautes. Guerre de Troie. Prise de Troie, en 1209, selon les marbres d'Arundel. Malheurs qui suivent la prise de Troie. Les Héraclides. Colonies asiatiques. Lois de Minos en Crète.

CHAPITRE II.

BARBARIE des siècles héroïques ; superstitions, &c. 242

LES siècles héroïques furent barbares. Pouvoir des rois très-limité. Ils présidoient à la religion. Les Grecs ignoroient le droit des gens. Idée de ce droit. Ce qu'ils appeloient vertu. Férocité dans la guerre ; cruauté envers les vaincus. Ignorance de l'art militaire, prouvée par le siège de Troie. Quelle étoit la flotte des Grecs ? Point d'astronomie chez les anciens Grecs. Les sciences & les lettres ne purent être cultivées que fort tard. Homère dans l'Asie-mineure. Grossièreté des mœurs héroïques. Lois favorables à

l'agriculture. Autres lois. Myſtères d'Éleuſis, très-vantés. Le ſecret inviolable des initiés paroît ſuſpect. Les oracles, nés de l'impoſture & de la ſuperſtition. La mythologie des Grecs eſt inexplicable. Théologie d'Homère & d'Héſiode, pleine d'abſurdités populaires. Théologie ſublime, fauſſement attribuée à Orphée. Les Grecs croyoient la vie future. Utilité des jeux de la Grèce. Abus qui en réſultèrent. Jeux olympiques. Olympiades.

CHAPITRE III.

GOUVERNEMENT, légiſlation & mœurs de Sparte, 258

RÉVOLUTION dans la Grèce. Établiſſement des républiques. État de Sparte avant Lycurgue. Lycurgue renonce à la couronne. Ses voyages & ſon retour. Il entreprend de tout réformer. Gouvernement mixte; les trois pouvoirs. Établiſſement des éphores, cent trente ans après Lycurgue. Lycurgue ſoutient les lois par les mœurs. Il bannit la pauvreté & les richeſſes. Tables publiques. Éducation des enfans pour la république. Autorité des anciens. Pourquoi on obligeoit les

enfans à dérober leur nourriture. Comment on exerçoit la raison. Les femmes s'exerçoient comme les hommes. Abus contraires à la pudeur. Empire qu'avoient les femmes sur les hommes. Loi pour les jeunes époux. Mépris du célibat. Oisiveté faussement reprochée aux Spartiates. Philosophie des Spartiates. Leur poésie utile. Le plan de Lycurgue étoit admirable dans les circonstances. Lois non écrites. *Xénélasie*, ou exclusion des étrangers. Courage des Spartiates. Lycurgue veut prévenir leur ambition. Effet durable des lois de Lycurgue. Dureté quelquefois barbare des Spartiates. Ils faisoient périr les enfans infirmes. Enfans cruellement traités. Mères trop insensibles. Cruauté envers les Hélotes. Droit des esclaves. Les Spartiates dignes de grands éloges, malgré leurs défauts. Trait de Pédarète. Temple consacré à la Crainte ; pourquoi ? Précaution de Lycurgue, pour faire observer ses lois. Sa mort. Guerre contre les Messéniens. Le poëte Tyrtée, général. Belles paroles du roi Léon, sur le meilleur gouvernement. Autres belles paroles de ce prince, sur les jeux olympiques.

CHAPITRE IV.

RÉPUBLIQUE d'Athènes. — Lois de Solon. — Pisistrate, 282

GOUVERNEMENT d'Athènes, établi par Théſée. Codrus. Archontes. Dracon, légiſlateur. Extrême ſévérité de ſes lois. Diviſions entre les citoyens. Solon, nouveau légiſlateur. Il veut contenter tous les partis. Forme de la démocratie. Quatre claſſes de citoyens. Le petit peuple maître des délibérations, & juge des lois. Le ſénat trop nombreux & trop foible. Solon rétablit l'Aréopage, & augmente ſon autorité. Lois particulières; ſur les dettes. Sur les accuſations, & les cas d'émeute. Sur les teſtamens. Contre l'oiſiveté, les mauvais fils & les mauvais pères. Sur les dots, les bonnes mœurs, les citoyens tués, eſtropiés à la guerre, &c. Lois concernant les accuſateurs. Jugemens revus par l'Aréopage. L'oſtraciſme. Lois ſomptuaires. Etrangers exclus du gouvernement. Penſées d'Anacharſis & de Solon ſur les lois. Dégoût de Solon. Ambition de Piſiſtrate. Il ſe rend maître de l'état. Fin de Solon. Piſiſtrate chaſſé & rétabli. Il ſe ſert de l'agriculture,

pour empêcher les cabales. Il favorise les arts & les lettres. Enfans de Pisistrate. Le gouvernement populaire est rétabli. Sparte opposée à la liberté d'Athènes.

CHAPITRE V.

PARALLÈLE de Sparte & d'Athènes. — Progrès de l'esprit humain. — Les sept Sages, &c. 302

DIFFÉRENCE de Sparte & d'Athènes. Les occupations. La fortune. L'obéissance aux lois. Les mœurs, par rapport au gouvernement. Le caractère national. Les Athéniens traitoient humainement leurs esclaves. Les lettres commencent à fleurir. Théâtre. Bibliothèque publique. Poëtes à la cour. Philosophie, d'abord toute morale & politique. Conversation des anciens sages. Astronomie; division de l'année par Thalès & par Solon. Architecture; commerce. Corinthe.

SECONDE ÉPOQUE.

Depuis le commencement de la guerre contre les Perſes, juſqu'au gouvernement de Périclès.

CHAPITRE PREMIER.

COMMENCEMENS de la guerre contre les Perſes.—Miltiade vainqueur à Marathon, 310

IDÉE générale de la guerre ſoutenue contre les Perſes. État des colonies aſiatiques. Occaſions de cette guerre. Athènes ſe déclare pour les Ioniens contre Darius. Darius veut aſſervir la Grèce. Athènes & Sparte unies contre lui. Les Perſes pénètrent dans l'Attique. Athènes ſollicite le ſecours des alliés. Armée athénienne ſous dix généraux. Miltiade propoſe le combat. Ariſtide lui cède le commandement. Bataille de Marathon. Fuite honteuſe des Perſes. La gloire, récompenſe des vainqueurs. Injuſtice d'Athènes envers Miltiade. Émulation qu'excite la gloire de Miltiade.

CHAPITRE II.

COMMENCEMENS d'Ariſtide & de Thémiſtocle ; invaſion de Xerxès dans la Grèce, 321

ARISTIDE & Thémiſtocle. Différence de leur caractère & de leurs principes. Leur ſyſtême de politique, différent. Thémiſtocle rend Ariſtide ſuſpect. Oſtraciſme contre Ariſtide. Prévoyance de Thémiſtocle. Il s'attache à la marine. Entrepriſe de Xerxès contre la Grèce. Prodigieuſe armée de Xerxès. Hérodote peu croyable ſur les détails de cette expédition. Juſte ſujet de ſe défier des Grecs. Démarate, roi de Sparte, refugié en Perſe. Ce qu'il dit à Xerxès ſur les Grecs. Sparte & Athènes ſe diſpoſent à la guerre. Thémiſtocle ſe fait élire général. Euribiade, général de la flotte. Sage conduite de Thémiſtocle. Combat des Thermopyles. Léonidas y perit avec ſes Spartiates. Les Grecs, aux jeux olympiques, malgré le danger. Athènes n'a plus de reſſources que dans ſa flotte. Thémiſtocle fait abandonner la ville. Xerxès, maître d'Athènes.

CHAPITRE III.

BATAILLES de Salamine, de Platée & de Mycale; les Perſes chaſſés pour toujours de la Grèce, 335

DISPUTE de Thémiſtocle & d'Euribiade Préſomption de Xerxès. Thémiſtocle l'attire dans le piège. Ariſtide & Thémiſtocle, réunis pour défendre la patrie. Bataille de Salamine. Artémiſe. Xerxès s'enfuit en Aſie. Mardonius veut ſéduire les Athéniens. Réponſe d'Ariſtide. Sentimens des Athéniens à l'égard des Perſes Les Spartiates envoient une armée. Bataille de Platée. Moderation de Pauſanias après la victoire. Les Spartiates & les Athéniens ſe diſputent le prix de la valeur. Récompenſe de Thémiſtocle. Amour de la gloire. Cauſes du ſuccès des Grecs dans cette guerre. Xerxès vaincu auſſi en Aſie. Il fit brûler les temples.

CHAPITRE IV.

RÉTABLISSEMENT d'Athènes, malgré la jalousie de Sparte. — Administration d'Aristide, 346

COMMENCEMENS de division entre Sparte & Athènes. Sparte s'oppose au dessein de rebâtir Athènes. Thémistocle trompe les Spartiates, & leur parle ensuite avec fermeté. Projet injuste de Thémistocle pour augmenter le pouvoir d'Athènes. Ce projet rejeté comme injuste. Il n'auroit produit que du mal. Thémistocle empêche d'affoiblir la confédération des Grecs. Décret populaire d'Aristide. Pausanias corrompu depuis la victoire de Platée. Le commandement est déféré aux Athéniens. Sparte rappelle & punit Pausanias. Thémistocle est banni par l'ostracisme, & accusé ensuite comme complice de Pausanias. Aristide est chargé des finances de la Grèce. Admirable désintéressement d'Aristide. Sa mort dans sa pauvreté. Il s'étoit formé auprès d'un grand homme.

CHAPITRE V.

CIMON augmente la gloire d'Athènes. — Guerre entre les deux républiques, 359

CIMON, digne successeur d'Aristide. Sa politique. Ses succès contre les Perses. Thémistocle réfugié auprès d'Artaxerxès. On doit le blâmer, même en l'admirant. Les Egyptiens révoltés contre les Perses, & vaincus. Malheurs de Sparte. Cimon détermine les Athéniens à la secourir. Guerre entre les deux républiques. Injuste bannissement de Cimon. Cimon rappelé. Il finit la guerre civile, & occupe les Athéniens contre les Perses. Traité d'Artaxerxès avec les Grecs. Fin de la guerre médique. Mort de Cimon; sa vertu dans les richesses.

TROISIÈME ÉPOQUE.

Depuis le gouvernement de Périclès, jusqu'au règne de Philippe de Macédoine.

CHAPITRE PREMIER.

GOUVERNEMENT de Périclès, jusqu'à la guerre du Péloponnèse, 368

CARACTÈRE de Périclès. Son éloquence perfectionnée par la philosophie. Sa politique pour parvenir au gouvernement. Il se montre rarement dans les assemblées. Il corrompt les Athéniens par des profusions pernicieuses. Il affoiblit l'aréopage. Il orne Athènes de superbes édifices. Plaintes des alliés sur la dissipation du trésor. Périclès inexcusable en ce point. Son désintéressement vanté par Plutarque. Il offre de payer à ses frais les ouvrages publics ; à quelle condition ? Périclès, maître de la république. Il

établit des colonies ; ſa flotte. On accuſe ſes amis pour le perdre. Procès de Phidias, d'Aſpaſie & d'Anaxagore. Décret abſurde contre les philoſophes. Périclès accuſé lui-même. On lui ordonne de rendre ſes comptes. Il ſe délivre de ce ſoin par la guerre du Péloponnèſe. Si les ſoupçons contre lui ſont légitimes. Griefs des alliés contre Athènes. L'affaire eſt agitée à Sparte. Périclès décide les Athéniens à la guerre. Son plan.

CHAPITRE II.

COMMENCEMENS de la guerre du Péloponnèſe. — Alcibiade. — Les Athéniens vaincus en Sicile, 385

FORCES des deux partis. Les Athéniens abandonnent leurs terres. Éclipſe expliquée par Périclès. On le charge de l'oraiſon funèbre des morts. La guerre continue malgré la peſte. Périclès conſidéré comme l'auteur des maux publics. Il eſt condamné & rétabli. Mort de Périclès. Plaintes d'Anaxagore ſur ſon compte. Acharnement entre les deux républiques. La guerre ſe fait avec barbarie de part & d'autre. Cléon

gouverne Athènes. Cruauté des Spartiates envers les Hélotes. Trève inutile après dix ans de guerre. Apparence de concorde, mais la haine reste dans les cœurs. Alcibiade veut renouveler la guerre par ambition. Son adresse pour tromper le peuple. Il fait rompre le traité. Hyperbolus banni. Fin de l'ostracisme. Projet d'Alcibiade sur la Sicile, adopté malgré les remontrances de Nicias. Idée générale du gouvernement de la Sicile. Gélon, Hiéron, Thrasybule, anciens rois de Sicile. Petalisme, fort mauvaise imitation de l'ostracisme d'Athènes. Alcibiade accusé d'impiété avant son départ. Il est rappelé de Sicile pour subir le jugement. Il se réfugie à Sparte, & se déclare l'ennemi d'Athènes. Bon mot de la prêtresse Théano. Nicias se comporte mal au siège de Syracuse. Les Spartiates font lever le siège. Les Athéniens sont défaits devant Syracuse.

CHAPITRE III.

SUITE de la guerre du Péloponnèse. — Prise d'Athènes par Lysandre, 401

CONSTERNATION d'Athènes. La lenteur des Spartiates lui laisse le temps de se reconnoître Ingratitude de Sparte envers Alcibiade. Révolutions en Perse. Il passe chez Tissapherne, & le porte à entretenir la division entre les Grecs. Dissensions à Athènes. Nouveau genre de gouvernement. Alcibiade est rappelé, & sert sa patrie. On le fait absoudre par les prêtres. Il devient l'idole d'Athènes. Les Athéniens s'obstinent à la guerre. Lysandre les bat; ils déposent Alcibiade. Callicratidas, successeur de Lysandre, vaincu par sa faute au combat des Arginuses. Athènes condamne ses généraux après leur victoire, parce que les morts n'ont pu s'enterrer. Les Athéniens défaits par Lysandre à Ægos-Potamos. Cruauté envers les vaincus. Siège d'Athènes. Elle se soumet à des conditions honteuses.

CHAPITRE IV.

SPARTE corrompue par Lyſandre. — Thraſybule délivre Athènes de la tyrannie. — Procès de Socrate. — Retraite des Dix-mille, 414

AMBITION de Lyſandre. Il introduit les richeſſes à Sparte. Ce mal étoit devenu comme néceſſaire, parce que les Spartiates n'étoient plus les mêmes. Mot célèbre de Pauſanias. Athènes opprimée par trente tyrans. Théramène exécuté. Perfidie des Spartiates à l'égard d'Alcibiade. Sa mort. Thraſybule délivre Athènes de la tyrannie. Acte d'amniſtie après la mort des tyrans. Socrate, le plus reſpectable des philoſophes. Il ſe livre au goût de l'étude & à l'amour de la vérité. Les ſophiſtes & les hypocrites conjurent ſa perte. Ariſtophane le joue ſur le théâtre. Mélitus l'accuſe. Il ſubit le jugement avec courage. On le condamne à la mort. Il refuſe de s'échapper de priſon, & meurt en ſage. Repentir des Athéniens. Abſurdité de leur conduite. La morale eſt bien plus intéreſſante dans l'hiſtoire, que les détails d'expéditions.

Le jeune Cyrus veut détrôner ſon frère Artaxerxès-Mnémon. Les Spartiates ſe joignent à lui. Cyrus eſt tué dans le combat. Retraite des Dix-mille. Xénophon, trop prévenu en faveur du jeune Cyrus. Il envoie une lettre aux Spartiates, pour leur demander du ſecours. Ctéſias, médecin de Cyrus.

Fin de la Table des Matières du premier Volume.